

CHRESTOMATHIE

FRANÇAISE

CLASSE de VIII^{ème}. — XIX^{ème} SIÈCLE

PAR

G. I. IONNESCOU-GION et CONST. ŞAINEANU

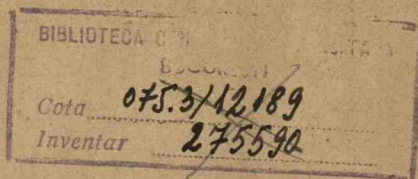
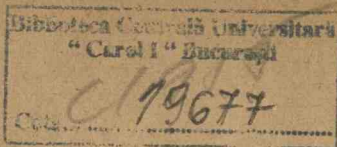
Manuel approuvé par le Ministère de l'Instruction publique
Ordre No. 6594 du 18 Juillet 1903.



CRAIOVA

RALIAN ET JGNAT SAMITCA, ÉDITEURS

1903.



123/18

IMPRIMERIE NAȚIONALĂ RĂLIAN ET JGNAT SAMITCA
CRAIOVA.

52,533.

B. C. U. "Carol I" - Bucuresti



C201801556

712829

MADAME DE STAËL¹

Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein, naquit à Paris en 1766. Son père était le célèbre banquier Necker, qui fut deux fois ministre sous Louis XVI. Elle reçut une excellente éducation et une vaste instruction. A vingt ans elle épousa le baron Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris, qui la laissa veuve en 1802. Comme elle était fort instruite, douée de tous les talents et accessible à toutes les idées, son salon devint, sous le Directoire,² le rendez-vous de tous les grands hommes de ce temps. Persécutée et exilée par Napoléon I^{er}, dont elle n'approuva pas les tendances despotiques, M-me de Staël alla en 1802 en Allemagne où elle étudia la langue et la littérature allemandes et se lia avec Goethe, Schiller et Wieland.³

Deux ans auparavant (1800), elle avait fait paraître son ouvrage *De la littérature considérée dans ses rapports avec l'état moral et politique des nations*, où elle proclamait l'existence du progrès, et, par conséquent, la perfectibilité de l'espèce humaine, attaquée par Chateaubriand. En 1802 elle publia un roman *Delphine*, et cinq ans après, à la suite d'un voyage en Italie, un autre roman *Corinne*, qui eurent alors un grand succès. Les héroïnes de ces deux romans à thèse sont des femmes supérieures qui ne peuvent s'astreindre à suivre les voies régulières tracées à leur sexe par l'opinion publique, et qui souffrent de cruels malheurs pour s'en être écartées. Aujourd'hui l'action de ces romans paraît ennuyeuse et le style quelquefois fatigant.

Mais celui de ses ouvrages, qu'on peut regarder comme une œuvre parfaite, c'est son livre *De l'Allemagne* (1810). Dans cet ouvrage, vraiment neuf et original, une nation étrangère avec sa littérature, ses arts, sa philosophie et ses mœurs, était étudiée pour la première fois en France, non pas selon les idées françaises, mais selon les siennes; principe fécond d'où est née la critique moderne, historique et littéraire, si différente de

¹ Prononcez *Stal*.

² *Directoire*. Nom donné au gouvernement qui fonctionna en France depuis la 5^e brumaire an IV (27 octobre 1795) et qui fut renversé par le général Bonaparte le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799). Les Directeurs gouvernaient avec l'aide des deux Chambres: le Conseil des Anciens et le Conseil de Cinq-Cents.

³ Goethe (1749 — 1832) est le plus célèbre des poètes de l'Alle-

magne: auteur de *Faust*, de *Werther*, etc. — Schiller (1759—1805), grand poète tragique et historien allemand, auteur des *Brigands*, de *Guillaume Tell*, tragédies, de la *Guerre de Trente ans*, etc. — Wieland (1733—1813), grand poète et littérateur allemand; auteur d'*Obéron*; le plus mordant des poètes de la *Sturm-und Drang-Période*; on l'appelait: «un rossignol né dans la perruque de M. de Voltaire».

la critique ancienne, qui n'était que l'application de notre goût personnel aux œuvres d'autrui. En outre, M-me de Staël écrivit encore *Dix années d'exil*, livre qui fut publié après sa mort, et où elle raconte les péripéties de sa vie. Elle mourut en 1817.

C'est à M-me de Staël et à Chateaubriand qu'est dû, en grande partie, le mouvement intellectuel de la première moitié du XIX^e siècle.

DE L'ALLEMAGNE.

(1810).

L'ouvrage est divisé en quatre parties, et chaque partie en plusieurs chapitres. La *première* partie traite de l'Allemagne et des mœurs des Allemands; la *deuxième*, de la littérature et des arts; la *troisième*, de la philosophie et de la morale; la *quatrième*, de la religion et de l'enthousiasme.

1. DE LA LANGUE ALLEMANDE, DANS SES RAPPORTS AVEC L'ESPRIT DE CONVERSATION.

(*Livre I, chap. 12.*)

En étudiant l'esprit et le caractère d'une langue, on apprend l'histoire philosophique des opinions, des mœurs et des habitudes nationales; et les modifications que subit le langage doivent jeter de grandes lumières sur la marche de la pensée; mais une telle analyse serait nécessairement très métaphysique, et demanderait une foule de connaissances qui nous manquent presque toujours dans les langues étrangères, et souvent même dans la nôtre. Il faut donc s'en tenir¹ à l'impression générale que produit l'idiome d'une nation dans son état actuel. Le français, ayant été parlé plus qu'aucun autre dialecte européen, est à la fois poli par l'usage et acéré pour le but. Aucune langue n'est plus claire et plus rapide, n'indique plus légèrement et n'explique plus nettement ce qu'on veut dire. L'allemand se prête beaucoup moins à la précision et à la rapidité de la conversation. Par la nature même de sa construction grammaticale, le sens n'est ordinairement compris qu'à la fin de la phrase. Ainsi, le plaisir d'interrompre, qui rend la discussion si animée en France, et force à dire si vite ce qu'il importe de faire entendre, ce plaisir ne peut exister en Allemagne; car les commencements de phrase ne signifient rien sans la fin; il faut laisser à chacun tout l'espace qu'il lui convient de

¹ *S'en tenir à une chose*, s'en contenter, ne vouloir rien de plus.

prendre; cela vaut mieux pour le fond des choses, c'est aussi plus civil, mais moins piquant.

La politesse allemande est plus cordiale, mais moins nuancée que la politesse française; il y a plus d'égards pour le rang et plus de précautions en tout. En France, on flatte plus qu'on ne ménage, et, comme on a l'art de tout indiquer, on approche beaucoup plus des sujets les plus délicats. L'allemand est une langue très brillante en poésie, très abondante en métaphysique, mais très positive en conversation. La langue française, au contraire, n'est vraiment riche que dans les tournures qui expriment les rapports les plus déliés de la société. Elle est pauvre et circonscrite dans tout ce qui tient à l'imagination et à la philosophie. Les Allemands craignent plus de faire de la peine qu'ils n'ont envie de plaire. De là vient qu'ils ont soumis autant qu'ils ont pu la politesse à des règles; et leur langue, si hardie dans les livres, est singulièrement asservie en conversation, par toutes les formules dont elle est surchargée.

Je me rappelle d'avoir assisté, en Saxe, à une leçon de métaphysique d'un philosophe célèbre qui citait toujours le baron de Leibnitz,¹ et jamais l'entraînement du discours ne pouvait l'engager à supprimer ce titre de baron, qui n'allait guère avec le nom d'un grand homme mort depuis près d'un siècle.

L'allemand convient mieux à la poésie qu'à la prose, et à la prose écrite qu'à la prose parlée; c'est un instrument qui sert très bien quand on veut tout peindre ou tout dire: mais on ne peut pas glisser avec l'allemand, comme avec le français, sur les divers sujets qui se présentent. Si l'on voulait faire aller les mots allemands du train² de la conversation française, on leur ôterait toute grâce et toute dignité. Le mérite des Allemands, c'est de bien remplir le temps: le talent des Français, c'est de le faire oublier.

Quoique le sens des périodes allemandes ne s'explique souvent qu'à la fin, la construction ne permet pas toujours de terminer une phrase par l'expression la plus piquante; et c'est cependant un des grands moyens de faire effet en conversation. L'on³ entend rarement parmi les Allemands

¹ Leibnitz (1646—1716), illustre philosophe et savant allemand, qui imagina le système des *monades*, d'après lequel il existe entre l'âme et le corps une harmonie «préétablie», et il découvrit avec Newton les bases du calcul différentiel. Il fut le chef de l'école optimiste;

c'est l'intelligence la plus encyclopédique du XVII^e siècle.

² C'est-à-dire: si l'on voulait donner aux mots allemands l'allure de la conversation française.

³ On ne peut pas grammaticalement commencer une phrase par *l'on*.

ce qu'on appelle des bons mots : ce sont les pensées mêmes, et non l'éclat qu'on leur donne, qu'il faut admirer.

Les Allemands trouvent une sorte de charlatanisme dans l'expression abstraite, parce qu'elle est plus scrupuleuse, et s'approche davantage de l'essence même du vrai ; mais la conversation ne doit donner aucune peine, ni pour comprendre ni pour parler. Dès que l'entretien ne porte pas sur les intérêts communs de la vie, et qu'on entre dans la sphère des idées, la conversation en Allemagne devient trop métaphysique ; il n'y a pas assez d'intermédiaire entre ce qui est vulgaire et ce qui est sublime ; et c'est cependant dans cet intermédiaire que s'exerce l'art de causer.

La langue allemande a une gaieté qui lui est propre ; la société ne l'a point rendue timide, et les bonnes mœurs l'ont laissée pure ; mais c'est une gaieté nationale à la portée de toutes les classes. Les sons bizarres des mots, leur antique naïveté, donnent à la plaisanterie quelque chose de pittoresque, dont le peuple peut s'amuser aussi bien que les gens du monde. Les Allemands sont moins gênés que nous dans le choix des expressions, parce que leur langue n'ayant pas été aussi fréquemment employée dans la conversation du grand monde, elle ne se compose pas, comme la nôtre, de mots qu'un hasard, une application, une allusion rendent ridicules, de mots enfin qui, ayant subi toutes les aventures de la société, sont proscrits injustement peut-être, mais ne sauraient plus être admis. La colère s'est souvent exprimée en allemand, mais on n'en a pas fait l'arme du persiflage ;¹ et les paroles dont on se sert sont encore dans toute leur vérité et dans toute leur force ; c'est une facilité de plus : mais aussi l'on peut exprimer avec le français mille observations fines, et se permettre mille tours d'adresse dont la langue allemande est jusqu'à présent incapable.

Il faut se mesurer avec les idées en allemand, avec les personnages en français ; il faut creuser à l'aide de l'allemand, il faut arriver au but en parlant français ; l'un doit peindre la nature, et l'autre la société. Goëthe fait dire dans son roman de *Wilhelm Meister*, à une femme allemande, qu'elle s'aperçut que son amant voulait la quitter, parce qu'il lui écrivait en français. Il y a bien des phrases en effet dans notre langue, pour dire en même temps et ne pas dire, pour faire espérer sans promettre, pour promettre même sans

¹ Le *persiflage* c'est l'action de se moquer de quelqu'un en lui disant des choses qui lui semblent flatteuses ; c'est parler avec ironie.

se lier. L'allemand est moins flexible, et il fait bien de rester tel, car rien n'inspire plus de dégoût que cette langue tudesque, quand elle est employée aux mensonges, de quelque nature qu'ils soient. Sa construction traînante, ses consonnes multipliées, sa grammaire savante, ne lui permettent aucune grâce dans la souplesse; et l'on dirait qu'elle se roidit d'elle-même contre l'intention de celui qui la parle, dès qu'on veut la faire servir à trahir la vérité.

2. DE LA POÉSIE CLASSIQUE ET DE LA POÉSIE ROMANTIQUE.

(*Livre II, chap. 11*).

Le nom de *romantique*¹ a été introduit nouvellement en Allemagne, pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme, le Nord et le Midi, l'antiquité et le moyen âge, la chevalerie et les institutions grecques et romaines, se sont partagé l'empire de la littérature, l'on ne parviendra jamais à juger sous un point de vue philosophique le goût antique et le goût moderne.

On prend quelquefois le mot classique comme synonyme de perfection. Je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant la poésie classique comme celle des anciens, et la poésie romantique comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques. Cette division se rapporte également aux deux ères du monde : celle qui a précédé l'établissement du christianisme, et celle qui l'a suivi.

On a comparé aussi dans divers ouvrages allemands la poésie antique à la sculpture, et la poésie romantique à la peinture; enfin, l'on a caractérisé de toutes les manières la marche de l'esprit humain, passant des religions matérialistes aux religions spiritualistes, de la nature à la divinité.

La nation française, la plus cultivée des nations latines, penche vers la poésie classique, imitée des Grecs et des Romains. La nation anglaise, la plus illustre des nations germaniques, aime la poésie romantique et chevaleresque, et se glorifie des chefs-d'œuvre qu'elle possède en ce genre. Je n'examinerai point ici lequel de ces deux genres de poésie mérite la préférence: il suffit de montrer que la diversité des goûts, à cet égard, dérive non seulement de causes ac-

¹ Voyez la signification de ce mot dans la biographie de V. Hugo | et dans les deux esquisses de l'histoire de la littérature française.

cidentelles, mais aussi des sources primitives de l'imagination et de la pensée.

Il y a dans les poèmes épiques, et dans les tragédies des anciens, un genre de simplicité qui tient à ce que¹ les hommes étaient identifiés à cette époque avec la nature, et croyaient dépendre du destin, comme elle dépend de la nécessité. L'homme, réfléchissant peu, portait toujours l'action de son corps au dehors; la conscience elle-même était figurée par des objets extérieurs, et les flambeaux des Furies² secouaient les remords sur la tête des coupables. L'événement était tout dans l'antiquité; le caractère tient plus de place dans les temps modernes; et cette réflexion inquiète, qui nous dévore souvent comme le vautour de Prométhée,³ n'eût semblé que de la folie, au milieu des rapports clairs et prononcés qui existaient dans l'état civil et social des anciens.

On ne faisait en Grèce dans le commencement de l'art, que des statues isolées; les groupes ont été composés plus tard. On pourrait dire de même, avec vérité, que dans tous les arts il n'y avait point de groupes: les objets représentés se succédaient comme dans les bas-reliefs, sans combinaison, sans complication d'aucun genre. L'homme personnifiait la nature; des nymphes habitaient les eaux, des hamadryades⁴ les forêts; mais la nature, à son tour, s'emparait de l'homme, et l'on eût dit qu'il ressemblait au torrent, à la foudre, au volcan, tant il agissait par une impulsion involontaire, et sans que la réflexion pût en rien altérer les motifs ni les suites de cette action. Les anciens avaient, pour ainsi dire, une âme corporelle, dont tous les mouvements étaient forts, directs et conséquents; il n'en est pas de même du cœur humain développé par le christianisme: les modernes ont puisé dans le repentir chrétien l'habitude de se replier continuellement sur eux-mêmes.

¹ Qui tient à ce que, qui provient de ce que.

² Les *Furies*, appelées aussi *Erynnyes* ou *Euménides*, étaient des déesses qui vivaient dans le Tartare et avaient pour mission de punir les crimes des humains. Elles s'appelaient *Tisiphone*, *Alecto*, *Mégère*. On les représentait avec les cheveux entrelacés de serpents, tenant d'une main une torche ardente et de l'autre un poignard.

³ Prométhée était fils du Titan Japet et frère d'Atlas. Pour animer l'homme qu'il avait formé du limon de la terre, il déroba le feu du ciel, mais il fut cloué par Jupiter sur le Caucase où un vautour lui dévorait le foie.

⁴ Les *hamadryades* étaient des divinités des bois, dont la vie était attachée aux arbres qui leur étaient affectés, et dans lesquels on les croyait enfermées.

Mais pour manifester cette existence toute intérieure, il faut qu'une grande variété dans les faits présente sous toutes les formes les nuances infinies de ce qui se passe dans l'âme. Si de nos jours les beaux-arts étaient astreints à la simplicité des anciens, nous n'attendrions pas à la force primitive qui les distingue, et nous perdriions les émotions intimes et multipliées dont notre âme est susceptible. La simplicité de l'art, chez les modernes, tournerait facilement à la froideur et à l'abstraction, tandis que celle des anciens était pleine de vie. L'honneur et l'amour, la bravoure et la pitié sont les sentiments qui signalent le christianisme chevaleresque; et ces dispositions de l'âme ne peuvent se faire voir que par les dangers, les exploits, les amours, les malheurs, l'intérêt romantique enfin, qui varie sans cesse les tableaux. Les sources des effets de l'art sont donc différentes, à beaucoup d'égards, dans la poésie classique et dans la poésie romantique; dans l'une, c'est le sort qui règne, dans l'autre, c'est la Providence; le sort ne compte pour rien les sentiments des hommes, la Providence ne juge les actions que d'après les sentiments. Comment la poésie ne créerait-elle pas un monde d'une tout autre nature, quand il faut peindre l'œuvre d'un destin aveugle et sourd, toujours en lutte avec les mortels, ou cet ordre intelligent auquel préside un Etre suprême, que notre cœur interroge, et qui répond à notre cœur!

La poésie païenne doit être simple et saillante comme les objets extérieurs; la poésie chrétienne a besoin des mille couleurs de l'arc-en-ciel pour ne pas se perdre dans les nuages. La poésie des anciens est plus pure comme art, celle des modernes fait verser plus de larmes; mais la question pour nous n'est pas entre la poésie classique et la poésie romantique, mais entre l'imitation de l'une et l'inspiration de l'autre. La littérature des anciens est chez les modernes une littérature transplantée: la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène, et c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore. Les écrivains imitateurs des anciens se sont soumis aux règles du goût les plus sévères; car, ne pouvant consulter ni leur propre nature, ni leurs propres souvenirs, il a fallu qu'ils se conformassent aux lois d'après lesquelles les chefs-d'œuvre des anciens peuvent être adaptés à notre goût, bien que toutes les circonstances politiques et religieuses qui ont donné le jour à ces chefs-d'œuvre soient changées. Mais ces poésies

d'après l'antique, quelque parfaites qu'elles soient, sont rarement populaires, parce qu'elles ne tiennent, dans le temps actuel, à rien de national.¹

La poésie française, étant la plus classique de toutes les poésies modernes, est la seule qui ne soit pas répandue parmi le peuple. Les stances du Tasse² sont chantées par les gondoliers de Venise; les Espagnols et les Portugais de toutes les classes savent par cœur les vers de Calderon, et de Camoëns.³ Shakespeare⁴ est autant admiré par le peuple en Angleterre que par la classe supérieure. Des poèmes de Goethe et de Bürger⁵ sont mis en musique, et vous les entendez répéter des bords du Rhin jusqu'à la Baltique. Nos poètes français sont admirés par tout ce qu'il y a d'esprits cultivés chez nous et dans le reste de l'Europe; mais ils sont tout à fait inconnus aux gens du peuple et aux bourgeois même des villes, parce que les arts en France ne sont pas, comme ailleurs, natifs du pays même où leurs beautés se développent.

Quelques critiques français ont prétendu que la littérature des peuples germaniques était encore dans l'enfance de l'art: cette opinion est tout à fait fausse; les hommes les plus instruits dans la connaissance des langues et des ouvrages des anciens n'ignorent certainement pas les inconvénients et les avantages du genre qu'ils adoptent, ou de celui qu'ils rejettent; mais leur caractère, leurs habitudes et leurs raisonnements les ont conduits à préférer la littérature fondée sur les souvenirs de la chevalerie, sur le merveilleux du moyen âge, à celle dont la mythologie grecque est la base. La littérature romantique est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce que, ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau; elle exprime notre religion; elle rappelle notre histoire; son origine est ancienne, mais non antique.

La poésie classique doit passer par les souvenirs du pa-

¹ C'est-à-dire parce qu'elles n'ont rien de national en elles.

² Torquato Tasso, dit le Tasse (1544—1595), illustre poète italien, auteur de la *Jérusalem délivrée*.

³ Calderon (1600—1681), poète dramatique espagnol. — Camoëns (1524—1579), célèbre poète portugais, auteur des *Lusiades*.

⁴ Shakespeare (prononcez *Shek-spir*) (1564—1616), le plus grand poète dramatique de l'Angleterre; auteur de *Hamlet*, d'*Othello*, de *Macbeth*, de *Roméo et Juliette*, du *Roi Lear*, etc.

⁵ Pour Goethe, voyez page 1, note 3. — Bürger (1748—1794) poète lyrique allemand.

ganisme pour arriver jusqu'à nous; la poésie des Germains est l'ère chrétienne des beaux-arts; elle se sert de nos impressions personnelles pour nous émouvoir; le génie qui l'inspire s'adresse immédiatement à notre cœur, et semble évoquer notre vie elle-même comme un fantôme, le plus puissant et le plus terrible de tous.

CHATEAUBRIAND

François-René-Auguste, vicomte de *Chateaubriand*, naquit en 1768 Saint-Malo,¹ d'une ancienne famille de Bretagne. D'un tempérament violent bien que timide, d'une constitution robuste, à vingt ans il ne savait presque rien, était dégoûté du vide de la vie et même près d'y mettre fin. Nous le trouvons à 25 ans muni d'une instruction informe mais extraordinaire. Lorsque la Révolution éclata (1789), las du monde et de la société, il quitta l'armée, où il figurait en qualité de sous-lieutenant, et partit pour l'Amérique: il visita les Etats-Unis, le Labrador, la Louisiane,² etc., endroits qu'il décrira si pittoresquement plus tard.

A la nouvelle de la mort de Louis XVI (1792), il revint en France et s'enrôla dans l'armée des émigrés;³ mais blessé près de Thionville,⁴ il est laissé pour mort dans le coin d'un bois. Sauvé par miracle, il s'enfuit en Angleterre. Là, il souffrit d'une misère affreuse, connut le froid, le désespoir et même l'aumône. Il passait le jour à faire des traductions pour les librairies et la nuit à son ouvrage *Essai sur les Révolutions*, qu'il lança en 1797. Dans cet ouvrage juvénile et sceptique, Chateaubriand se déclare contre la théorie de la perfectibilité de l'espèce humaine. Selon lui, l'humanité tourne à jamais dans un même cercle d'erreurs et de misères; par conséquent, inutile de faire des révolutions, le progrès n'existant pas ou étant une simple chimère de notre imagination.⁵

En 1800, Chateaubriand rentra en France. De sceptique qu'il était, il devint religieux. La mort de sa mère et celle d'une sœur bien aimée le jetèrent dans les bras de la religion. Il y trouva toute son inspiration. C'est alors qu'il publia *Atala*, petit roman dont l'action se passe parmi les sauvages, qui eut un succès immense. Ce n'était qu'un épisode d'un grand travail qui parut une année après (1802), intitulé: *le Génie du Christianisme*. Dans cet ouvrage, Chateaubriand se proposait de prouver

¹ Saint-Malo, petite ville sur la Manche: On appelle ses habitants *Malouins*.

² La Louisiane, état de l'Amérique du Nord, sur le golfe du Mexique, découvert par les Français au XVII^e siècle et ainsi appelé en l'honneur de Louis XIV.

³ On appelle *émigrés* les aristocrates ou tous les partisans de l'ancien régime qui avaient fui

à l'étranger au temps de la Révolution. Pour se venger, ils appelèrent à leurs secours les armées étrangères et les déchainèrent sur la France.

⁴ Thionville, ville sur la Moselle, cédée aujourd'hui à l'Allemagne.

⁵ M-me de Staël, par contre, a défendu la cause de la perfectibilité de l'espèce humaine. Voyez sa biographie.

que la religion chrétienne était supérieure aux autres et qu'elle était une source féconde pour l'art et pour la poésie. Donc d'un côté, il réchauffait dans les cœurs le christianisme, qui avait été bafoué par la philosophie du XVIII^e siècle, et de l'autre, il ouvrait un nouveau champ à l'imagination, en condamnant l'imitation des anciens. Ce livre eut un succès prodigieux, il était venu à temps. La Révolution avait laissé dans les cœurs trop de douleurs et de déceptions amères: la religion seule pouvait les calmer. On reproche toutefois à Chateaubriand qu'il n'a montré que la *beauté* du Christianisme et non sa *vérité*, comme l'a fait Bossuet. En outre, il n'y a ni plan ni ordre dans ce livre.

Un autre épisode de cet ouvrage fut *René*. C'est l'histoire d'un jeune homme—Chateaubriand lui-même—qui, dévoré de chagrins inconnus et secrets et dégoûté du monde civilisé, s'enfuit en Amérique au milieu des sauvages pour y chercher la paix.

En 1806, ayant visité la Grèce et la Palestine, Chateaubriand publia l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, journal de route où il avait consigné ses impressions de voyage, et les *Martyrs*, poème en prose où il montre de nouveau la supériorité de la religion chrétienne sur le paganisme. C'est l'histoire d'un jeune chrétien qui, pour ne point abjurer sa religion, préfère le martyre et la perte de tous les siens. Dans les *Natchez*¹ et le *Dernier des Abencérages*² c'est l'homme de la nature, sauvage mais vertueux, en face de l'Européen, civilisé mais corrompu.

Chateaubriand joua un grand rôle politique, fut plusieurs fois ministre. Mais il se retira des affaires après 1730, et consacra le reste de sa vie à la composition de ses *Mémoires d'outre-tombe*, qui ne virent le jour qu'après sa mort. Il mourut en 1848.

Chateaubriand est le plus grand écrivain du commencement du XIX^e siècle: son influence directe, comme nous le verrons, se ressentira dans tous les écrivains de la première moitié de ce siècle.

I. LE GÉNIE DU CHRISTIANISME.

(1802).

L'ouvrage entier renferme quatre parties, divisées chacune en plusieurs livres. Dans la *première* partie, qui porte le titre de *Dogmes et doctrines*, Chateaubriand traite d'abord des mystères et des sacrements, dont il montre la grandeur et la beauté touchante, puis des vertus et des lois morales du Christianisme. Il cherche ensuite à prouver l'existence de Dieu par les merveilles de la nature, et l'immortalité de l'âme par la morale et le sentiment.—Dans la *deuxième* partie, il essaie de comparer la littérature, suscitée par le christianisme avec celle qu'a produite l'antiquité. Il analyse les épopées chrétiennes, étudie la poésie dans ses rapports avec les hommes, et démontre que le merveilleux chrétien vaut le merveilleux antique. — Dans la *troisième* partie, il nous parle des beaux-arts et de la littérature, et nous montre l'influence qu'a eue sur eux le christianisme. Puis il passe aux philosophes, aux historiens et aux orateurs. Enfin la *quatrième* partie traite du culte, du clergé, des missions et des services rendus à la société par le clergé et la religion chrétienne en général.

¹ Les lettres *tch* ont la valeur du *c* roumain. — Les Natchez étaient une tribu américaine du Mississippi.

² La scène de cette nouvelle du genre chevaleresque se passe à Grenade.

1. LES GUERRIERS.—DÉFINITION DU BEAU IDÉAL.

(Deuxième partie, livre II.)

Les siècles héroïques sont favorables à la poésie, parce qu'ils ont cette vieillesse et cette incertitude de tradition que demandent les Muses, naturellement un peu menteuses. Nous voyons chaque jour se passer sous nos yeux des choses extraordinaires sans y prendre aucun intérêt;¹ mais nous aimons à entendre raconter des faits obscurs qui sont déjà loin de nous. C'est qu'au fond les plus grands événements de la terre sont petits en eux-mêmes : notre âme, qui sent ce vice des affaires humaines, et qui tend sans cesse à l'humanité, tâche de ne les voir que dans le vague, pour les agrandir.

Or, l'esprit des siècles héroïques se forme du mélange d'un état civil encore grossier, et d'un état religieux porté à son plus haut point d'influence. La barbarie et le polythéisme ont produit les héros d'Homère; la barbarie et le christianisme ont enfanté les chevaliers du Tasse.²

Qui, des héros ou des chevaliers, méritent la préférence, soit en morale soit en poésie? C'est ce qu'il convient d'examiner.

En faisant abstraction du génie particulier des deux poètes, et ne comparant qu'homme à homme, il nous semble que les personnages de *la Jérusalem*³ sont supérieurs à ceux de *l'Iliade*.

Quelle différence, en effet, entre des chevaliers si francs, si intéressés, si humains, et des guerriers perfides, avares, cruels, insultant aux cadavres de leurs ennemis, poétiques, enfin, par leurs vices, comme les premiers le sont par leurs vertus!

Si, par héroïsme, on entend un effort contre les passions en faveur de la vertu, c'est sans doute Godefroi,⁴ et non pas Agamemnon,⁵ qui est le véritable héros. Or, nous demandons pourquoi le Tasse, en peignant des chevaliers, a tracé le modèle du parfait guerrier, tandis qu'Homère, en

¹ C'est-à-dire sans y prêter aucune attention.

² Voyez page 8, note 2.

³ C'est-à-dire de *la Jérusalem délivrée*, épopée de Torquato Tasso.

⁴ Godefroy de Bouillon (1058—1100), duc de Lorraine, chef de la première croisade et premier roi de Jérusalem ou plutôt « premier

baron du St. Sépulchre » ; il n'avait pas voulu porter la couronne de roi là où le divin Sauveur avait porté la couronne d'épines du martyr.

⁵ Agamemnon, roi de Mycènes et chef des héros grecs qui assiégèrent la ville de Troie. Il n'hésita pas à sacrifier sa fille Iphigénie pour le succès de son entreprise.

représentant les hommes des temps héroïques, n'a fait que des espèces de monstres? C'est que le christianisme a fourni, dès sa naissance, le *beau idéal moral* ou le *beau idéal des caractères*, et que le polythéisme n'a pu donner cet avantage au chantre d'Ilion...¹

Il y a deux sortes de *beau idéal*, le *beau idéal moral*, et le *beau idéal physique*: l'un et l'autre sont nés de la société.

L'homme très près de la nature, tel que le sauvage, ne les connaît pas; il se contente, dans ses chansons, de rendre fidèlement ce qu'il voit. Comme il vit au milieu des déserts, ses tableaux sont nobles et simples; on n'y trouve point de mauvais goût, mais aussi ils sont monotones, et les actions qu'ils expriment ne vont pas jusqu'à l'héroïsme.

Le siècle d'Homère s'éloignait déjà de ces premiers temps. Qu'un Canadien perce un chevreuil de ses flèches; qu'il le dépouille au milieu des forêts; qu'il étende la victime sur les charbons d'un chêne embrasé: tout est poétique dans ces mœurs. Mais, dans la tente d'Achille, il y a déjà des *bassins*, des *broches*, des *vases*; quelques détails de plus, et Homère tombait dans la bassesse des descriptions, ou bien il entraînait dans la route du *beau idéal*, en commençant à *cacher* quelque chose.

Ainsi, à mesure que la société multiplia les besoins de la vie, les poètes apprirent qu'il ne fallait plus, comme par le passé, peindre tout aux yeux, mais voiler certaines parties du tableau.²

Ce premier pas fait, ils virent encore qu'il fallait *choisir*; ensuite que la chose choisie était susceptible d'une forme plus belle, ou d'un plus bel effet dans telle ou telle position.

Toujours *cachant* et *choissant*, *retranchant* ou *ajoutant*, ils se trouvèrent peu à peu dans des formes qui n'étaient plus naturelles, mais qui étaient plus parfaites que la nature: les artistes appelèrent ces formes le *beau idéal*.

On peut donc définir le *beau idéal*: l'art de *choisir* et de *cacher*.

Cette définition s'applique également au *beau idéal moral* et au *beau idéal physique*. Celui-ci se forme en cachant avec adresse la partie infirme des objets; l'autre en dérobant à la vue certains côtés faibles de l'âme: l'âme a ses besoins honteux et ses bassesses comme le corps.

¹ Ilion, un des noms de Troie.

² C'est le contraire que se proposera le *réalisme* et surtout le *na-*

turalisme, ces nouvelles théories littéraires, contraires au *romantisme*.

Et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'il n'y a que l'homme qui soit susceptible d'être représenté plus parfait que nature, et comme approchant de la Divinité. On ne s'avise pas de peindre le *beau idéal* d'un cheval, d'un aigle, d'un lion. Ceci nous fait entrevoir une preuve merveilleuse de la grandeur de nos fins et de l'immortalité de notre âme.

La société où la morale parvint le plus tôt à son développement dut atteindre le plus vite au *beau idéal moral*, ou, ce qui revient au même, au *beau idéal des caractères*: or, c'est ce qui distingue éminemment les sociétés formées dans la religion chrétienne. Il est étrange, et cependant rigoureusement vrai, que, tandis que nos pères étaient des barbares pour tout le reste, la morale, au moyen de l'Evangile, s'était élevée chez eux à son dernier point de perfection: de sorte que l'on vit des hommes, si nous osons parler ainsi, à la fois sauvages par le corps, et civilisés par l'âme.

C'est ce qui fait la beauté des temps chevaleresques, et ce qui leur donne la supériorité, tant sur les siècles héroïques que sur les siècles tout à fait modernes.

Car si vous entreprenez de peindre les premiers âges de la Grèce, autant la simplicité des mœurs vous offrira des choses agréables, autant la barbarie des caractères vous choquera: le polythéisme ne fournit rien pour corriger la nature sauvage et l'insuffisance des vertus primitives.

Si au contraire vous chantez l'âge moderne, vous serez obligé de bannir la vérité de votre ouvrage, et de vous jeter à la fois dans le *beau idéal moral* et dans le *beau idéal physique*. Trop loin de la nature et de la religion sous tous les rapports, on ne peut représenter fidèlement l'intérieur de nos ménages,¹ et moins encore le fond de nos cœurs.²

La chevalerie seule offre le beau mélange de la *vérité* et de la *fiction*.

D'une part, vous pouvez offrir le tableau des mœurs dans toute sa naïveté: un vieux château, un large foyer, des tournois, des joutes,³ des chasses, le son du cor, le bruit des armes, rien qu'on doive ou *choisir* ou *cacher*.

Et d'un autre côté, le poète chrétien, plus heureux qu'Homère, n'est point forcé de ternir sa peinture en y plaçant

¹ C'est ce que feront les écrivains réalistes et naturalistes.

² C'est ce que feront surtout les romanciers psychologues.

³ Les *tournois* étaient des fêtes

militaires au temps de la chevalerie, et les *joutes*, des combats à cheval d'homme à homme avec la lance, ou des luttes sur l'eau par divertissement.

l'homme barbare ou l'homme *naturel*; le christianisme lui donne le parfait héros.

Ainsi, tandis que le Tasse est dans la nature relativement aux objets physiques, il est au-dessus de cette nature par rapport aux objets moraux.

Or, le *vrai* et l'*idéal* sont les deux sources de l'intérêt poétique: le *touchant* et le *merveilleux*.

2. ARCHITECTURE: L'HÔTEL DES INVALIDES.¹

(Troisième partie, livre I.)

....Le christianisme a rétabli dans l'architecture, comme dans les autres arts, les véritables proportions. Nos temples moins petits que ceux d'Athènes, et moins gigantesques que ceux de Memphis², se tiennent dans ce sage milieu où règnent le beau et le goût par excellence. Au moyen du dôme, inconnu des anciens, la religion a fait un heureux mélange de ce que l'ordre gothique a de hardi, et de ce que les ordres grecs ont de simple et de gracieux. Ce dôme, qui se change en *clocher* dans la plupart de nos églises, donne à nos hameaux et à nos villes un caractère moral que ne pouvaient avoir les cités antiques.

Plus les âges qui ont élevé nos monuments ont eu de piété et de foi, plus ces monuments ont été frappants par la grandeur et la noblesse de leur caractère. On en voit un exemple remarquable dans l'*Hôtel des Invalides* et dans l'*Ecole militaire*: on dirait que le premier a fait monter ses voûtes dans le ciel, à la voix du siècle religieux, et que le second s'est abaissé à la parole du siècle athée.

Trois corps de logis, formant avec l'église un carré long, composent l'édifice des *Invalides*. Mais quel goût dans cette simplicité! quelle beauté dans cette cour, qui n'est pourtant qu'un cloître militaire où l'art a mêlé les idées guerrières aux idées religieuses, et marié l'image d'un camp de vieux

¹ L'hôtel des Invalides, construit par l'architecte J.-Hardouin-Mansard (petit neveu de François Mansard qui a inventé les mousardes) sous le règne de Louis XIV, est un vaste monument destiné à abriter les invalides. L'église est surmontée d'un dôme majestueux, sous lequel ont été placés, en 1840, les

restes de Napoléon I^{er}, apportés de Sainte-Hélène. Voyez encore sur le Palais des Invalides la lettre persane de Montesquieu reproduite dans notre Chrestomathie française du XVIII^e siècle.

² Memphis (prononcez : *Minfisse*), ville de l'ancienne Egypte, sur le Nil, au sud des Pyramides.

soldats aux souvenirs attendrissants d'un hospice. C'est à la fois le monument du *Dieu des armées* et du *Dieu de l'Évangile*. La rouille des siècles qui commence à les couvrir lui donne de nobles rapports avec ces vétérans, ruines animées, qui se promènent sous ces vieux portiques. Dans les avant-cours, tout retrace l'idée des combats : fossés, glacis, remparts, canons, tentes, sentinelles. Pénétrez-vous plus avant, le bruit s'affaiblit par degrés, et va se perdre à l'église, où règne un profond silence. Ce bâtiment religieux est placé derrière les bâtiments militaires, comme l'image du repos et de l'espérance, au fond d'une vie pleine de troubles et de périls.

Le siècle de Louis XIV est peut-être le seul qui ait bien connu ces convenances morales, et qui ait toujours fait dans les arts ce qu'il fallait faire, rien de plus. L'or du commerce a élevé les fastueuses colonnades de l'hôpital de *Greenwich*,¹ en Angleterre; mais il y a quelque chose de plus fier et de plus imposant dans la masse des *Invalides*. On sent qu'une nation qui bâtit de tels palais pour la vieillesse de ses armées a reçu la puissance du glaive, ainsi que le sceptre des arts.

3. DES ÉGLISES GOTHIQUES.

(Troisième partie, livre I).

Chaque chose doit être mise en son lieu, vérité triviale² à force d'être répétée, mais sans laquelle, après tout, il ne peut y avoir rien de parfait. Les Grecs n'auraient pas plus aimé un temple égyptien à Athènes, que les Égyptiens un temple grec à Memphis. Ces deux monuments, changés de place, auraient perdu leur principale beauté, c'est-à-dire leurs rapports avec les institutions et les habitudes des peuples. Cette réflexion s'applique pour nous aux anciens monuments du christianisme. Il est même curieux de remarquer que, dans ce siècle incrédule, les poètes et les romanciers, par un retour naturel vers les mœurs de nos aïeux, se plaisent à introduire dans leurs fictions des souterrains, des fantômes, des châteaux, des temples gothiques : tant ont de charmes les souvenirs qui se lient à la religion et à l'histoire de la patrie ! les nations ne jettent pas à l'écart

¹ Greenwich (prononcez : *Gri-nouitsch*) ville près de Londres sur la Tamise.

² Triviale a ici le sens de *commune*.

leurs antiques mœurs, comme on se dépouille d'un vieil habit. On leur en peut arracher quelques parties, mais il en reste des lambeaux qui forment, avec les nouveaux vêtements, une effroyable bigarrure.

On aura beau bâtir¹ des temples grecs bien élégants, bien éclairés, pour rassembler le *bon peuple* de Saint Louis,² et lui faire adorer un dieu *métaphysique*,³ il regrettera toujours ces *Notre-Dame*⁴ de Reims et de Paris, ces basiliques, toutes moussues, toutes remplies de générations de décédés et des âmes de ses pères; il regrettera toujours la tombe de quelques messieurs de Montmorency,⁵ sur laquelle il *soulait*⁶ de se mettre à genoux durant la messe, sans oublier les sacrées fontaines où il fut porté à sa naissance. C'est que tout cela est essentiellement lié à nos mœurs; ce qu'un monument n'est vénérable qu'autant qu'une longue histoire du passé est pour ainsi dire empreinte sous ces voûtes noires de siècles. Voilà pourquoi il n'y a rien de merveilleux dans un temple qu'on a vu bâtir, et dont les échos et les dômes se sont formés sous nos yeux. Dieu est la loi éternelle; son origine et tout ce qui tient à son culte doit se perdre dans la nuit des temps.

On ne pouvait entrer dans une église gothique sans éprouver une sorte de frissonnement et un sentiment vague de la Divinité. On se trouvait tout à coup reporté à ces temps où des cénobites,⁷ après avoir médité dans les bois de leurs monastères, se venaient prosterner⁸ à l'autel, et chanter les louanges du Seigneur, dans le calme et le silence de la nuit. L'ancienne France semblait revivre; on croyait voir ces costumes singuliers, ce peuple si différent de ce qu'il est aujourd'hui: on se rappelait et les révolutions de ce peuple, et ses travaux, et ses arts. Plus ces temps étaient éloignés de nous, plus ils nous paraissaient magiques, plus ils nous remplissaient de ces pensées qui finissent toujours par une réflexion sur le néant de l'homme et la rapidité de la vie.

¹ On aura beau...bâtir, gallicisme signifiant: *c'est en vain qu'onbâtira.*

² Saint Louis ou Louis IX qui régna de 1226 à 1270; il entreprit la 7^e et la 8^e croisades. Son peuple était aussi naïf et simple que lui.

³ *Métaphysique*, trop abstrait.

⁴ Cathédrales consacrées à la Vierge.

⁵ Illustre famille de France dont les principaux membres sont: Anne

duc de Montmorency (1492—1567), connétable de France; Henri de Montmorency (1595—1632), maréchal de France, décapité à Toulouse, par ordre de Louis XIII.

⁶ *Souler*, vieux verbe signifiant *avoir l'habitude.*

⁷ Les cénobites sont des moines qui vivent en commun.

⁸ *Se venaient prosterner* est une tournure classique pour *venaient se prosterner.*

L'ordre gothique,¹ au milieu de ses proportions barbares a toutefois une beauté qui lui est particulière.

Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne, avec son chapiteau de feuilles, sur le modèle du palmier. Les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le sycomore, le figuier oriental, le bananier, et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages² qui appuient les murs, et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité. Les deux tours hautaines, plantées à l'entrée de l'édifice, surmontent les armes et les ifs du cimetière, et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles; tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre et les adopter³ pour les arbres de leurs forêts: des corneilles voltigent autour de leurs faites, et se perchent sur leurs galeries. Mais tout à coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ses tours, et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en imiter les murmures; et, au moyen de l'orgue et du bronze suspendu,⁴ il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres, qui roulent dans la profondeur des bois. Les siècles, évoqués par ces sons religieux, font sortir leurs antiques voix du sein des pierres, et soupirent dans la vaste basilique: le sanctuaire mugit comme l'ancre de l'ancienne Sibylle;⁵ et, tandis

¹ L'ordre gothique ou ogival est celui qui est en forme d'ogive c'est-à-dire d'arcade formée de deux arcs qui se croisent de manière à faire au sommet un angle aigu.

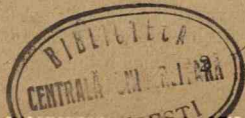
² Les jambages sont des piliers de support.

³ C'est-à-dire les prendre.

Chrestomathie française, XIX^e siècle.

⁴ Le bronze suspendu, c'est-à-dire les cloches.

⁵ Les sibylles étaient des femmes qui habitaient des antres et auxquelles les anciens attribuaient la connaissance de l'avenir et le don de prédire.



que l'airain se balance avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds.

II. LES MARTYRS.

(1808).

Le sujet de ce poème en prose repose sur la lutte du christianisme déjà fort et accru par les persécutions¹, contre le polythéisme soutenu par la toute puissance de l'Empire romain. La scène se passe sous Dioclétien. ² Le chrétien Eudore aime la païenne Cymodocée. Celle-ci consent à se faire chrétienne pour devenir son épouse. Mais une série d'aventures malheureuses rendent impossible cette union. Après beaucoup de péripéties, Eudore, qui défend la cause des chrétiens, est jeté en prison. Peu de temps après, Cymodocée, venue à Rome, pour rejoindre Eudore, est également emprisonnée. Tous les deux sont condamnés à être dévorés par les bêtes dans un amphithéâtre, et reçoivent ensemble la palme du martyre. — Nous en reproduisons une partie du fameux épisode de Velléda, qui est peut-être le chef-d'œuvre de Chateaubriand.

LE DISCOURS DE VELLÉDA. ³

A la lueur des flambeaux, sur une bruyère, près d'une tombe, dans le sang des taureaux mal égorgés, Velléda, la druidesse, prononce ce discours que lui arrachent les malheurs de son peuple :

« Fidèles enfants de Teutatès, ⁴ vous qui, au milieu de l'esclavage de votre patrie, avez conservé la religion et les lois de vos pères, je ne puis vous contempler ici sans verser des larmes ! Est-ce là le reste de cette nation qui donnait des lois au monde ? Où sont ces Etats florissants de la Gaule, ce conseil des Femmes auquel se soumit le grand Annibal ? Où sont ces Druides ⁵ qui élevaient dans leurs collèges sacrés une nombreuse jeunesse ? Proscrits par les tyrans, à peine quelques uns d'entre eux vivent inconnus dans des antres sauvages. Velléda, une faible Druidesse, voilà donc tout ce qui vous reste aujourd'hui pour accomplir vos sacrifices. O île de Sayne, ⁶ île vénérable et sacrée ! je suis

¹ L'empereur Dioclétien, le persécuteur des chrétiens, régna de 284 à 305, lorsqu'il abdiqua.

² Velléda, druidesse et prophétesse germaine, qui suscita l'insurrection de Civilis et des Bataves contre les Romains (70 ap. J.-C). C'est cet admirable épisode de Velléda qui révéla à Augustin Thierry sa vocation historique.

³ Teutatès, dieu des Gaulois, qui lui offraient des victimes humaines.

⁴ Les druides rendaient un culte au chêne, et c'est du nom de cet arbre dans la langue celtique qu'ils tirent leur nom.

⁵ L'île de Sayne ou de Sein est sur la côte occidentale du département du Finistère, Océan Atlantique. Ancien séjour des druidesses.

demeurée seule des neuf vierges qui desservaient votre sanctuaire ! Bientôt Teutatès n'aura plus ni prêtres, ni autels. Mais pourquoi perdriions-nous l'espérance ? J'ai à vous annoncer les secours d'un allié puissant : auriez-vous besoin qu'on vous retraçât le tableau de vos souffrances pour vous faire courir aux armes ? Esclaves en naissant, à peine avez-vous passé le premier âge que les Romains vous enlèvent. Que devenez-vous ? Je l'ignore. Parvenus à l'âge d'homme, vous allez mourir sur la frontière pour la défense de vos tyrans, ou creuser le sillon qui les nourrit. Condamnés au plus rudes travaux, vous abattez vos forêts, vous tracez avec des fatigues inouïes les routes qui introduisent l'esclavage jusque dans le cœur de votre pays : la Servitude, l'Oppression et la Mort accourent sur ces chemins en poussant des cris d'allégresse, aussitôt que le passage est ouvert. Enfin, si vous survivez à tant d'outrages, vous serez conduits à Rome : là, renfermés dans un amphithéâtre, on vous forcera de vous entre-tuer, pour amuser par votre agonie une populace féroce. Gaulois, il est une manière plus digne de vous de visiter Rome ! Souvenez-vous que votre nom veut dire voyageur.¹ Apparaîsez tout à coup au Capitole, comme ces terribles voyageurs vos aïeux et vos devanciers. On vous demande à l'amphithéâtre de Titus ? Partez. Obéissez aux illustres spectateurs qui vous appellent. Allez apprendre aux Romains à mourir, mais d'une tout autre façon qu'en répandant votre sang dans leurs fêtes : assez longtemps ils ont étudié la leçon, faites-la leur pratiquer. Ce que je vous propose n'est point impossible. Les tribus des Francs qui s'étaient établies en Espagne retournent maintenant dans leur pays ; leur flotte est à la vue de vos côtes ; ils n'attendent qu'un signal pour vous secourir. Mais si le ciel ne couronne pas vos efforts, si la fortune de César doit l'emporter² encore, et bien ! nous irons chercher avec les Francs un coin du monde où l'esclavage soit inconnu ! Que les peuples étrangers nous accordent ou nous refusent une patrie, la terre ne peut nous manquer pour y vivre ou pour y mourir.»

¹ «A la première apparition de cette race puissante, dit ailleurs Chateaubriand, les Romains déclarèrent qu'elle était née pour la ruine des villes et la destruction

du genre humain. Partout où il s'est remué quelque chose de grand, on retrouve nos ancêtres.» (Chateaubriand.)

² *L'emporter*, triompher, vaincre.

III. ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM.

Ce livre, admirablement écrit, est un simple journal de route où Chateaubriand consignait journellement ses impressions de voyage. Nous en reproduisons une courte description du temple de Minerve, qui a passé à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'architecture chez les anciens et chez les modernes.

LE TEMPLE DE MINERVE.

La première chose qui vous frappe dans les monuments d'Athènes c'est la belle couleur de ses monuments. Dans nos climats, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus pur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement sur le marbre de Paros et du Pentélique¹ une teinte dorée semblable à celle des épis mûrs, ou des feuilles en automne.

La justesse, l'harmonie et la simplicité des proportions attirent ensuite votre admiration. On ne voit point ordre sur ordre, colonne sur colonne, dôme sur dôme. Le temple de Minerve, par exemple, est, ou plutôt était un simple parallélogramme allongé orné d'un péristyle,² d'un pronaos³ ou portique, et élevé sur trois marches ou degrés qui régnaient tout autour. Ce pronaos occupait à peu près le tiers de la longueur totale de l'édifice; l'intérieur du temple se divisait en deux nefs séparés par un mur, et qui ne recevaient le jour que par la porte: dans l'une on voyait la statue de Minerve, ouvrage de Phidias;⁴ dans l'autre, on gardait le trésor des Athéniens. Les colonnes du péristyle et du portique reposaient immédiatement sur les degrés du temple; elles étaient sans bases, cannelées⁵ et d'ordre dorique;⁶ elles avaient quarante-deux pieds de hauteur et dix-sept et demi de tour près du sol; l'entre-colonnement⁷ était de sept

¹ Paros, aujourd'hui Paro, une des îles Cyclades, célèbre dans l'antiquité par ses carrières de marbre. — Pentélique, montagne de l'Attique, célèbre par ses marbres.

² On appelle *péristyle* la colonnade autour d'un édifice ou l'ensemble des colonnes qui en ornent la façade.

³ Prononcez *pronaosse*.

⁴ Phidias (498—430 av. J.-C.), le plus grand sculpteur de l'antiquité, né en Attique; il fit le *Ju-*

piter olympien et orna le Parthénon (temple de Minerve) de chefs-d'œuvre.

⁵ *Cannelé*, orné de sillons creusés de haut en bas le long d'une colonne.

⁶ Un des cinq ordres d'architecture: toscan, dorique, ionique, corinthien et composite.

⁷ On appelle en architecture *entre-colonnement* ou *entre-colonne* l'espace qui est entre deux colonnes.

pieds quatre pouces; et le monument avait deux cent-dix-huit pieds de long et quatre-vingt-dix-huit et demi de large.

Les triglyphes¹ de l'ordre dorique marquaient la frise du péristyle: des métopes ou petits tableaux de marbre à coulisse séparaient entre eux les triglyphes. Phidias ou ses élèves avaient sculpté sur ces métopes le combat des Centaures et des Lapithes.² Le haut du plein mur du temple, ou la frise de la Cella, était décoré d'un autre bas-relief représentant peut-être la fête des Panathénées.³ Des morceaux de sculptures excellents, mais du siècle d'Adrien,⁴ époque du renouvellement de l'art, occupaient les deux frontons⁵ du temple. Les offrandes votives,⁶ ainsi que les boucliers enlevés à l'ennemi dans le cours de la guerre Médique,⁷ étaient suspendus en dehors de l'édifice: on voit encore la marque circulaire que les derniers ont imprimée sur l'architrave⁸ du fronton qui regarde le mont Hymette....⁹

L'harmonie et la force de toutes ses parties se font encore remarquer dans ses ruines, car on en aurait une très fausse idée si l'on se représentait seulement un édifice agréable, mais petit, et chargé de ciselures et de festons à notre manière. Il y a toujours quelque chose de grêle dans notre architecture quand nous visons à l'élégance, ou de pesant quand nous prétendons à la majesté. Voyez comme tout est calculé au Parthénon! L'ordre est dorique, et le peu de hauteur de la colonne dans cet ordre vous donne à l'instant l'idée de la durée et de la solidité; mais cette colonne, qui de plus est sans base, deviendrait trop lourde. Ictinus¹⁰ a recours à son art: il fait la colonne cannelée, et l'élève sur des degrés; par ce moyen il introduit presque la légèreté du corinthien dans la gravité dorique. Pour tout ornement, vous avez deux frontons et deux frises sculptées.

¹ Le *triglyphe* c'est l'ornement de la frise dorique, formé de rainures profondes et verticales.

² Les Centaures étaient des êtres fabuleux, moitié hommes moitié chevaux. Les Lapithes, peuplade de la Thessalie, les chassèrent du pays.

³ Les *Panathénées* étaient les fêtes qu'on célébrait à Athènes en l'honneur de Minerve ou Pallas-Athéné.

⁴ Adrien, empereur romain, successeur de Trajan (117—138.)

⁵ Ornement d'architecture, or-

dinairement triangulaire, qui se met au-dessus des portes d'un bâtiment.

⁶ *Votif* (fém. *votive*), qui a été offert pour s'acquitter d'un vœu.

⁷ Qui eut lieu de 504 à 449 av. J.-C. entre les Grecs et les Perses.

⁸ *L'architrave* est la partie qui repose sur le chapiteau.

⁹ Hymette, montagne de l'Attique, célèbre par son miel et ses marbres.

¹⁰ Ictinus, architecte grec du temps de Périclès, qui a construit le Parthénon.

La frise du péristyle se compose de petits tableaux de marbre régulièrement divisés par un triglyphe : à la vérité, chacun de ces tableaux est un chef-d'œuvre ; la frise de la Cella règne comme un bandeau au haut d'un mur plein et uni : voilà tout, absolument tout. Qu'il y a loin de cette sage économie d'ornements, de cet heureux mélange de simplicité, de force et de grâce, à notre profusion de découpures en carré, en long, en rond, en losange ; à nos colonnes fluettes guindées¹ sur d'énormes bases, ou à nos porches ignobles et écrasés que nous appelons des portiques !

LAMARTINE

Alphonse Prati de Lamartine, naquit en 1790 à Mâcon² et mourut à Paris en 1869. Il eut une enfance très douce, et passa sa jeunesse à rêver et à lire. Il fut très mélancolique. A 26 ans il fit à Aix la connaissance d'une femme phytique et nerveuse, dont il s'éprit follement et qui mourut deux ans après. De cet amour éphémère, si vite rompu, et des états de sensibilité qu'il détermina, sortit le recueil des premières *Méditations* (1820). C'est avec le cœur qu'il a composé ces vers. Cela même en constituait toute l'originalité. Il n'est pas une seule pièce de ce recueil qui ne soit l'écho d'une impression vraiment ressentie par l'auteur. C'est toute sa jeunesse sincèrement et simplement racontée, dans une langue pleine d'harmonie et de mélancolie attendrissante. Le succès en fut universel.

Trois ans après, Lamartine publia de *Nouvelles Méditations poétiques* (1823). Dans ce second volume, le poète dit de lui-même : « La poésie n'était plus pour moi qu'un délassement littéraire ; elle n'était pas le déchirement sonore de mon cœur ». En 1829, il mit au jour ses *Harmonies poétiques et religieuses*. Ici plus de passion mondaine. L'inspiration religieuse et philosophique y domine. Chaque poésie est un véritable hymne, plein d'enthousiasme et de grandeur.

Dans *Jocelyn* (1836) et la *Chute d'un ange* (1838), qui sont comme deux fragments d'une grande épopée spiritualiste sur la destinée humaine, nous retrouvons encore toutes les qualités de Lamartine, mais un peu moins d'originalité et de spontanéité. Les *Recueils poétiques* (1839) furent moins bien reçus par la critique.

Puis la politique ravit Lamartine à la poésie. Un voyage fastueux qu'il fit en Orient, entouré comme un prince de toute une troupe qui vivait à ses frais, le fit contracter des dettes énormes, qui attristèrent tout le reste de sa vie. Forcé de toujours produire pour satisfaire ses créanciers, il ne produisit plus que des choses médiocres. Son seul ou-

¹ *Fluettes*, minces et délicates. —
Guindées, élevées, hissées.

² Mâcon, chef lieu du départe-

ment Saône-et-Loire, à 440 Klm. S.-E. de Paris. A 20.000 habitants.

vrage en prose qui vaille d'être cité, c'est l'*Histoire des Girondins* (1847). On a encore de lui un volume de *Confidences* et un autre de *Nouvelles Confidences*.

Après de longues luttes contre une misère relative, Lamartine reçut en 1867, à titre de récompense nationale, la dotation viagère de la rente d'un capital de 500000 francs, laquelle lui permit de prendre le repos dont il avait besoin.

L'œuvre poétique de Lamartine présente une inspiration lyrique de premier ordre, mais elle manque de force. Son style brille des plus chatoyantes couleurs, mais il a quelque chose d'indécis et de vague, une espèce de langueur, pleine de charmes si vous voulez, mais qui devient fatigante à la fin.

MÉDITATIONS POÉTIQUES.

(1820).

1. L'ISOLEMENT.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encore jette un dernier rayon;
Et le char vapoureux de la reine des ombres
Monte et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports;
Je contemple la terre ainsi qu'une âme errante:
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,

Du sud à l'aquilon,¹ de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuve, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un être seul vous manque et tout est dépeuplé !

Quand le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts ;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire ;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je² encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons :
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

¹ L'Aquilon, qui est le vent du Nord, est pris ici dans le sens de Nord, comme opposé à Sud.

² Resté-je est une forme poétique pour *est-ce que je reste*.

2. LE LAC.

Cette délicieuse élégie, vrai chef-d'œuvre, renferme, dans un cadre simple, un mélange des plus hautes pensées et des sentiments les plus tendres.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
 Ne pourrons-nous jamais sur l'océan de âges
 Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
 Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
 Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
 Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
 Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
 Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
 On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
 Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
 Du rivage charmé frappèrent les échos ;
 Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
 Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
 Suspendez votre cours !
 Laissez-nous savourer les rapides délices
 Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent ;
 Coulez, coulez pour eux ;
 Prenez avec leurs jours les soins¹ qui les dévorent ;
 Oubliez les heureux.

¹ Soins a ici le sens de soucis, chagrins.

Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit: «Sois plus lente», et l'aurore
Va dissiper la nuit.

«Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons.»

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur!

Eh quoi! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grotte! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise: «ils ont aimé!»

3. L'IMMORTALITE.

Le soleil de nos joues pâlit dès son aurore,
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit;
L'ombre croît, le jour meurt; tout s'efface et tout fuit.
Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère,
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus:
Je te salue, ô mort! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas, tu délivres; ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin.
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
Et l'Espoir, près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la Foi, m'ouvre un monde plus beau.
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles!
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes!
Que tardes-tu? Parais, que je m'élançe enfin
Vers cet Etre inconnu, mon principe et ma fin!
— Qui m'en a détaché? Qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Foi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports,
Le corps tient-il à moi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau séjour quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,

Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels ?

Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie !
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs ;¹
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux.

Vain espoir ! s'écria le troupeau d'Epicure,²
Et celui³ dont la main, disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit...

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
Laissez-moi mon erreur ; j'aime, il faut que j'espère ;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait, mais l'instinct vous répond :
Pour moi, quand je verrai dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther⁴ l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrai gémir et se briser la terre ;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serai debout : seul, malgré mon effroi,
Etre infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

4. L'HOMME.

....Ni si haut, ni si bas, simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème, et ma fin un mystère ;
Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,⁵

¹ Inversion poétique pour : les brillantes couleurs du printemps.

² Le troupeau d'Epicure, ce sont les partisans d'Epicure, c'est à-dire les philosophes qui cherchent le bonheur dans les plaisirs. Epicure (341—270 av. J.-C.), philosophe athénien, avait placé le bonheur dans

la modération des plaisirs et les jouissances de l'esprit ; mais ses sectateurs ont exagéré et dénaturé sa doctrine.

³ Le matérialiste.

⁴ Dans les espaces célestes.

⁵ La lune.

Qui dans la route obscure où ton doigt le conduit
 Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
 Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
 L'homme est le point fatal où les deux infinis
 Par la toute-puissance ont été réunis.
 A tout autre degré moins malheureux peut-être,
 J'eusse été.... Mais je suis ce que je devais être ;
 J'adore sans la voir ta suprême raison ;
 Gloire à toi qui m'as fait ! Ce que tu fais est bon !
 Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
 Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne ;
 Je marche dans la nuit par un chemin mauvais ;
 Ignorant d'où je viens, incertain où je vais,
 Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
 Comme l'eau du courant dans sa source troublée.
 Gloire à toi ! Le malheur en naissant m'a choisi ;
 Comme un jouet vivant, ta droite m'a saisi ;
 J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
 Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
 Gloire à toi ! J'ai crié, tu n'as pas répondu :
 J'ai jeté sur la terre un regard confondu ;
 J'ai cherché dans le ciel le jour de la justice ;
 Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice.
 Gloire à toi ! L'innocence est coupable à tes yeux :
 Un seul être, du moins, me restait sous les cieux ;
 Toi-même de nos jours avais mêlé la trame,²
 Sa vie était ma vie, et son âme mon âme ;
 Comme un fruit encore vert du rameau détaché,
 Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché !
 Ce coup que tu voulais me rendre plus terrible,
 La frappa lentement pour m'être plus sensible ;
 Dans ses traits expirants où je lisais mon sort,
 J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort ;
 J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,
 Sous la main du trépas par degrés assoupie,
 Se ranimer encor au souffle de l'amour.
 Je disais chaque jour : « Soleil, encore un jour ! »
 Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres,
 Et descendu vivant dans les demeures sombres,³
 Près du dernier flambeau qui doit l'éclairer,
 Se penche sur sa lampe et la voit expirer,

¹ Inversion poétique pour : *la trame de nos jours.*

² Dans l'Enfer.

Je voulais retenir l'âme qui s'évapore;
 Dans son dernier regard je la cherchais encore!
 Ce soupir, ô mon Dieu, dans ton sein s'exhala:
 Hors du monde avec lui mon esprit s'envola!
 Pardonne au désespoir un moment de blasphème,
 J'osais... Je me repens: Gloire au maître suprême!
 Il fit l'eau pour couler, l'aigillon pour courir,
 Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir....

ALFRED DE VIGNY

Le comte Alfred de Vigny naquit en 1799 à Loches, en Touraine, et mourut à Paris en 1863. Il embrassa d'abord la carrière militaire, mais bientôt désenchanté de la vie de soldat, il donna sa démission, et se consacra entièrement aux lettres. Pendant qu'il était encore militaire, il publia un recueil de *Poèmes* (1822) et un autre de *Poèmes antiques et modernes* (1826). Quelques pièces de ces recueils telles que *Moïse*, *Eloa*, *le Déluge*, *le Cor*, soulevèrent des cris d'admiration. Ce qu'on y admire surtout, c'est la profondeur du sentiment et la douceur merveilleuse de son langage. Les poèmes qu'il a publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* furent recueillis après sa mort sous le titre de *les Destinées*, d'après la pièce qui ouvre le recueil.

Il publia ensuite un roman historique *Cinq-Mars* (1826) qui est presque un chef-d'œuvre, et qui fut suivi de deux autres également méritoires: *Stello* (1832) et *Servitude et grandeur militaires* (1835).

Alfred de Vigny réussit moins dans le théâtre. Ses pièces, comme *la Maréchale d'Ancre* (1830), et *Chatterton* (1835), eurent un grand succès à leur époque. En 1829 il donna *Othello*, traduit de Shakespeare,¹ qui donna lieu à des attaques et à des éloges également exagérés.

Comme poète et comme prosateur, Alfred de Vigny se distingue par l'élévation de sa pensée, mais il n'a ni l'enthousiasme ni la brillante imagination de Victor Hugo. On voit que son inspiration est forcée, un peu recherchée. La note dominante en est encore la mélancolie, mais une mélancolie déjà pessimiste.

POÈMES.

1. LE COR.

Le poète va raconter la mort de Roland, surpris dans les défilés de Roncevaux, avec l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, par les Sarrasins d'Afrique. Sur les conseils d'Olivier, Roland se décide à sonner du cor. Mais il est déjà trop tard. Charlemagne arrive et le trouve mort.

¹ Voyez page 8, note 4.

I.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois¹
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins² antiques.

O montagne d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de Frazona,³ cirque de Marboré,⁴
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves,⁵ ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazon !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher.
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux !⁶ dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland⁷ n'est donc pas consolée !

¹ Aux abois, réduite à la dernière extrémité, c'est-à-dire près d'être prise.

² Nom des principaux seigneurs qui suivaient Charlemagne à la guerre.

³ Dans les Pyrénées.

⁴ Massif de montagnes dans les Pyrénées, 3253 m.

⁵ Nom donné aux cours d'eau qui descendent des Pyrénées.

⁶ Bourg d'Espagne, dans une vallée des Pyrénées, à 1800 m.

⁷ Roland, héros célèbre dans les

II.

Tous les preux¹ étaient morts, mais aucun n'avait fui.
 Il reste seul debout, Olivier² près de lui;
 L'Afrique³ sur les monts l'entoure et tremble encore.
 — Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More;

Tous tes Pairs⁴ sont couchés dans les eaux des torrents.
 Il rugit comme un tigre, et dit :— Si je me rends,
 Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
 Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.

— Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà !
 Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
 Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
 Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

— Merci ! cria Roland ; tu m'as fait un chemin.
 Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
 Sur le roc affermi comme un géant s'élança.
 Et prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III.

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
 Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
 A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
 De Luz⁵ et d'Argelès⁶ se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour⁷
 S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;⁸
 Le vin français coulait dans la coupe étrangère,
 Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

chansons de geste ; il fut, suivant Eginhard, préfet de la marche des Breagnes. La légende le représente comme le neveu et un des paladins de Charlemagne.

¹ Braves, vaillants.

² Un des paladins.

³ Les Sarrasins.

⁴ On appelait *pairs de Charlemagne*, ses douze plus braves paladins.

⁵ Près du cirque de Gavarnie dans les Pyrénées.

⁶ Luz, chef-lieu de canton, et Argelès chef-lieu d'arrondissement dans les Hautes-Pyrénées.

⁷ Les troubadours étaient les poètes de la langue d'oc parlée dans le Sud, et les trouvères ceux de la langue d'oïl, parlée dans le Nord. Cp. *il Trovatore* en italien, et *el Trobador* en espagnol.

⁸ Fleuve de France (300 Km.) qui se jette dans l'Atlantique près de Bayonne.

Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
 Assis nonchalamment sur un noir palefroi¹
 Qui marchait revêtu de housses violettes,
 Turpin² disait, tenant les saintes amulettes:³

— Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu;
 Suspendez votre marche; il ne faut tenter Dieu.
 Par Monsieur Saint-Denis, certes ce sont des âmes
 Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor.
 Ici l'on entendit le son lointain du cor.
 L'empereur étonné, se jetant en arrière,
 Suspend du destrier⁴ la marche aventurière.

— Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
 Rappelant des troupeaux épars sur les hauteurs,
 Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
 Du nain vert Obéron⁵ qui parle avec sa fée.

Et l'Empereur poursuit; mais son front soucieux
 Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
 Il craint la trahison, et tandis qu'il y songe,
 Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

— Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car si Roland
 Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
 Arrière, chevaliers, repassons la montagne !
 Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne !

IV.

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
 L'écume les blanchit; sous leurs pieds, Roncevaux
 Des feux mourants du jour à peine se colore.
 A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

¹ Le *palefroi* ou *destrier*, au moyen âge, était le cheval de parade.

² L'archevêque Turpin qui est resté avec Roland et meurt avec lui.

³ *Amulette*, masculin selon l'Académie, désigne ordinairement un

objet qu'on porte superstitieusement sur soi, pour se préserver des accidents et de la Mort.

⁴ Voyez ci-dessus note 1.

⁵ Roi des génies de l'air chez les Scandinaves.

— Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?
 — J'y vois deux chevaliers; l'un mort, l'autre expirant.
 Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
 Le plus fort dans sa main élève un cor d'ivoire,
 Son âme en s'exhalant nous appela deux fois.

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

2. MOÏSE.

Dans cet admirable poème, inspiré du dernier chapitre du *Deutéronome*, A. de Vigny fait ressortir la mélancolie du grand homme, élevé par Dieu au-dessus des autres hommes.

... Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables,
 Et balance sa perle au sommet des érables,
 Prophète centenaire, environné d'honneur,
 Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
 On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,¹
 Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite;
 Lorsque son front perça le nuage de Dieu
 Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
 L'encens brûla partout sur les autels de pierre,
 Et six cent mille Hébreux courbés dans la poussière,
 A l'ombre du parfum par le soleil doré
 Chantèrent d'une voix le cantique sacré;
 Et les fils de Lévi,² s'élevant sur la foule,
 Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
 Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,³
 Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
 Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur: «Ne finirai-je pas?
 Où voulez vous encore que je porte mes pas?
 Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
 Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
 J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.

¹ Moïse est représenté avec deux flammes qui jaillissent de son front.

² La tribu de Lévi (les *Lévites*) était consacrée au service du temple.

³ Inversion hardie pour: *accompagnant avec la harpe la voix du peuple.*

Voilà que son pied touche à la terre promise;
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.¹

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb² jusques au mont Nébo³
Je n'ai pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.⁴
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;⁵
L'avenir à genoux adorera mes lois;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique.
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait des générations.
Hélas! Je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

Hélas! Je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant: Me voilà.
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;⁶
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,⁷
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.

¹ La baguette miraculeuse à l'aide de laquelle Moïse, dans le désert, fit sortir des ruisseaux du sein des rochers arides.

² Montagne de l'Arabie Pétrée à côté du Sinaï, où Dieu apparut pour la première fois à Moïse.

³ Montagne de Palestine sur laquelle mourut Moïse.

⁴ C'est en effet Moïse qui conduisit les Hébreux à travers la mer Rouge et les déserts du Sinaï jus-

qu'en vue de la Terre Promise.

⁵ Allusion à la septième plaie d'Egypte

⁶ «Après que Moïse eut quitté Pharaon et fût sorti de la ville, il éleva les mains vers le Seigneur, et les tonnerres et la grêle cessèrent, sans qu'il tombât plus une goutte sur la terre.» (*Exode, IX, 33*).

⁷ La mer Rouge s'était retirée devant Moïse, de même que le Jourdain s'est retiré devant Josué.

Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
 J'élève mes regards, votre esprit me visite;
 La terre alors chancelle, et le soleil hésite;
 Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
 Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
 Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,¹
 Les hommes se sont dit: Il nous est étranger;
 Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
 Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
 J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir,
 Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
 M'enveloppant alors de la colonne noire,
 J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
 Et j'ai dit dans mon cœur: Que vouloir à présent?
 Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
 Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
 L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
 Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
 Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
 — O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.»

Or le peuple attendait, et, craignant son courroux,
 Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux;
 Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
 Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
 Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
 Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
 Bientôt le haut du monde apparut sans Moïse.
 — Il fut pleuré.—Marchant vers la terre promise,
 Josué avançait pensif, et pâlisant,
 Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

la mort du berger
 Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'hommes
 Que j'en ai vu de nous, de belles que nous sommes
 Comment on doit quitter la vie et tous ses maux
 C'est vous qui le sachiez, sublimes animaux!

¹ Moïse lui-même, qui condui- | père, prêtre de Madian.
 sait les brebis de Jéthro, son beau-

*Il voit ce que l'on fait sur terre et ce qu'on laisse
 Seul le silence est grand, tout le reste est faible.*

Il disait : « Si tu peux faire que ton âme arrive
à force de rester studieuse et pensive,
jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté

ALFRED DE MUSSET

Où, maintenant dans les bois, j'ai tout d'abord voulu
gémir, pleurer, prier est également lâche

Alfred de Musset naquit en 1810 à Paris et y mourut en 1857. Il avait vingt ans lorsqu'il publia son premier volume de vers, *Contes d'Espagne et d'Italie*, qui le rendit aussitôt célèbre. Ce qu'on y remarquait surtout, c'était une hardiesse étonnante dans les idées, une bizarrerie affectée dans la versification, une extraordinaire variété de tons et de sujets, et par dessus tout une profondeur de sentiment comme chez aucun autre poète. En 1831 il publia les *Poésies diverses*, et un an après le *Spectacle dans un fauteuil*, qui n'eurent pas moins de succès. Au retour d'un voyage qu'il fit en Italie, il donna la *Confession d'un enfant du siècle* (1836). Dès ce moment A. de Musset montre une amère tristesse et un sombre dédain de la vie : c'est la note qu'on retrouvera dans toutes ses poésies remarquables réunies sous le titre de *Poésies nouvelles* (1850).

Entre temps, A. de Musset fit paraître de délicieuses petites nouvelles, ainsi que des comédies-proverbes pleines d'esprit et de verve et écrites dans une langue pure et parfaitement correcte. Citons parmi les dernières : *Il ne faut jurer de rien*, *On ne badine pas avec l'amour*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, etc. Enfin, on a publié après la mort du poète un volume d'*Œuvres posthumes*.

Le grand don d'Alfred de Musset, c'est la passion. Ses vers ne disent que ce qu'il a senti dans sa chair et dans son cœur, rien de plus. Tout vient de lui et est de lui. Il ne nous émeut que de ses propres émotions, et ses pensées ne sont que des confidences. Les blessures dont son cœur saigne, il les a si bien reçues qu'il en meurt. Chez nul autre poète du siècle, la poésie personnelle n'est sortie plus directement des profondeurs du cœur et n'a été plus sincèrement et plus magnifiquement exprimée.

Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
dans la vie où le sort a voulu t'appeler
Puis, après, comme moi souffre et meurs sans
parler.

POÉSIES NOUVELLES.

1. FRAGMENT DE LA NUIT DE MAI.

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-là s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins¹ t'ont faite au fond du cœur :
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette :
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux;
Ses petits affamés courent sur le rivage

¹ Séraphins, — anges de la première hiérarchie divine, dans les bataillons célestes, comme les ché-

rubins sont les anges de second rang de cette première hiérarchie.

En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
 Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
 Ils courent à leur père avec des cris de joie
 En secouant leurs becs sur leur goîtres¹ hideux.
 Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
 De son aile pendante abritant sa couvée,
 Pécheur mélancolique, il regarde les cieux.
 Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
 En vain il a des mers fouillé la profondeur :
 L'Océan était vide et la plage déserte;
 Pour toute nourriture il apporte son cœur.
 Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
 Partageant à ses fils ses entrailles de père,
 Dans son amour sublime il berce sa douleur,
 Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
 Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
 Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
 Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
 Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
 Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
 Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
 Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
 Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
 Que les oiseaux de mers désertent le rivage,
 Et que le voyageur attardé sur la plage,
 Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
 Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
 Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
 Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
 Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
 Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
 De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
 Ce n'est pas un concert à dilater le cœur,
 Leurs déclamations sont comme des épées;
 Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
 Mais il y prend toujours quelque goutte de sang.

2. UN RÉFORMATEUR.

Deux *ratés*,¹ qui ont jadis usé leurs pantalons sur les bancs de la même école, se rencontrent un soir sur le boulevard, râpés, mélancoliques et l'estomac vide; ils se reconnaissent, et se font part mutuellement de leurs projets et de leurs rêves.

¹ Grosse tumeur qui se développe au-devant de la gorge.

J'avais fait un projet... Je te le dis tout bas...
 Un projet! Mais au moins tu n'en parleras pas...
 C'est plus beau que Licurgue,² et rien d'aussi sublime
 N'aura jamais paru, si Ladvocat³ m'imprime.
 L'univers, mon ami, sera bouleversé:
 On ne verra plus rien qui ressemble au passé;
 Les riches seront gueux et les nobles infâmes;
 Nos maux seront des biens, les hommes seront femmes,
 Et les femmes seront... tout ce qu'elles voudront.
 Les plus vieux ennemis se réconcilieront.
 Le Russe avec le Turc, l'Anglais avec la France,
 La foi religieuse avec l'indifférence,
 Et le drame moderne avec le sens commun.⁴
 De rois, de députés, de ministre, pas un.
 De magistrats, néant; de lois, pas davantage...
 Du reste, on ne verra, mon cher, dans les campagnes,
 Ni forêts, ni clochers, ni vallons, ni montagnes:
 Chansons que tout cela! Nous les supprimerons,
 Nous les démolirons, comblerons, brûlerons.
 Ce ne seront partout que houilles⁵ et bitumes,
 Trottoirs, mesures, champs plantés de bons légumes,
 Carottes, fèves, pois, et qui veut peut jeûner,
 Mais nul n'aura du moins le droit de bien dîner.
 Sur deux rayons⁶ de fer un chemin magnifique
 De Paris à Pékin ceindra ma république.
 Là, cent peuples divers, confondant leur jargon,
 Feron une Babel d'un colossal wagon.
 Là, de sa roue en feu le coche⁷ humanitaire
 Usera jusqu'aux os les muscles de la terre.
 Du haut de ce vaisseau les hommes stupéfaits
 Ne verront qu'une mer de choux et de navets.
 Le monde sera propre et net comme une écuelle;⁸
 L'humanitainerie⁹ en fera sa gamelle,

¹ Un *raté* c'est un ambitieux qui a toujours manqué le succès.

² On sait que les lois données à Sparte par Licurgue ont assuré longtemps la gloire et le bonheur de sa patrie.

³ Libraire-éditeur du temps de Musset.

⁴ Musset était très peu romantique. Ainsi se moque-t-il ici du drame romantique, en lui contestant le bon sens.

⁵ Charbon de terre.

⁶ Sur deux rails.

⁷ Le train. — Au propre, le coche était la voiture publique antérieure à la diligence.

⁸ La locution complète est: *propre et net comme une écuelle à chat*.

⁹ Mot plaisant forgé par Alfred de Musset pour désigner la gent humanitaire.

Et le globe rasé, sans barbe ni cheveux,
 Comme un grand potiron roulera dans les cieux.
 Quel projet, mon ami ! quelle chose admirable !
 A d'aussi vastes plans rien est-il comparable ? ¹
 Je les avais écrits dans mes moments perdus,
 Croirais-tu bien, Durand, qu'on ne les a pas lus ?
 Que veux-tu ? notre siècle est sans yeux, sans oreilles ;
 Offrez-lui des trésors, montrez-lui des merveilles,
 Pour aller à la Bourse, il vous tourne le dos ;
 Ceux-là nous font des lois, et ceux-ci des canaux ;
 On aime le plaisir, l'argent, la bonne chère, ²
 On voit des fainéants ³ qui labourent la terre ;
 L'homme de notre temps ne veut pas s'éclairer,
 Et j'ai perdu l'espoir de le régénérer.

3. LA GRÈCE ET L'ITALIE.

Grèce, ô mère des arts, terre d'idolâtrie,
 De mes vœux insensés éternelle patrie,
 J'étais né pour ces temps où les fleurs de ton front
 Couronnaient dans les mers l'azur de l'Hellespont. ⁴
 Je suis un citoyen de tes siècles antiques ;
 Mon âme avec l'abeille erre sous tes portiques.
 La langue de ton peuple, ô Grèce, peut mourir ;
 Nous pouvons oublier le nom de tes montagnes ;
 Mais qu'en fouillant le sein de tes blondes campagnes,
 Nos regards tout à coup viennent à découvrir
 Quelque dieu de tes bois, quelque Vénus perdue....
 La langue que parlait le cœur de Phidias ⁵
 Sera toujours vivante et toujours entendue ;
 Les marbres l'ont apprise et ne l'oublieront pas.

Et toi, vieille Italie, où sont ces jours tranquilles,
 Où sous le toit des cours Rome avait abrité
 Les arts, ces dieux amis, fils de l'oisiveté ;
 Quand tes peintres alors s'en allaient par les villes,
 Elevant des palais, des tombeaux, des autels,
 Triomphants, honorés, dieux parmi les mortels ;
 Quand tout, à leur parole, enfantait des merveilles,

¹ En prose on dirait : *est-il rien de comparable ? Rien* a ici le sens de *quelque chose*.

² La bonne nourriture.

³ Prononcez : *fainéants*.

⁴ Ancien nom du détroit des Dardanelles.

⁵ Voyez page 20, note 4.

Quand Rome combattait Venise et les Lombards,
 Alors c'étaient des temps bien heureux pour les arts.
 Là, c'était Michel-Ange,¹ affaibli par les veilles,
 Pâle au milieu des morts, un scalpel à la main,
 Cherchant la vie au fond de ce néant humain,
 Levant de temps en temps sa tête appesantie,
 Pour jeter un regard de colère et d'envie
 Sur les Palais de Rome, où, du pied de l'autel,
 A ses rivaux de loin souriait Raphaël.²
 Là c'était le Corrège,³ homme pauvre et modeste,
 Travaillant pour son cœur, laissant à Dieu le reste;
 Le Giorgione⁴ superbe au jeune Titien⁵
 Montrant du sein des mers son beau ciel vénitien;
 Bartholomé,⁶ pensif, le front dans la poussière,
 Brisant son jeune cœur sur un autel de pierre,
 Interrogé tout bas sur l'art par Raphaël,
 Et bornant sa réponse à lui montrer le ciel.

4. UNE SOIRÉE PERDUE.

J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre-Français,⁷
 Ou presque seul; l'auteur n'avait pas grand succès.
 Ce n'était que Molière, et nous savons de reste⁸
 Que ce grand maladroït, qui fit un jour *Alceste*,⁹
 Ignore le bel art de chatouiller l'esprit
 Et de servir à point un dénouement bien cuit.
 Grâce à Dieu, les auteurs ont changé de méthode,

¹ Michel-Ange Buonarroti (1474—1563), illustre sculpteur, peintre architecte et poète italien. Auteur du plan de la coupole de Saint-Pierre de Rome, du *Jugement dernier* peint dans la chapelle Sixtine, de la statue de Moïse dans l'église St-Pierre-aux-Liens.

² Raphaël Sanzio d'Urbino (1483—1520), le plus illustre des peintres, auteur d'un grand nombre de chefs-d'œuvre et des fresques des Loges du Vatican.

³ Allegri, dit le Corrège (1494—1534), illustre peintre italien, chef de l'école lombarde.

⁴ Giorgio Barbarelli dit le Giorgione (1478—1511), grand peintre vénitien.

⁵ Vecellio, dit le Titien (1477—1576), illustre peintre de l'école vénitienne.

⁶ Fra Bartholomeo, célèbre peintre italien (1459—1517).

⁷ C'est la première scène de Paris, subventionnée par l'Etat et qui, en dehors du répertoire classique, joue les pièces des grands écrivains contemporains. Elle a célébré en 1882 le bi-centenaire de sa fondation.

⁸ *De reste* (ne pas confondre avec *du reste*), locution adverbiale qui signifie : *plus qu'il n'est nécessaire pour ce dont il s'agit*.

⁹ Voyez l'analyse du *Misanthrope* de Molière dans notre *Chrestomathie française* du XVII^e siècle.

Et nous aimons bien mieux quelque drame à la mode,¹
Où, l'intrigue, enlacée et roulée en festons,
Tourne comme un rébus autour d'un mirliton.²

J'écoutais cependant cette simple harmonie,
Et comme le bon sens fait parler le génie,
J'admirais quel amour pour l'âpre vérité
Eut cet homme si fier en sa naïveté,
Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,
Quelle mâle gaité, si triste et si profonde,
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer !
Et je me demandais : « Est-ce assez d'admirer ?
Est-ce assez de venir, un soir, par aventure,
D'entendre au fond de l'âme un cri de la nature,
D'essuyer une larme, et de partir ainsi,
Quoi qu'on fasse d'ailleurs, sans en prendre souci³ ? »

Puis je songeais encore (ainsi va la pensée)
Que l'antique franchise, à ce point délaissée,
Avec notre finesse et notre esprit moqueur,
Ferait croire, après tout, que nous manquons de cœur ;
Que c'était une triste et honteuse misère
Que cette solitude à l'entour de Molière,
Et qu'il est *pourtant temps*, comme dit la chanson,
De sortir de ce siècle ou d'en avoir raison ;⁴
Car à quoi comparer cette scène embourbée,
Et l'effroyable honte où la muse est tombée ?
La lâcheté nous bride, et les sots vont disant
Que, sous ce vieux soleil, tout est fait à présent ;
Comme si les travers de la famille humaine
Ne rajeunissaient pas chaque an, chaque semaine.
Notre siècle a ses mœurs, partant,⁵ sa vérité ;
Celui qui l'ose dire est toujours écouté.

Ah ! j'oserais parler, si je croyais bien dire,
J'oserais ramasser le fouët de la satire,
Et l'habiller de noir, cet homme aux rubans verts,⁶
Qui se fâchait jadis pour quelques mauvais vers,

¹ C'était l'époque du drame romantique.

² Sorte de flûte formée d'un roseau ayant ses deux bouts fermés par une pelure d'oignon.

³ Sans se soucier.

⁴ *Avoir raison de quelqu'un*, triompher de lui.

⁵ *Partant*, par conséquent.

⁶ Molière.

S'il rentrait aujourd'hui dans Paris, la grand'ville,
 Il y trouverait mieux pour émouvoir sa bile
 Qu'une méchante femme et qu'un méchant sonnet;¹
 Nous avons autre chose à mettre au cabinet.²
 O notre maître à tous ! si ta tombe est fermée,
 Laisse-moi dans ta cendre, un instant ranimée,
 Trouver une étincelle, et je vais t'imiter !
 Apprends-moi de quel ton, dans ta bouche hardie,
 Parlait la vérité, ta seule passion,
 Et, pour me faire entendre à défaut du génie,
 J'en aurai le courage et l'indignation !³

THÉOPHILE GAUTIER

Théophile Gautier naquit en 1811 à Tarbes⁴ et mourut en 1872 à Neuilly-sur-Seine.⁵ Il se livra d'abord à la peinture, mais il l'abandonna bientôt pour les lettres et devint un poète coloriste par excellence. Ses premières *Poésies* parurent en 1830. Il donna ensuite un poème fantastique *Albertus* (1832), qui obtint un vif succès, la *Comédie de la Mort* (1838), les *Emaux et Camées* (1852). Ce dernier recueil surtout contient de petites pièces, ciselées avec art, riches en couleurs, mais presque vides d'idées. Une pièce du moins était un chef-d'œuvre : *les Vieux de la vieille*.

Comme prosateur, Théophile Gautier a laissé quelques bons ouvrages, des romans comme *Mademoiselle de Maupin* (1835) le *Capitaine Fracasse* (1863), des *Nouvelles*, des *Voyages en Espagne et en Russie*, et enfin les *Grotesques* (1844), réunion de plusieurs des articles qu'il avait publiés comme critique d'art dans des revues et des journaux, et dans lesquels il essayait de réhabiliter les poètes burlesques du règne de Louis XIII. Tout ce qui sort de sa plume est parfait comme forme, extrêmement travaillé, mais manque totalement d'émotion personnelle. En outre le grand défaut de son œuvre est d'être pauvre en idées. Or, il ne suffit pas qu'une œuvre soit exprimée dans une forme irréprochable, il faut encore qu'elle renferme un fonds d'idées immortel.

¹ Molière a été malheureux en ménage. — Musset fait allusion au sonnet du premier acte du *Misanthrope*.

² En répondant à Oronte, Alceste lui avait dit que son sonnet était bon à mettre au cabinet. — Par *cabinet*, du temps de Molière, on entendait une petite chambre de débarras, où l'on gardait les vieux habits et les choses de peu de valeur.

³ Musset s'élève ici contre l'in-vraisemblance du théâtre romantique.

⁴ Ville de plus de 25 mille habitants dans le département des Hautes-Pyrénées, à 830 km. de Paris. On appelle ses habitants *Tarbaïs* ou *Tarbéens*.

⁵ Ville de 26 mille habitants près de Paris.

I. POÉSIES.

LE SOULIER DE CORNEILLE.

Dans cette poésie, Gautier nous montre le vieux Corneille, la gloire des lettres au XVII^e siècle, entrant chez un savetier pour se faire raccommoder un soulier.

Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
 Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
 La tête dans le ciel, et le pied dans la fange,
 Cheminait à pas lents une figure étrange;
 C'était un grand vieillard sévèrement drapé¹
 Noble et sainte misère, en son manteau râpé!
 Son œil d'aigle, son front argenté vers les tempes,
 Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes,
 Et l'on eût dit, à voir ce masque souverain,
 Une médaille antique à frapper en airain.

Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.²
 Le Roi Soleil³ alors illuminait l'Europe,
 Et les peuples baissaient leurs regards éblouis
 Devant cet Apollon qui s'appelait Louis.
 A le chanter Boileau passait ses doctes veilles;
 Pour le loger Mansard⁴ entassait ses merveilles:
 Cependant, en un bouge, auprès d'un savetier,
 Pied-nu, le grand Corneille attendait son soulier!

Sur la poussière d'or de sa terre bénie
 Homère, sans chaussure, aux chemins d'Ionie,
 Pouvait marcher jadis avec l'antiquité,
 Beau comme un marbre grec par Phidias sculpté.
 Mais Homère, à Paris, sans crainte du scandale,
 Un jour de pluie, eût fait recoudre sa sandale;
 Ainsi faisait l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*,
 Celui que de ses mains la Muse couronna,
 Le fier dessinateur, Michel Ange du drame,
 Qui peignit les Romains si grands, d'après son âme...

Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,
 Ce soulier recousu me gâte tout ton règne.
 A ton siècle en perruque et de luxe amoureux,

¹ Habillé.

² Petite boutique en planches.

³ Louis XIV.

⁴ Voyez note 1, page 14.

Je ne pardonne pas Corneille malheureux.
 Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe;
 De la pourpre où ton faste à grands plis s'enveloppe,
 Je voudrais prendre un peu pour Corneille vieilli,
 S'éteignant pauvre et seul dans l'ombre et dans l'oubli,
 Sur le rayonnement de toute ton histoire,
 Sur l'or de ton soleil c'est une tache noire,
 O roi, d'avoir laissé, toi qu'ils ont peint si beau,
 Corneille sans souliers, Molière sans tombeau.¹

Mais pourquoi s'indigner? Que viennent les années,
 L'équilibre se fait entre les destinées;
 A sa place chacun est remis par la mort:
 Le roi entre dans l'ombre et le poète en sort!

Pour courtisans, Versailles² a gardé ses statues,
 Les adulations et les eaux se sont tues;
 Versailles est la Palmyre³ où dort la royauté.
 Qui des deux survivra, génie ou majesté?
 L'aube monte pour l'un, le soir descend sur l'autre:
 Le spectre de Louis, au jardin de Le Nôtre⁴
 Erre seul, et Corneille, immortel comme un dieu,
 Toujours sur son autel voit reluire le feu
 Que font briller plus vif en ses fêtes natales
 Les générations, immortelles vestales.
 Quand en poudre est tombé le diadème d'or,
 Son vivace laurier pousse et verdit encor:
 Dans la postérité, perspective inconnue,
 Le poète grandit, et le roi diminue.

II. LA COMÉDIE DE LA MORT.

1. CHOC DES CAVALIERS.

Hier il m'a semblé, sans doute j'étais ivre,
 Voir sur l'arche d'un pont un choc de cavaliers;

¹ Le clergé avait refusé un peu de terre aux dépouilles du grand homme.

² Au lieu de Versailles, pour le besoin de la rime.

³ Aujourd'hui *Tadmour*. Ancienne grande ville de la Syrie, à 250

km. N.-E. de Damas, détruite par Aurélien (272).

⁴ Le Nôtre (1613 — 1700) dessina les parcs et les jardins des Tulleries, Versailles et autres châteaux.

Tout cuirassés de fer, tout imbriqués¹ de cuivre,
Et caparaçonnés de harnais² singuliers.

Des dragons accroupis grommelaient sur leurs casques,
Des Méduses³ d'airain ouvraient leurs yeux hagards
Dans leurs grands boucliers aux ornements fantasques,
Et des nœuds de serpents écaillaient leurs brassards.⁴

Par moment du rebord de l'arcade géante
Un cavalier blessé perdait son point d'appui,
Un cheval effaré tombait dans l'eau béante,
Gueule de crocodile entr'ouverte sous lui!

C'étaient vous mes désirs, c'étaient vous mes pensées,
Qui cherchiez à forcer le passage du pont;
Et vos corps tout meurtris sous leurs armes faussées
Dorment ensevelis dans le gouffre profond.

2. LA TEMPÊTE.

La barque est petite et la mer immense;
La vague nous jette au ciel en courroux,
Le ciel nous renvoie au flot en démente:
Près du mât rompu prions à genoux!

De nous à la tombe il n'est qu'une planche:
Peut-être ce soir, dans un lit amer,
Sous un froid linceul, fait d'écume blanche,
Irons-nous dormir, veillés par l'éclair!

Fleurs du paradis, sainte Notre-Dame,⁵
Si bonne aux marins en péril de mort,
Apaie le vent, fais taire la lame,
Et pousse du doigt notre esquif⁶ au port.

Nous te donnerons, si tu nous délivres,
Une belle robe en papier d'argent;
Un cierge à festons pesant quatre livres,
Et, pour ton Jésus, un petit Saint-Jean.

¹ Recouverts.

² Harnais, tout l'équipage d'un cheval.

³ Méduse était un des trois monstres à figure de femme, dont le seul regard pétrifiait. Les deux

autres s'appelaient *Sthéno* et *Euryale*.

⁴ Partie de l'armure qui couvrait le bras.

⁵ Un des noms de la sainte Vierge.

⁶ Petite barque.

III. ÉMAUX ET CAMÉES.

VIEUX DE LA VIEILLE.

Ce sont les derniers survivants de la garde impériale qui venaient le 15 décembre chaque année saluer la Colonne, car c'était le 15 décembre 1840 que les cendres de Napoléon avaient été déposées aux Invalides.

15 décembre.

Ne les raillez pas, camarade;
Saluez plutôt chapeau bas
Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas.

Respectez leur tête chenue.¹
Sur leur front, par vingt cieux bronzé,
La cicatrice continue
Le sillon que l'âge a creusé.

Leur peau, bizarrement noircie,
Dit l'Égypte aux soleils brûlants;
Et les neiges de la Russie
Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérézina;²
Et, s'ils boitent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna.⁴

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre
Les drapeaux étaient leurs seuls draps,
Et, si leur manche ne va guère,
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

¹ Blanche.

² La campagne d'Égypte et celle de Russie.

³ Rivière de la Russie qui se jette dans le Dniéper. Célèbre par le passage désastreux des Français (28 novembre 1812) dans la retraite de Moscou.

⁴ Ville de la Russie. — C'est le 21 juillet 1798 que Bonaparte est entré au Caire; c'est à la fin de décembre 1812 que Ney tint tête aux Russes à Wilna. l'Empereur venant d'être rappelé à Paris par la conspiration de Malet.

Ne nous moquons pas de ces hommes
 Qu'en riant le gamin poursuit;
 Ils furent le jour dont nous sommes
 Le soir et peut-être la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent.
 Lancier rouge et grenadier bleu,
 Au pied de la Colonne, ils viennent
 Comme à l'autel de leur seul dieu.

Là, fiers de leur longue souffrance,
 Reconnaissants des maux subis,
 Ils sentent le cœur de la France
 Battre sous leurs pauvres habits.

Aussi les pleurs trempent le rire
 En voyant ce saint carnaval,
 Cette mascarade d'empire
 Passer comme un matin de bal.

Et l'aigle de la grande armée
 Dans le ciel qu'emplit son essor,
 Du fond d'une gloire enflammée,
 Etend sur eux ses ailes d'or!

HONORÉ DE BALZAC

Honoré de Balzac naquit à Tours^{*} en 1799 et mourut à Paris en 1850. Il commença par écrire des romans assez nombreux mais peu remarquables. Dégoûté lui-même de l'insuccès de ses premières œuvres, il se fit imprimeur. Puis il revint à la littérature, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort. Son roman *le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*, fit le premier ouvrage qui mit son nom en évidence (1829). A partir de ce moment, Balzac donne coup sur coup un grand nombre de romans, qu'il a réunis plus tard sous le titre de la *Comédie humaine*, et qui forme une histoire complète de la société française de 1830 à 1850. Elle comprend huit groupes de romans : 1. les *Scènes de la vie privée*; 2. les *Scènes de la vie de province*, qui renferment deux des chefs-d'œuvre de Balzac, *Eugénie Grandet* et *le Lis dans la vallée*; 3. les *Scènes de la vie parisienne*, avec l'admirable *Père Goriot*; 4. les *Scènes de la vie politique*; 5. les *Scènes de la vie militaire*; 6. les *Scènes de la vie de campagne*; 7. les *Etudes philosophiques*; 8. les *Etudes analytiques*.

* Ville sur la Loire, à 236 km. de Paris, avec 60 mille habitants.

Balzac n'eut pas beaucoup de succès au théâtre. La seule pièce qui réussit fut *Vautrin*.

Le grand romancier fut avant tout un homme d'affaires, un homme d'affaires endetté. Il fut toute sa vie chargé de dettes, et il écrivit des romans pour les payer. L'argent fut le persécuteur et le tyran de sa vie; il en fut la proie et l'esclave. Mais l'argent fut aussi l'une des inspirations de son talent. Balzac devint le peintre d'une société de manieurs d'argent. Il lance ses héros à travers le monde, chacun dans sa profession; il nous détaille sans se lasser toutes les opérations professionnelles par lesquelles un individu révèle son tempérament, et fait son bonheur ou son malheur; il nous représente la vie contemporaine, nous parle des intérêts qui nous agitent. Il est incomparable pour caractériser les personnages par le milieu où ils vivent. Enfin, il fait revivre, avec une extraordinaire abondance de détails, toutes les classes et tous les groupes de la société, et dans chaque classe et chaque groupe, les individus-types, qui en caractérisent le mieux les travers et les instincts.

On reste saisi de cette puissance créatrice. Tous ces romans qui se tiennent et se relient, ces individus qu'on retrouve d'une œuvre à l'autre à toutes les époques de leur carrière, ces familles qui se ramifient, et dont on suit l'élévation ou la décadence, tout cela forme un monde qui donne la sensation de la vie. A ce point de vue, l'œuvre de Balzac est un des monuments de l'esprit humain.

Balzac passe, à juste titre, pour le père des romanciers réalistes. Il a représenté en perfection les âmes moyennes ou vulgaires, les mœurs bourgeoises ou populaires, les choses matérielles ou sensibles. A part certains défauts de style, des descriptions parfois trop ennuyantes, les romans de Balzac sont des œuvres puissantes: leurs personnages vivent, ils sont entrés dans la conversation familière, ils sont devenus immortels.

Il est mort à cinquante ans brisé par son travail excessif. Pour publier en vingt ans quatre-vingt-dix-sept ouvrages, il fallait un tempérament aussi puissant que son génie.

I. EUGÉNIE GRANDET.

Ce roman est l'histoire douloureuse d'une famille que l'avarice terrible de Grandet détruit sans pitié.

LA MORT D'UN AVARE.

Dans l'année 1825, Grandet, sentant le poids des infirmités, fut forcé d'initier sa fille au secret de sa fortune territoriale, et lui disait en cas de difficultés de s'en rapporter à Cruchot, le notaire, dont il avait éprouvé la probité. Puis, vers la fin de cette année, le bonhomme fut enfin, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. M. Grandet fut condamné par M. Bergerin.¹

En pensant qu'elle allait bientôt se trouver seule dans le monde, Eugénie se tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et serra plus profondément le dernier anneau d'affec-

¹ Le médecin.

tion qui la liait à la société... Elle fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux père, dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement; aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie.

Dès le matin, il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or; il restait là sans mouvement, mais il regardait; et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour. Puis il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir les fermages, faire des comptes avec les cloisiers¹ ou donner des quittances. Alors il agitant son fauteuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, il veillait à ce qu'elle plaçât en secret elle-même les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis il revenait à sa place, silencieusement, aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef toujours placée dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps...

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises² avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à soi et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Manon, sa gouvernante: «Serre ça, serre ça, pour qu'on ne me vole pas». Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille: «Y sont-ils? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique».³

— Oui, mon père.

— Veille à l'or, mets de l'or devant moi.

Alors Eugénie lui étendait des louis⁴ sur une petite table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible: «Ça me réchauffe», disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

¹ Celui qui tient à ferme ou qui a soin d'un *clos* ou d'une *closerie*, petite exploitation rurale.

² *Etre aux prises avec quelque*

chose, être en lutte avec elle.

³ Peur soudaine, sans raison suffisante.

⁴ Pièces de vingt francs.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer,¹ les yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent; il les regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Puis, lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et baignât de ses larmes une main déjà froide :

— Mon père, bénissez-moi !

— Aie bien soin de tout ! Tu me rendras compte de ça là-bas, dit-il.

Après la mort de son père, Eugénie apprit par maître Cruchot qu'elle possédait quatre cent mille livres de rente² en biens-fonds³ dans l'arrondissement de Saumur,⁴ deux cent cinquante mille francs en trois pour cent, acquis à soixante et un francs, et qui valaient alors soixante-dix-sept francs, plus, trois millions en or et cent mille francs en écus,⁵ sans compter les arrérages à recevoir. L'estimation totale de ses biens allait à vingt millions.

II. LE LIS DANS LA VALLÉE.

C'est l'histoire d'une jeune femme qui tout en aimant un jeune homme, reste honnête et sacrifie sa passion au devoir.

LETTRE DE MADAME DE MORTSAUF À FÉLIX.

.... Je vous ai bien étudié, Félix, afin de savoir si votre éducation, prise en commun dans les collèges, n'avait rien gâté chez vous. Avec quelle joie ai-je reconnu que vous pouviez acquérir le peu qui vous manque, Dieu seul le sait ! Chez beaucoup de personnes élevés dans ces traditions, les manières sont purement extérieures; car la politesse exquise, les belles façons viennent du cœur et d'un grand sentiment de dignité personnelle, voilà pourquoi, malgré leur éducation, quelques nobles ont mauvais ton⁶ tandis que cer-

¹ *Administrer un malade*, lui conférer les derniers sacrements.

² Quatre cent mille francs de revenu.

³ Biens immobiliers.

⁴ En France, l'arrondissement est une division d'un département, administrée par un sous-préfet. L'arrondissement de Saumur, avec le

chef-lieu du même nom, fait partie du département de Maine-et-Loire. La France compte 86 départements.

⁵ Pièces d'argent.

⁶ *Mauvais ton*, manières grossières; *bon ton*, manières distinguées.

taines personnes d'extraction bourgeoise ont naturellement bon goût, et n'ont plus qu'à prendre quelques leçons pour se donner, sans imitation gauche, d'excellentes manières. Croyez-en une pauvre femme qui ne sortira jamais de sa vallée, ce ton noble, cette simplicité gracieuse empreinte dans la parole, dans le geste, dans la tenue et jusque dans la maison constitue comme une poésie physique dont le charme est irrésistible ; jugez de sa puissance quand elle prend sa source dans le cœur ! La politesse, cher enfant, consiste à paraître s'oublier pour les autres ; chez beaucoup de gens, elle est une grimace sociale qui se dément aussitôt que l'intérêt trop froissé montre le bout de l'oreille,¹ un grand devient alors ignoble. Mais, et je veux que vous soyez ainsi, Félix, la vraie politesse implique une pensée chrétienne ; elle est comme la fleur de la charité, et consiste à s'oublier réellement... Ne craignez pas d'être souvent la dupe² de cette vertu sociale, tôt ou tard vous recueillerez le fruit de tant de grains en apparence jetés au vent. Mon père a remarqué jadis qu'une des façons les plus blessantes dans la politesse mal entendue est l'abus des promesses. Quand il vous sera demandé quelque chose que vous ne sauriez faire, refusez net, en ne laissant aucune fausse espérance ; puis accordez promptement ce que vous voulez octroyer :³ vous acquerez ainsi la grâce du refus et la grâce du bienfait, double loyauté qui relève merveilleusement un caractère. Je ne sais si l'on ne nous en veut pas⁴ plus d'un espoir déçu qu'on ne nous sait gré⁵ d'une faveur.

Surtout, mon ami, et je puis m'appesantir sur ce que je crois savoir, ne soyez ni confiant, ni banal, ni empressé,⁶ trois écueils ! La trop grande confiance diminue le respect, la banalité nous vaut le mépris, le zèle nous rend excellents à exploiter. Et d'abord, cher enfant, vous n'aurez pas plus de deux ou trois amis dans le cours de votre existence, votre entière confiance est leur bien ; la donner à plusieurs, n'est-ce pas les trahir ? Si vous vous liez avec quelques hommes plus intimement qu'avec d'autres, soyez discrets sur vous-même, soyez toujours réservé comme si

¹ Montrer le bout de l'oreille, se trahir.

² Être la dupe de quelqu'un, se laisser tromper par lui ; duper quelqu'un, le tromper.

³ Vieille expression signifiant accorder.

⁴ En vouloir à quelqu'un de quelque chose, avoir de la haine contre lui à cause de quelque chose.

⁵ Savoir gré d'une chose, se montrer satisfait, reconnaissant.

⁶ Très zélé, serviable.

vous deviez les avoir un jour pour compétiteurs, pour adversaires ou pour ennemis ; les hasards de la vie le voudront ainsi. Gardez donc une attitude qui ne soit ni froide ni chaleureuse, sachez trouver cette ligne moyenne sur laquelle un homme peut demeurer sans rien compromettre. Oui, croyez que le galant homme est aussi loin de la lâche complaisance de Philinte que de l'âpre vertu d'Alceste.¹ Le génie du poète comique brille dans l'indication du milieu vrai que saisissent les spectateurs nobles ; certes, tous pencheront plus vers les ridicules de la vertu que vers le souverain mépris caché sous la bonhomie de l'égoïsme.

Quant à la banalité, si elle fait dire de vous par quelques niais que vous êtes un homme charmant, les gens habitués à sonder, à évoluer les capacités humaines, déduiront votre tare² et vous serez promptement déconsidéré, car la banalité est la ressource des gens faibles ; or, les faibles sont malheureusement méprisés par une société qui ne voit dans chacun de ses membres que des organes ; peut-être d'ailleurs a-t-elle raison, la nature condamne à mort les êtres imparfaits. . . . Quant au zèle, cette première et sublime erreur de la jeunesse qui trouve un contentement réel à déployer ses forces et commence ainsi par être la dupe d'elle-même avant d'être celle d'autrui, gardez-le pour vos sentiments partagés, gardez-le pour la femme et pour Dieu. N'apportez ni au bazar du monde ni aux spéculations de la politique des trésors en échange desquels ils vous rendront des verroteries. Vous devez croire la voix qui vous commande la noblesse en toute chose alors qu'elle vous supplie de ne pas vous prodiguer inutilement ; car, malheureusement, les hommes vous estiment en raison de votre utilité, sans tenir compte de votre valeur. . . Placez vos sentiments purs en des lieux inaccessibles où leurs fleurs soient passionnément admirées, où l'artiste rêvera presque amoureux au chef-d'œuvre. Les devoirs, mon ami, ne sont pas des sentiments. Faire ce qu'on doit n'est pas faire ce qui plaît. Un homme doit aller mourir froidement pour son pays.

Une des règles les plus importantes de la science des manières est un silence presque absolu sur vous-même. Donnez-vous la comédie,³ quelque jour, de parler de vous-même à des gens de simple connaissance ; entreprenez-les de

¹ Deux personnages du *Misanthrope* de Molière.

² Défaut.

³ *Se donner la comédie*, se faire un plaisir ; *donner la comédie*, faire rire à ses dépens.

vos souffrances, de vos plaisirs ou de vos affaires ; vous verrez l'indifférence succédant à l'intérêt joué ;¹ puis, l'ennui venu, si la maîtresse du logis ne vous interrompt poliment, chacun s'éloignera sous des prétextes habilement saisis. Mais voulez-vous grouper autour de vous toutes leurs sympathies, passer pour un homme aimable et spirituel, d'un commerce² sûr ; entretenez-les deux-mêmes, cherchez un moyen de les mettre en scène, même en soulevant des questions en apparence inconciliables avec les individus ; les fronts s'animeront, les bouches vous souriront, et, quand vous serez parti, chacun fera votre éloge. Votre conscience et la voix du cœur vous diront la limite où commence la lâcheté des flatteries, où finit la grâce de la conversation.

Encore un mot sur le discours en public. Mon ami, la jeunesse est toujours encline à je ne sais quelle promptitude de jugement qui lui fait honneur, mais qui la dessert ; de là venait le silence imposé par l'éducation d'autrefois aux jeunes gens qui faisaient auprès des grands un stage pendant lequel ils étudiaient la vie... Aujourd'hui, la jeunesse possède une science de serre chaude, partant³ tout acide, qui la porte à juger avec sévérité les actions, les pensées et les écrits : elle tranche avec le fil d'une lame qui n'a pas encore servi. N'ayez pas ce travers. Vos arrêts seraient des censures qui blessaient beaucoup de gens autour de vous, et tous pardonnent moins peut-être une blessure secrète qu'un tort que vous donneriez publiquement. Les jeunes gens sont sans indulgence, parce qu'ils ne connaissent rien de la vie ni de ses difficultés. Le vieux critique est bon et doux, le jeune critique est implacable ; celui-ci ne sait rien, celui-là sait tout. D'ailleurs, il est au fond de toutes les actions humaines un labyrinthe de raisons déterminantes, desquelles Dieu s'est réservé le jugement définitif. Ne soyez sévère que pour vous-même...

Je vous connais assez pour être sûre de ne me faire aucune illusion en vous voyant par avance comme je souhaite que vous soyez : simple dans vos manières, doux de ton, fier sans fatuité, respectueux près des vieillards, prévenant sans servilité, discret surtout....

Maintenant, appliquez ces préceptes à la politique des affaires. Vous entendrez plusieurs personnes disant que la finesse est l'élément du succès, que le moyen de percer la

¹ Simulé.

² Contact, relations.

³ Par conséquent.

foule est de diviser les hommes pour se faire place. Mon ami, ces principes étaient bons au moyen âge, quand les princes avaient des forces rivales à détruire les unes par les autres; mais, aujourd'hui, tout est à jour,¹ et ce système vous rendrait de fort mauvais services. En effet, vous rencontrerez devant vous, soit un homme loyal et vrai, soit un ennemi traître, un homme qui procédera par la calomnie, par la médisance, par la fourberie. Eh bien, sachez que vous n'avez pas de plus puissant auxiliaire que celui-ci, l'ennemi de cet homme est lui-même; vous pouvez le combattre en vous servant d'armes loyales, il sera tôt ou tard méprisé. Quant au premier, votre franchise vous conciliera son estime, et, vos intérêts conciliés (car tout s'arrange), il vous servira. Ne craignez pas de vous faire des ennemis, malheur à qui n'en a pas dans le monde où vous allez; mais tâchez de ne donner prise ni au ridicule ni à la déconsidération; je dis tâchez, car, à Paris, un homme ne s'appartient pas toujours, il est soumis à de fatales circonstances; vous n'y pourrez éviter ni la boue du ruisseau, ni la tuile qui tombe. La morale a ses ruisseaux d'où les gens déshonorés essayent de faire jaillir sur les plus nobles personnes la boue dans laquelle ils se noient. Mais vous pouvez toujours vous faire respecter en vous montrant, dans toutes les sphères, implacable dans vos dernières déterminations. Dans ce conflit d'ambitions, au milieu de ces difficultés entre-croisées, allez toujours droit au fait, marchez résolument à la question, et ne vous battez jamais que sur un point, avec toutes vos forces...

Il vous arrivera souvent d'être utile aux autres, de leur rendre service, et vous en serez peu récompensé, mais n'imitiez pas ceux qui se plaignent des hommes et se vantent de ne trouver que des ingrats. N'est-ce pas se mettre sur un piedestal? puis, n'est-il pas un peu niais d'avouer son peu de connaissance du monde? Mais ferez-vous le bien comme un usurier prête son argent? Ne le ferez-vous pas pour le bien en lui-même? *Noblesse oblige!* Néanmoins, ne rendez pas de tels services, que vous forciez les gens à l'ingratitude, car ceux-là deviendraient pour vous d'irréconciliables ennemis: il y a le désespoir de l'obligation, comme le désespoir de la ruine, qui prête des forces incalculables. Quant à vous, acceptez le moins que vous pourrez des autres. Ne soyez le vassal d'aucune âme, ne relevez² que de

¹ Tout se passe au grand jour.

² Ne dépendez.

vous même. Je ne vous donne d'avis, mon ami, que sur les petites choses de la vie. Dans le monde politique, tout change d'aspect, les règles qui régissent votre personne fléchissent devant les grands intérêts. Mais, si vous parveniez à la sphère où se meuvent les grands hommes, vous serez, comme Dieu, seul juge de vos résolutions. Vous ne serez plus, alors un homme, vous serez la loi vivante; vous ne serez plus un individu, vous vous serez incarné la nation. Mais, si vous jugez, vous serez jugé aussi. Plus tard, vous comparâtiez devant les siècles, et vous savez assez l'histoire pour avoir apprécié les sentiments et les actes qui engendrent¹ la vraie grandeur.

III. LE PÈRE GORIOT.

C'est l'histoire navrante d'un père qui se ruine pour ses filles, qu'il aime follement et dont il est abandonné.

L'AGONIE DU PÈRE GORIOT.

— Pas une de ses filles ne viendrait! s'écria Rastignac. Je vais écrire à toutes deux.

— Pas une! répondit le vieillard en se dressant sur son séant. Elles ont des affaires, elles dorment, elles ne viendront pas. Je le savais. Il faut mourir pour savoir ce que c'est que des enfants... Ah! mon ami, ne vous mariez pas, n'ayez pas d'enfants. Vous leur donnez la vie, ils vous donnent la mort. Vous les faites entrer dans le monde, ils vous en chassent. Non elles ne viendront pas! Je sais cela depuis dix ans. Je me le disais quelquefois, mais je n'osais pas y croire.

Une larme roula dans chacun de ses yeux, sur la bordure rouge, sans en tomber.

— Ah! si j'étais riche, si j'avais gardé ma fortune, si je ne la leur avais pas donnée, elles seraient là, elles me lècheraient les joues de leurs baisers! je demeurerais dans un hôtel, j'aurais de belles chambres, des domestiques, du feu à moi; et elles seraient tout en larmes, avec leurs maris, leurs enfants. J'aurais tout cela. Mais rien! L'argent donne tout, même des filles. Oh! mon argent, où est-il? Si j'avais des trésors à laisser, elles me panseraient, elles me soigneraient; je les entendrais, je les verrais. Ah! mon cher en-

¹ Qui produisent.

fant, mon seul enfant, j'aime mieux mon abandon et ma misère! Au moins, quand un malheureux est aimé, il est bien sûr qu'on l'aime. Non, je voudrais être riche, je le verrais. Ma foi, qui sait? Elles ont toutes les deux des cœurs de roche. J'avais trop d'amour pour elles, pour qu'elles en eussent pour moi. Un père doit être toujours riche, il doit tenir ses enfants en bride comme des chevaux sournois. Et j'étais à genoux devant elles. Les misérables! elles couronnaient dignement leur conduite envers moi depuis dix ans. Si vous saviez comme elles étaient aux petits soins¹ pour moi dans les premiers temps de leur mariage! (Oh! je souffre un cruel martyre! Je venais de leur donner à chacune près de huit cent mille francs, elles ne pouvaient pas, ni leurs maris non plus, être rudes avec moi. L'on me recevait: «Mon bon père, par-ci!) mon cher père, par-là». Mon couvert était toujours mis chez elles. Enfin je dînais avec leurs maris, qui me traitaient avec considération. J'avais l'air d'avoir encore quelque chose. Pourquoi ça? Je n'avais rien dit de mes affaires. Un homme qui donne huit cent mille francs à ses filles était un homme à soigner. Et l'on était aux petits soins, mais c'était pour mon argent...

Je souffre en ce moment ce qu'il faut souffrir pour mourir, mon cher monsieur Eugène, eh bien, ce n'est rien en comparaison de la douleur que m'a causée le premier regard par lequel Anastasie² m'a fait comprendre que je venais de dire une bêtise qui l'humiliait: son regard m'a ouvert toutes les veines. J'aurais voulu tout savoir, mais ce que j'ai bien su, c'est que j'étais de trop sur terre. Le lendemain, je suis allé chez Delphine³ pour me consoler, et voilà que j'y fais une bêtise qui me l'a mise en colère. J'en suis devenu comme fou. J'ai été huit jours ne sachant plus ce que je devais faire. Je n'ai pas osé les aller voir, de peur de leurs reproches. Et me voilà à la porte de chez mes filles. O mon Dieu! puisque tu connais les misères, les souffrances que j'ai endurées; puis que tu as compté les coups de poignard que j'ai reçus, dans ce temps qui m'a vieilli, changé, tué, blanchi, pourquoi me fais-tu donc souffrir aujourd'hui? J'ai bien expié le péché de les trop aimer. Elles se sont bien vengées de mon affection, elles m'ont tenaillé comme des bourreaux. Eh bien, les pères sont si

¹ *Etre aux petits soins pour ou auprès de quelqu'un*, être pleins d'attentions, de prévenances pour lui.

² L'une des filles du père Goriot.

³ L'autre fille du père Goriot.

bêtes, je les aimais tant, que j'y suis retourné comme un joueur au jeu...

Oh! elles n'ont pas entendu le lendemain. Elles commencent à rougir de moi. Voilà ce que c'est¹ que de bien élever ses enfants. A mon âge, je ne pouvais pourtant pas aller à l'école. (Je souffre horriblement, mon Dieu! Les médecins! les médecins! Si l'on m'ouvrait la tête, je souffrirais moins). Mes filles, mes filles!² je veux les voir. Envoyez les chercher par la gendarmerie, de force! la justice est pour moi, tout est pour moi, la nature, le Code civil. Je proteste! La patrie périra si les pères sont foulés aux pieds. Cela est clair. La société, le monde, roulent sur le paternité; tout croule si les enfants n'aiment pas leurs pères. Oh! les voir, les entendre, n'importe ce qu'elles me diront, pourvu que j'entende leur voix, ça calmera mes douleurs, Delphine surtout. Mais dites-leur, quand elles seront là, de ne pas me regarder froidement comme elles font. Ah! mon bon ami, monsieur Eugène, vous ne savez pas ce que c'est que de trouver l'or du regard changé tout à coup en plomb gris. Depuis le jour où leurs yeux n'ont plus rayonné sur moi, j'ai toujours été en hiver ici; je n'ai plus eu que des chagrins à dévorer, et je les ai dévorés! J'ai vécu pour être humilié, insulté. Je les aime tant, que j'avalais tous les affronts par lesquels elles me vendaient une pauvre petite jouissance honteuse. Un père se cacher pour voir ses filles! Je leur ai donné ma vie, elles ne me donneront pas une heure aujourd'hui! J'ai soif, j'ai faim, le cœur me brûle, elles ne viendront pas rafraîchir mon agonie, car je meurs, je le sens. Mais elles ne savent donc pas ce que c'est que de marcher sur le cadavre de son père! Il y a un Dieu dans les cieux, il nous venge malgré nous, nous autres pères.

Oh! elles viendront! Venez, mes chéries, venez encore me baiser, un dernier baiser, le viatique³ de votre père, qui priera Dieu pour vous, qui lui dira que vous avez été de bonnes filles, qui plaidera pour vous! Après tout vous êtes innocentes. Elles sont innocentes, mon ami! Dites-le bien à tout le monde, qu'on ne les inquiète pas à mon sujet.⁴ Tout

¹ Voilà ce que signifie.

² Comparez tout ce beau passage qui suit, ces cris sublimes de douleur, aux cris de désespoir, poussés par Triboulet, dans *le Roi s'amuse* de V. Hugo, lorsqu'il re-

demande sa fille aux gentilhommes de François I^{er}, qui la lui avaient enlevée pour l'offrir au roi.

³ Sacrement de l'eucharistie administré aux moribonds.

⁴ A mon égard.

est de ma faute, je les ai habituées à me fouler aux pieds. J'aimais cela, moi. Ça ne regarde personne, ni la justice humaine, ni la justice divine. Dieu serait injuste s'il les condamnait à cause de moi. Je n'ai pas su me conduire... Moi seul suis coupable, mais coupable par amour. Leur voix m'ouvrait le cœur. Je les entends, elles viennent. Oh! oui, elles viendront. La loi veut qu'on vienne voir mourir son père, la loi est pour moi. Puis ça ne coûtera qu'une course. Je la payerai. Ecrivez-leur que j'ai des millions à leur laisser!.. Dites-leur des millions, et, quand même elles viendraient, par avarice, j'aime mieux être trompé, je les verrai. Je veux mes filles! je les ai faites, elles sont à moi! dit-il en se dressant sur son séant, en montrant à Eugène une tête dont les cheveux blancs étaient épars et qui menaçait par tout ce qui pouvait exprimer la menace.

— Allons, lui dit Eugène recouchez-vous, mon père Goriot, je vais leur écrire. Aussitôt que Bianchon sera de retour, j'irai, si elles ne viennent pas.

— Si elles ne viennent pas? répéta le vieillard en sanglotant. Mais je serai mort, mort dans un accès de rage. La rage gagne! En ce moment, je vois ma vie entière. Je suis dupe! elles ne m'aiment pas, elles ne m'ont jamais aimé! cela est clair. Si elles ne sont pas venues, elles ne viendront pas. Plus elles auront tardé, moins elles se décideront à me faire cette joie. Je les connais. Elles n'ont jamais su rien deviner de mes chagrins, de mes douleurs, de mes besoins, elles ne devineront pas plus ma mort; elles ne sont seulement pas dans le secret de ma tendresse. Oui, je le vois, pour elles, l'habitude de m'ouvrir les entrailles a ôté du prix à tout ce que je faisais. Elles auraient demandé à me crever les yeux, je leurs aurais dit: «Crevez-les!» Je suis trop bête. Elles croient que tous les pères sont comme le leur. Il faut toujours se faire valoir.¹ Leurs enfants me vengeront. Mais c'est dans leur intérêt, de venir ici. Prévenez-les donc qu'elles compromettent leur agonie. Elles commettent tous les crimes en un seul... Mais allez donc, dites-leur donc que, ne pas venir, c'est un parricide! Elles en ont assez commis sans ajouter celui-là. Criez donc comme moi: «Hé, Nasie!² hé, Delphine! venez à votre père, qui a été si bon pour vous et qui souffre!» Rien, personne! Mourrai-je donc comme un chien? Voilà ma récompense, l'abandon. Ce sont des infâmes, des scélérates; je les abomine, je les maudis;

¹ S'imposer.

² Diminutif d'*Anastasie*.

je me relèverai, la nuit, de mon cercueil pour les maudire, car, enfin, mes amis, ai-je tort? elles se conduisent bien mal, hein!... Qu'est-ce que je dis? Ne m'avez-vous pas averti que Delphine est là? C'est la meilleure des deux... L'autre est bien malheureuse... Ah! mon Dieu; J'expire, je souffre un peu trop! Coupez-moi la tête, laissez-moi seulement le cœur...

— Je vais aller chercher vos filles, mon bon père Goriot, je vous les ramènerai.

— De force! de force! demandez la garde, la ligne,¹ tout! tout! dit-il en jetant à Eugène un dernier regard où brilla la raison. Dites au gouvernement, au procureur du roi, qu'on me les amène, je le veux!...

— Mon bon père Goriot, calmez-vous, voyons, restez tranquille, ne vous agitez pas, ne pensez pas.

— Ne pas les voir, voilà l'agonie!

— Vous allez les voir.

— Vrai? cria le vieillard égaré. Oh! les voir! je vais les voir, entendre leur voix. Je mourrai heureux. Eh bien, oui, je ne demande plus à vivre, je n'y tenais plus, mes peines allaient croissant. Mais les voir, toucher leurs robes, ah! rien que leurs robes, c'est bien peu; mais que je sente quelque chose d'elles? Faites-moi prendre les cheveux..... veux...

Il tomba la tête sur l'oreiller comme s'il recevait un coup de massue. Ses mains s'agitèrent sur la couverture comme pour prendre les cheveux de ses filles.

— Je les bénis, dit-il en faisant un effort... bénis.....

Il s'affaissa tout à coup.

PAUL-LOUIS COURRIER

Paul-Louis Courier naquit à Paris en 1773 et mourut en 1825 dans sa propriété de Vêretz. Il suivit d'abord la carrière militaire, et prit part à plusieurs campagnes, mais après quinze ans de services, il la quitta pour se consacrer entièrement aux lettres. Établi en Touraine,² il commença à écrire une série de pamphlets politiques, qui sont restés des modèles de plaisanterie fine et mordante. Au mois de décembre 1816, P.-L. Courier adressa aux Chambres, au nom des habitants de Luynes, la fa-

¹ Les troupes de ligne, d'infanterie.

² Touraine, aujourd'hui le dé-

partement *Indre-et-Loire*. Les habitants se nomment *Tourangeaux*.

meuse pétition : *Messieurs, je suis Tourangeau*, qui, du premier coup, révéla la force de son talent. Ce pamphlet, qui ne contenait que quelques pages, était bien écrit et étincelait d'esprit. Son succès fut très grand. En 1820, il publia la *Lettre à Messieurs de l'Académie des Inscriptions*, satire violente mais spirituelle, pour se venger de l'échec de sa candidature. Un troisième pamphlet (1821) qui lui valut deux mois de prison, n'eut pas moins de succès. Après une série d'autres brochures, Courrier publia, en 1824, son fameux *Pamphlet des pamphlets*, qui devait être une justification de tous ses écrits politiques. Il nous reste encore de lui des *Lettres*, pleines d'esprit et écrites dans un style aussi simple et concis que celui de ses pamphlets.

I. SIMPLE DISCOURS DE PAUL-LOUIS VIGNERON AUX MEMBRES DU CONSEIL DE LA COMMUNE DE VÉRETZ.

*A l'occasion d'une souscription proposée par S. E. le Ministre
de l'Intérieur pour l'acquisition de Chambord.*¹

(1821).

Si nous avons de l'argent à n'en savoir que faire, toutes nos dettes payées, nos chemins réparés, nos pauvres soulagés, notre église d'abord (car Dieu passe avant tout) pavée, recouverte et vitrée, s'il nous restait quelque somme à pouvoir dépenser hors de cette commune, je crois, mes amis, qu'il faudrait contribuer, avec nos voisins, à refaire le pont de Saint-Avertin, qui, nous abrégeant d'une grande lieue le transport d'ici à Tours,² par le prompt débit de nos denrées, augmenterait le prix et le produit des terres dans tous ces environs; c'est là, je crois, le meilleur emploi à faire de notre superflu, lorsque nous en aurons. Mais d'acheter Chambord pour le duc de Bordeaux, je n'en suis pas d'avis, et ne le voudrais pas quand nous aurions de quoi, l'affaire étant, selon moi, mauvaise pour lui, pour nous et pour Chambord. Vous l'allez comprendre, j'espère, si vous m'écoutez; il est fête, et nous avons le temps de causer.

Douze mille arpents de terre enclos que contient le parc de Chambord, c'est un joli cadeau à faire à qui les saurait labourer. Vous et moi connaissons des gens qui n'en seraient pas embarrassés, à qui cela viendrait fort bien; mais lui, que voulez-vous qu'il en fasse? Son métier, c'est de régner un jour, s'il plaît à Dieu, et un château de plus ne l'ai-

¹ Chambord est un château célèbre construit par François I^{er} dans le département de Loire-et-Cher. Il fut donné, en 1882, par souscription nationale, au duc de Bordeaux, qui prit dans l'exil le nom de comte

de Chambord. Appartient aujourd'hui à la maison de Parme.

² Ancienne capitale de la Touraine, aujourd'hui chef-lieu du département d'Indre-et-Loire, à 236 km. S.-O. de Paris.

dera de rien. Nous allons nous gêner et augmenter nos dettes, remettre à d'autres temps nos dépenses pressées, pour lui donner une chose dont il n'a pas besoin, qui ne lui peut servir et servirait à d'autres. Ce qu'il lui faut pour régner, ce ne sont pas des châteaux, c'est notre affection; car il n'est sans cela couronne qui ne pèse. Voilà le bien dont il a besoin, qu'il ne peut avoir en même temps que notre argent. Assez de gens là-bas lui diront le contraire, nos députés tous les premiers, et sa cour lui répétera que plus nous payons, plus nous sommes sujets amoureux et fidèles; que notre dévouement croît avec le budget. Mais, s'il en veut savoir le vrai, qu'il vienne ici, et il verra, sur ce point-là et sur bien d'autres, nos sentiments fort différents de ceux des courtisans. Ils aiment le prince en raison de¹ ce qu'on leur donne; nous, en raison de ce qu'on nous laisse; ils veulent Chambord pour en être, l'un gouverneur, l'autre concierge,² bien gagés,³ bien logés, bien nourris, sans faire œuvre,⁴ et peu leur importe du reste. L'affaire sera toujours bonne pour eux, quand elle serait mauvaise pour le prince, comme elle l'est, je le soutiens; acquérant de nos deniers⁵ pour un million de terres, il perd pour cent millions au moins de notre amitié. Chambord, ainsi payé, lui coûtera trop cher; de telles acquisitions le ruineraient bientôt, s'il est vrai, ce qu'on dit, que les rois ne sont riches que de l'amour des peuples. Le marché paraît d'or pour lui, car nous donnons, et il reçoit: il n'a que la peine de prendre; mais lui, sans déboursier de fait, y met beaucoup du sien, et trop, s'il diminue son capital dans le cœur de ses sujets: c'est spéculer fort mal et se faire grand tort. Qui le conseille ainsi n'est pas de ses amis, ou, comme dit l'autre,⁶ mieux vaudrait un sage ennemi.

II. LETTRES.

1. A MONSIEUR CHLEWASKI.

Rome, le 8 janvier 1799.

Dites à ceux qui veulent voir Rome qu'ils se hâtent; car chaque jour le fer du soldat et la serre des agents français flétrissent ses beautés naturelles et la dépouillent de sa parure. Permis à vous, Monsieur, qui êtes accoutumé au langage naturel et noble de l'antiquité, de trouver ces expres-

¹ Proportionnellement à.

² Portier.

³ Payés, salariés.

⁴ Sans travailler.

⁵ C'est-à-dire de notre argent.

⁶ Comme dit le proverbe.

sions trop fleuries ou même trop fardées ; mais je n'en sais pas d'assez tristes pour vous peindre l'état de délabrement, de misère et d'opprobre où est tombée cette pauvre Rome, que vous avez vue si pompeuse, et de laquelle à présent on détruit jusqu'aux ruines. On s'y rendait autrefois, comme vous savez, de tous les pays du monde. Combien d'étrangers, qui n'y étaient venus que pour un hiver, y ont passé toute leur vie ! Maintenant : il n'y reste que ceux qui n'ont pu fuir, ou qui, le poignard à la main, cherchent encore, dans les haillons d'un peuple mourant de faim, quelque pièce échappée à tant d'extorsions et de rapines. Les détails ne finiraient pas, et d'ailleurs, dans plus d'un sens, il ne faut pas tout vous dire. Mais par le coin du tableau dont je vous crayonne un trait, vous jugerez aisément du reste.

Le pain n'est plus au rang des choses qui se vendent ici. Chacun garde pour soi ce qu'il en peut avoir au péril de sa vie. Vous savez le mot *panem et circenses* ; ils se passent aujourd'hui de tous les deux et de bien d'autres choses. Tout homme qui n'est ni commissaire, ni général, ni valet ou courtisan des uns ou des autres, ne peut manger un œuf. Toutes les denrées les plus nécessaires à la vie sont également inaccessibles aux Romains, tandis que plusieurs Français, non des plus huppés,¹ tiennent table ouverte à tous venants. Allez ! nous vengeons bien *l'univers vaincu* !

Les monuments de Rome ne sont guère mieux traités que le peuple. La colonne Trajane est cependant à peu près telle que vous l'avez vue, et nos curieux, qui n'estiment que ce qu'on peut emporter et vendre, n'y font heureusement aucune attention. D'ailleurs, les bas-reliefs dont elle est ornée sont hors de la portée² du sabre, et pourront par conséquent être conservés. Il n'en est pas de même des sculptures de la villa Borghèse, et de la villa Pamphili, qui présentent de tous côtés des figures semblables au Deiphobus de Virgile. Je pleure encore un joli Hermès³ enfant, que j'avais vu dans son entier, vêtu et encapuchonné d'une peau de lion, et portant sur son épaule une petite massue. C'était, comme vous voyez, un Cupidon dérochant les armes d'Hercule, morceau d'un travail exquis, et grec, si je ne me trompe. Il n'en reste que la base, sur laquelle j'ai écrit avec un crayon : *Lugete, Veneres Cupidinesque*, et les morceaux dispersés qui

¹ Riches.

² Hors du danger.

³ Nom grec du dieu Mercure.

feraient mourir de douleur Mengs et Winckelmann,¹ s'ils avaient eu le malheur de vivre assez longtemps pour voir ce spectacle...

2. A MONSIEUR LE GÉNÉRAL GASSENDI, À PARIS.

Tivoli, le 12 septembre, 1810.

On m'assure, mon général, que vous ou le ministre demandez de mes nouvelles, et que vous voulez savoir ce que je suis devenu, depuis que j'ai quitté le service.²

Ma démission acceptée par sa Majesté, je viens de Milan à Paris, où, après avoir mis quelque ordre à mes affaires, me trouvant avec des officiers de mes anciens amis qui passaient de l'armée d'Espagne à celle du Danube, je me décidai bientôt à reprendre du service. J'allai à Vienne avec une lettre du ministre de la guerre qui autorisait le général Lariboisière à m'employer provisoirement. Cette lettre fut confirmée par une autre du major général de l'armée, portant promesse d'un brevet,³ et on me plaça dans le quatrième corps, toujours provisoirement.

Quelque argent que j'attendais m'ayant manqué pour me monter,⁴ j'eus recours au général Lariboisière,⁵ dont j'étais connu depuis longtemps. Il eut la bonté de me dire que je pouvais compter sur lui pour tout ce dont j'aurais besoin ; et comptant effectivement sur cette promesse, j'achetai au prix qu'on voulut l'unique cheval qui se trouvât à vendre dans toute l'armée. Mais, quand pour le payer je pensais profiter des dispositions favorables du général Lariboisière, elles étaient changées. Je gardai pourtant ce cheval et m'en servis pendant quinze jours, attendant toujours de Paris l'argent qui me devait venir. Mais enfin mon vendeur, officier bavarois, me déclara nettement qu'il voulait être payé ou reprendre sa monture.⁶ C'était le 4 juillet, environ midi, quand tout se préparait pour l'action qui commença le soir.⁷ Personne ne voulut me prêter soixante louis, quoiqu'il y eût là des gens à qui j'avais rendu autrefois de ces services.

¹ Raphaël Mengs (1728—1779), célèbre peintre, surnommé le *Raphaël de l'Allemagne*. — Winckelmann (1717—1768), célèbre archéologue allemand, conservateur des antiquités à Rome et bibliothécaire au Vatican.

² Courrier avait été chef d'escadron dans l'artillerie à cheval.

³ Autrefois acte par lequel un

roi accordait un don, une pension, un bénéfice, un titre de dignité, etc.

⁴ Pour m'équiper.

⁵ Général Lariboisière (1759—1812).

⁶ Son cheval.

⁷ La principale action de la bataille de Wagram eut lieu le 5 et le 6 juillet 1809.

Je me trouvai donc à pied quelques heures avant l'action. J'étais outre cela fort malade. L'air marécageux de ces îles m'avait donné la fièvre ainsi qu'à beaucoup d'autres; et n'ayant mangé de¹ plusieurs jours, ma faiblesse était extrême. Je me traînai cependant aux batteries de l'île Alexandre, où je restai tant qu'elles firent feu. Les généraux me virent et me donnèrent des ordres, et l'Empereur me parla. Je passai le Danube en bateau avec les premières troupes. Quelques soldats, voyant que je ne me soutenais plus, me portèrent dans une baraque où vint se coucher près de moi le général Bertrand.² Le matin, l'ennemi se retirait, et, loin de suivre à pied l'état-major, je n'étais pas même en état de me tenir debout. Le froid et la pluie affreuse de cette nuit avaient achevé de m'abattre. Sur les trois heures après midi,³ des gens, qui me parurent être les domestiques d'un général, me portèrent au village prochain, d'où l'on me conduisit à Vienne.

Je me rétablis en peu de jours, et, faisant réflexion qu'après avoir manqué une aussi belle affaire, je ne rentrerais plus au service de la manière que je l'avais souhaité, brouillé d'ailleurs avec le chef sous lequel j'avais voulu servir, je crus que, n'ayant reçu ni solde ni brevet, je n'étais point assez engagé pour ne me pouvoir dédire, et je revins à Strasbourg un mois environ après en être parti. J'écrivis de là au général Lariboisière pour le prier de me rayer de tous les états où l'on m'aurait pu porter; j'écrivis dans le même sens au général Aubry, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'amitié; et quoique je n'aie reçu de réponse ni de l'un ni de l'autre, je n'ai jamais douté qu'ils n'eussent arrangé les choses de manière que ma rentrée momentanée dans le corps de l'artillerie fût regardée comme non avenue.

Depuis ce temps, mon général, je parcours la Suisse et l'Italie. Maintenant je suis sur le point de passer à Corfou, pour me rendre de là, si rien ne s'y oppose, aux îles de l'Archipel; et, après avoir vu l'Égypte et la Syrie, retourner à Paris par Constantinopole et Vienne...

¹ Aujourd'hui on dirait: *depuis*.

² Compagnon dévoué de Napoléon à Sainte-Hélène.

³ Aujourd'hui on dirait: *de l'après-midi*.

GEORGE SAND

Aurore Dupin, dame *Dudevant*, qui écrivit sous le nom de *George Sand*,¹ naquit à Paris en 1804 et mourut à Nohant (Indre) en 1876. Elevée à la campagne, elle fut pénétrée de bonne heure du sentiment de la nature. Jeune fille, elle s'abandonna à l'influence de la lecture de Chateaubriand, et surtout de Jean-Jacques Rousseau, dont les écrits décidèrent de la direction de son esprit. Mariée à dix-sept ans avec M. Dudevant, elle se sépara de lui dix ans après, et se retire à Paris avec sa fillette, avec l'intention d'y vivre de sa plume. Dans son premier bon roman *Indiana* (1832), qui obtint un succès immense, elle décrivait la condition malheureuse de la femme mariée, et qui était la sienne propre. Un an après elle donna *Lélia*, dont les théories audacieuses soulevèrent un véritable scandale.

Ces deux romans furent suivis de beaucoup d'autres, dont les principaux sont *Mauprat* (1836), *Spiridion* (1839), *Consuelo* (1844). Le courant socialiste de l'époque eut beaucoup d'influence sur George Sand, qui se mit à écrire des romans socialistes. Elle croyait avoir résolu le grand problème de l'inégalité en faisant aux marquises épouser des fils du peuple et aux comtes épouser des ouvrières. En 1845, elle abandonne ce terrain, pour s'adonner aux romans rustiques. *François le Champi* (1844), *la Mare au Diable* (1846), *la Petite Fadette* (1848) sont de purs chefs-d'œuvre. Enfin, de 1856 jusqu'à sa mort, George Sand écrivit encore de nombreux romans, dont les plus connus sont: *les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1856), *le Marquis de Villemer* (1860), *Mademoiselle de la Quintinie* (1863), *la Confession d'une jeune fille* (1865), etc.

De ces romans Georges Sand tira des pièces de théâtre, qui n'eurent pas toutes du succès. Néanmoins *le Marquis de Villemer* et *le Mariage de Victorine*, qui était une suite au *Philosophe sans le savoir* de Sédaine,² réussirent brillamment.

George Sand appartient à la classe des romanciers idéalistes. Chez elle la réalité est trop idéale, trop embellie, et ses personnages sont plutôt tels que les hommes devraient être. Mais ce qui constitue le grand mérite de cet écrivain, c'est l'analyse extrêmement fine et délicate qu'elle fait des passions, c'est surtout son style admirable. Sa prose se déploie en périodes superbes, comme un fleuve aux eaux abondantes et fécondes, dont nul obstacle ne ride la surface sereine. A ce point de vue, George Sand occupe sans contredit une des premières places parmi les grands prosateurs français du dix-neuvième siècle.

I. L'HISTOIRE DE MA VIE.

1. LES PREMIÈRES LECTURES.

Je suis de ceux pour qui la connaissance d'un livre peut devenir un véritable événement moral. Le peu de bons ouvrages dont je me suis pénétré depuis que j'existe, a déve-

¹ Elle prit à Sandeau, son collaborateur, la moitié de son nom.
—Jules Sandeau (1811—1883), ro-

mancier, auteur de *Mademoiselle de Seiglière*, etc.

² Sédaine (1719—1797), auteur

loppé le peu de bonnes qualités que j'ai. Je ne sais ce qu'auraient produit de mauvaises lectures ; je n'en ai point fait, ayant eu le bonheur d'être bien dirigé dès mon enfance. Il ne me reste donc à cet égard que les plus doux et les plus chers souvenirs. Un livre a toujours été pour moi un ami, un conseil, un consolateur éloquent et calme, dont je ne voulais pas épuiser vite les ressources, et que je gardais pour les occasions favorables. Oh ! quel est celui de nous qui ne se rappelle avec amour les premiers ouvrages qu'il a dévorés ou savourés ! La couverture d'un bouquin¹ poudreux, que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années ? N'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous le lûtes pour la première fois ? le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le revers vous servit de lit de repos et de table de travail, tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes, et que le pipeau² du vacher se perdait dans l'éloignement ? Oh ! que la nuit tombait vite sur ces pages divines ! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâissante ! C'en est fait,³ les agneaux bêlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'effacent dans le vague de l'air comme tout à l'heure les caractères sur le livre.

Il faut partir, le chemin est pierreux, l'éluse est étroite et glissante ; la côte est rude ; vous êtes couvert de sueur ; mais vous aurez beau faire,⁴ vous arriverez trop tard, le souper sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique qui vous aime aura retardé le coup de cloche autant que possible, vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère, inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres, vous fera d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais quand elle vous demandera le soir la confession de votre journée, et que vous aurez avoué en rougissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche

de drames larmoyants en prose et en vers.

¹ Vieux livre.

² Flûte champêtre.

³ C'est fini.

⁴ Gallicisme signifiant : *tout ce que vous ferez sera en vain.*

quoi ? *Estelle et Némorin*¹ ou *Robinson Cruséo*,² Oh ! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu ; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps ! ô ma vallée noire ! ô Corinne !³ ô Bernardin de Saint-Pierre ! ô Iliade ! ô Millevoje !⁴ ô Atala !⁵ ô les saules de la rivière ! ô ma jeunesse écoulée ! ô mon vieux chien qui n'oubliait pas l'heure du souper et qui répondait, au son lointain de la cloche, par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise.

2. L'HIVER À LA CAMPAGNE.

On s'imagine à Paris que la nature est morte pendant six mois, et pourtant les blés poussent dès l'automne, et le *pâle soleil* des hivers, on est convenu de l'appeler comme ça, est le plus vif et le plus brillant de l'année. Quand il dissipe les brumes, quand il se couche dans la pourpre étincelante des soirs de grande gelée, on a peine à soutenir l'éclat de ses rayons. Même dans nos contrées froides et fort mal nommées *tempérées*, la création ne se dépouille jamais d'un air de vie et de parure. Les grandes plaines fromentales⁶ se couvrent de ces tapis courts et frais, sur lesquels le soleil, bas à l'horizon, jette de grandes flammes d'émeraude. Les près se revêtent de mousses magnifiques, luxe tout gratuit de l'hiver. Le lierre, ce pampre inutile, mais somptueux, se marbre de tons d'écarlate et d'or. Les jardins même ne sont pas sans richesse. La primevère, la violette et la rose de Bengale⁷ rient sous la neige. Certaines autres fleurs, grâce à un accident de terrain, à une disposition fortuite, survivent à la gelée et vous causent à chaque instant une agréable surprise. Si le rossignol est absent, combien d'oiseaux de passage, hôtes bruyants et superbes, viennent s'abattre ou se reposer sur le faite des grands arbres ou sur le bord des eaux ! Et qu'y a-t-il de plus beau que la neige, lorsque le soleil en fait une nappe de diamants, ou lorsque la gelée se suspend aux arbres en fantastiques arcades, en indescriptibles festons de givre et de cristal ? Et quel plaisir

¹ Roman pastoral par Florian (1755—1794), auteur de charmantes *fables* en vers.

² Célèbre roman d'aventures de Daniel de Foë, romancier anglais (1633—1731).

³ Roman de M-me de Staël.

⁴ Millevoje (1782—1816) poète, auteur d'élégies, dont la plus connue est *la Chute des feuilles*.

⁵ Roman de Chateaubriand.

⁶ Couvertes de froment, de blés.

⁷ Prononcez *Bingale*.

n'est-ce pas de se sentir en famille, auprès d'un bon feu, dans ces longues soirées de campagne, où l'on s'appartient si bien les uns aux autres, où le temps même semble nous appartenir, où la vie devient toute morale et tout intellectuelle en se retirant en nous-mêmes ?

II. LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ.

UN VIEILLARD QUI NE SAIT PAS VIEILLIR.

Lorsqu'il¹ vit ses cheveux blanchir et s'en aller, il fit exprès le voyage de Paris pour se commander une perruque chez le meilleur faiseur. Déjà² la perruquerie devenait un art ; mais les chercheurs de détails nous ont appris que, pour avoir des raies de têtes en soie blanche avec cheveux implantés un par un, il fallait dépenser au moins soixante pistoles.³

M. de Bois-Doré ne s'arrêta pas devant cette bagatelle, lui qui était riche désormais et qui mettait fort bien douze à quinze cent francs de notre monnaie à un *habillement* de demi-toilette, cinq à six mille à un habit de gala. Il courut essayer des perruques : d'abord il s'éprit d'une blonde crinière qui lui allait merveilleusement bien au dire du perruquier.

Bois-Doré, qui ne s'était jamais vu blond, commençait à le croire, lorsqu'il en essaya une châtain, qui, toujours au dire du vendeur, lui allait tout aussi bien. Les deux étaient du même prix ; mais Bois-Doré en essaya une troisième qui coûtait dix écus⁴ de plus et qui jeta le marchand dans l'enthousiasme : celle-là était véritablement la seule qui fit ressortir les avantages de M. le marquis.

Bois-Doré se souvint du temps où les dames disaient qu'il était rare de voir une chevelure aussi noire que la sienne avec une peau aussi blanche.

— Ce perruquier doit avoir raison, pensa-t-il.

Et, pourtant, il s'étonna quelques instants devant la glace de voir que cette crinière sombre lui donnait l'air dur et violent.

— C'est surprenant, se dit-il, comme cela me change ! Cependant, c'est ma couleur naturelle. J'avais, dans ma jeu-

¹ Sylvain de Bois-Doré.

² La scène se passe vers le milieu du règne de Louis XIII.

³ Ancienne monnaie d'or fran-

çaise valant 11 francs.

⁴ Un *écu* valait trois francs ; donc trente francs.

nesse, l'air aussi doux que je l'ai encore. Mes épais cheveux noirs ne me donnaient pas cette mine de mauvais garçon.

Il ne lui vint pas à l'idée que tout est en parfaite harmonie dans les opérations de la nature, soit qu'elle nous fasse, soit qu'elle nous défasse, et qu'avec ses cheveux gris il avait la mine qu'il devait avoir.

Mais le perruquier lui répéta tant de fois qu'il ne paraissait plus que trente ans avec cete belle perruque qu'il la lui acheta et lui en commanda sur-le-champ une seconde, par économie, disait-il, afin de ménager la première.

Néanmoins, il se ravisa ¹ le lendemain. Il se trouvait plus vieux qu'auparavant avec cette tête de jeune homme, et c'était l'avis de tous ceux qu'il avait consultés.

Le perruquier lui expliqua qu'il fallait mettre d'accord les cheveux, les sourcils et la barbe, et il lui vendit la teinture. Mais alors Bois-Doré se trouva si blême au milieu de ces taches d'encre, qu'il fallut encore lui expliquer que le fard était nécessaire.

— Il paraît, dit-il, que, quand on commence à user d'artifice, ² il n'est plus possible de s'arrêter ?

— C'est la coutume, répondit le rajeunisseur, choisissez d'être ou de paraître.

— Mais je suis donc vieux ?

— Non, puisque vous pouvez encore paraître jeune moyennant ³ mes recettes.

Depuis ce jour Bois-Doré porta perruque ; sourcils, moustaches et barbe peints et cirés ; badigeon ⁴ sur le museau, ⁵ rouge sur les joues, poudres odorantes dans tous les plis de ses rides ; en outre, essences et sachets de senteur sur toute sa personne : si bien que, quand il sortait de sa chambre, on le sentait jusque dans la basse-cour, et que, s'il passait seulement devant le chenil, ⁶ tous ses chiens courants éternuaient et grimaçaient pendant une heure.

Quand il eut bien réussi à faire, d'un beau vieillard qu'il était, une vieille marionnette burlesque, il s'avisa encore de gâter son port, qui avait la dignité de son âge, en faisant barder ⁷ de doubles lames d'acier ses pourpoints ⁸ et ses

¹ Changea d'avis.

² De moyens artificiels.

³ Moyennant, au moyen de, grâce à.

⁴ On appelle *badigeon* la couleur jaune ou grise dont on peint les murailles.

⁵ Mot populaire pour désigner ironiquement le visage.

⁶ *Chenil* (prononcez *cheni*), lieu où l'on enferme les chiens de chasse.

⁷ Cairasser.

⁸ Un *pourpoint* était un vêtement.

hauts-de-chausses,¹ et en se tenant si droit, que, chaque soir, il se mettait au lit avec une courbature.

Il en serait mort, si, heureusement pour lui, la mode n'eût changé.

III. FRANÇOIS LE CHAMPI.²

(Fragment de la préface.)

Je voudrais me débarrasser de cette éternelle démonstration qui m'irrite; anéantir dans ma mémoire les enseignements et les formes de l'art; ne jamais penser à la peinture quand je regarde le paysage, à la musique quand j'écoute le vent, à la poésie quand j'admire et goûte l'ensemble. Je voudrais jouir de tout par l'instinct, parce que ce grillon qui chante me paraît plus joyeux et plus enivré que moi.

— Tu te plains d'être homme, en un mot?

— Non; je me plains de n'être plus l'homme primitif.

— Reste à savoir si, ne comprenant pas, il jouissait.

— Je ne le suppose pas semblable à la brute. Du moment qu'il fut homme, il comprit et sentit autrement. Mais je ne peux me faire une idée nette de ses émotions, et c'est là ce qui me tourmente. Je voudrais être, du moins, ce que la société actuelle permet à un grand nombre d'hommes d'être, du berceau à la tombe, je voudrais être paysan; le paysan qui ne sait pas lire, à qui Dieu a donné de bons instincts, une organisation paisible, une conscience droite; et je m'imagine que, dans cet engourdissement des facultés inutiles, dans cette ignorance des goûts dépravés, je serais aussi heureux que l'homme primitif rêvé par Jean-Jacques.³

— Et moi aussi, je fais souvent ce rêve; qui ne l'a fait? Mais il ne donnerait pas la victoire à ton raisonnement, car le paysan le plus simple et le plus naïf est encore un artiste; et moi, je prétends même que leur art est supérieur au nôtre. C'est une autre forme, mais elle parle plus à mon âme que toutes celles de notre civilisation. Les chansons, les récits, les contes rustiques peignent en peu de mots ce que notre littérature ne sait qu'amplifier et déguiser.

— Donc, je triomphe? reprit mon ami. Cet art-là est le plus pur et le meilleur parce qu'il s'inspire davantage de la nature, qu'il est en contact plus direct avec elle. Je veux

ment destiné à couvrir la partie supérieure du corps.

¹ Culottes ou pantalons descendant jusqu'aux genoux.

² *Champi*, dans le langage des paysans, signifie *bâtard*, *enfant illégitime*.

³ Jean-Jacques Rousseau.

bien avoir poussé les choses à l'extrême en disant que l'art n'était bon à rien ; mais j'ai dit aussi que je voudrais sentir à la manière du paysan, et je ne m'en dédis pas. Il y a certaines plaintes bretonnes,¹ qui valent tout Goëthe et tout Byron,² en trois couplets, et qui prouvent que l'appréciation du vrai et du beau a été plus spontanée et plus complète dans ces âmes simples que dans celle des plus illustres poètes. Et la musique donc ! N'avons-nous pas dans notre pays des mélodies admirables ? Quant à la peinture, ils n'ont pas cela ; mais ils le possèdent dans leur langage, qui est plus expresif, plus énergique et plus logique cent fois que notre langue littéraire.

— J'en conviens, répondis-je, et quant à ce dernier point surtout, c'est pour moi une cause de désespoir que d'être forcé d'écrire la langue de l'Académie, quand j'en sais beaucoup mieux une autre qui est si supérieure pour rendre tout un ordre d'émotions, de sentiments et de pensées.

— Oui, oui, le monde naïf ! dit-il, le monde inconnu, fermé à notre art moderne, et que nulle étude ne le fera exprimer à toi-même, paysan de nature, si tu veux l'introduire dans le domaine de l'art civilisé, dans le commerce intellectuel de la vie factice.

— Hélas, répondis-je, je me suis beaucoup préoccupé de cela. J'ai vu et j'ai senti par moi-même, avec tous les êtres civilisés, que la vie primitive était le rêve, l'idéal de tous les hommes et de tous les temps. Depuis les bergers de Longus³ jusqu'à ceux de Trianon,⁴ la vie pastorale est un Eden parfumé où les âmes tourmentées et lassées du tumulte du monde ont essayé de se réfugier. L'art, ce grand flatteur, ce chercheur complaisant de consolations pour les gens trop heureux a traversé une suite ininterrompue de *bergeries*.⁵ Et sous ce titre : *Histoire des bergeries*, j'ai souvent désiré de faire un livre d'érudition et de critique où j'aurais passé en revue tous ces différents rêves champêtres dont les hautes classes se sont nourries avec passion.⁶

¹ *Complaintes*, c'est ce que nous appelons en roumain « *doine* ».
— *Bretonnes*, de Bretagne.

² Pour Goëthe, voyez page 1 note 3. — Lord Byron (1788—1824), illustre poète anglais, auteur du *Childe Harold*, qui a beaucoup d'analogie avec le *René* de Chateaubriand et le *Werther* de Goëthe.

³ Ecrivain grec du IV^e siècle ;

auteur du roman pastoral *Daphnis et Chloé*.

⁴ Deux châteaux (le petit et le grand Trianon) à l'extrémité du parc de Versailles, où l'on représentait des pastorales.

⁵ Pastorales.

⁶ Le roman pastoral eut une grande vogue dans la première moitié du XVII^e siècle.

J'aurais suivi leurs modifications toujours en rapport inverse de la dépravation des mœurs, et se faisant pures et sentimentales d'autant plus que la société était corrompue et imprudente. Je voudrais pouvoir *commander* ce livre à un écrivain plus capable que moi de le faire, et je le lirais ensuite avec plaisir.

AUGUSTIN THIERRY

Augustin Thierry naquit en 1795 à Blois¹ et mourut à Paris en 1856. Il fut d'abord professeur, puis journaliste. La lecture des romans de Walter Scott,² et surtout celle des *Martyrs*³ de Chateaubriand lui inspira le désir d'ouvrir une nouvelle voie à l'histoire française en ressuscitant les différentes époques avec leurs mœurs et leurs passions. « Rien n'est fait dans l'histoire, tout est à faire », écrivait-il lors de ses premières découvertes. Augustin Thierry comprit que le passé avait eu sa vie profondément différente de la nôtre, et il se proposa d'en reproduire l'image. Il voulut l'histoire tout à fait vivante, mais aussi tout à fait exacte, car pour lui elle est à la fois une science et un art. Il ne se contente pas seulement de raconter, il veut aussi critiquer.

En 1825 il fit paraître son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, œuvre écrite dans le système de l'école descriptive, bien qu'on y rencontre de temps à autre l'opinion personnelle de l'auteur sur les événements qu'il raconte. Deux ans après parurent les *Lettres sur l'histoire de France* (1827), qui ne sont qu'une *Introduction* à l'étude de cette histoire et qui forme un trait d'union entre les deux écoles historiques.⁴ Ces ouvrages remarquables furent suivis de *Dix ans d'études historiques* (1834), des *Récits des temps Mérovingiens* (1840), et enfin de l'*Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état* (1853).

C'est en pleine maturité d'esprit et de corps qu'Augustin Thierry, par suite de ses longs travaux et de ses pénibles recherches, perdit la vue. Il ne perdit pourtant pas le courage, et continua ses études à l'aide de secrétaires auxquels il dictait.

Par le charme de ses récits, par son style pittoresque et par la vie qu'il prête aux époques et aux événements, Augustin Thierry occupe une des premières places parmi les historiens français.

¹ Chef-lieu du département Loir-et-Cher, à 178 km. de Paris.

² Walter Scott (1771 — 1832), romancier écossais, auteur de nombreux romans historiques.

³ Voyez-en le contenu et un fragment à la page 18 et suivantes.

⁴ C'est-à-dire l'école descriptive et l'école philosophique; l'une se contentait de raconter, l'autre critiquait les faits historiques.

I. HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS.

MORT ET FUNÉRAILLES DU ROI HENRI II D'ANGLETERRE.¹

(Tome II, livre 10).

Le roi d'Angleterre, sentant son mal s'aggraver, se fit transporter à Chinon,² ou, en peu de jours, il tomba dans un état voisin de la mort. A ses derniers moments on l'entendait proférer des paroles entrecoupées, qui faisaient allusion à ses malheurs et à la conduite de ses fils : « Honte, s'écriait-il, honte à un roi vaincu ! Maudit soit le jour où je suis né, et maudits de Dieu soient les fils que je laisse ! » Les évêques et les gens de religion qui l'entouraient furent tous leurs efforts pour lui faire retracter cette malédiction contre ses enfants ; mais il y persista jusqu'au dernier soupir.

Quand il eut expiré, son corps fut traité par ses serviteurs comme l'avait été toutefois celui de Guillaume le Conquérant ;³ tous l'abandonnèrent, après l'avoir dépouillé de ses derniers vêtements et avoir enlevé ce qu'il y avait de plus précieux dans la maison. Le roi Henri avait souhaité d'être enterré à Fontevault,⁴ célèbre abbaye de femmes, à quelques lieues au sud de Chinon ; on eut peine à trouver des gens pour l'envelopper d'un linceul et des chevaux pour le transporter. Le cadavre se trouvait déjà déposé dans la grande église de l'abbaye, en attendant le jour de la sépulture, lorsque le comte Richard apprit par le bruit public la mort de son père. Il vint à l'église, et trouva le roi gisant dans le cercueil, la face découverte, et montrant encore, par la contraction de ses traits, les signes d'une violente agonie. Cette vue causa au comte de Poitiers un frémissement involontaire. Il se mit à genoux et pria devant l'autel ; mais il se leva après quelques moments, après l'intervalle d'un *Pater noster*, disent les historiens du siècle, et sortit pour ne plus revenir. Les contemporains assurent que, depuis l'instant où Richard entra dans l'église jusqu'à celui où il s'éloigna, le sang ne cessa de couler en abondance des deux narines du mort. Le lendemain de ce jour eut lieu la

¹ Henri II Plantagenet régna de 1154 à 1189. Il souilla son règne par le meurtre de l'archevêque de Cantorbury, Thomas Becket. Ses quatre fils s'étaient révoltés contre lui.

² Petite ville dans le départe-

ment Indre-et-Loire, lieu natal de Rabelais.

³ Guillaume le Conquérant (1027—1087).

⁴ Bourg dans le département Indre-et-Loire.

cérémonie de la sépulture. On voulut décorer le cadavre de quelques uns des insignes de la royauté; mais les gardiens du trésor de Chinon les refusèrent, et, après beaucoup de supplications, ils envoyèrent seulement un vieux scèptre et un anneau de peu de valeur. Faute de couronne, on coiffa le roi d'une espèce de diadème fait avec la frange d'or d'un vêtement de femme; et ce fut dans cet attirail¹ bizarre que Henri, fils de Geoffroy Plante-Genest, roi d'Angleterre, duc de Normandie, d'Aquitaine et de Bretagne, comte de l'Anjou et du Maine, seigneur de Tours et d'Amboise,² descendit dans sa dernière demeure.

II. LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

SUR LES FRANKS.

(Lettre VI).

Les Franks n'étaient point un peuple, mais une confédération de peuplades anciennement distinctes, différant même d'origine, bien que toutes appartenissent à la race tudesque ou germanique. En effet, les unes se rattachaient à la branche occidentale et septentrionale de cette grande race, à celle dont l'idiome originel a produit les dialectes et les patois du bas-allemand; les autres étaient issues de la branche centrale, dont l'idiome primitif, adouci et un peu mélangé, est aujourd'hui la langue littéraire de l'Allemagne. Formée, comme les ligues germaniques les plus anciennement connues, de tribus dominantes ou sujettes, la ligue des Franks, au moment où elle entra en lutte avec la puissance romaine, étendait son empire sur les côtes de la Mer du Nord, depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à celle du Rhin, et sur la rive droite de ce dernier fleuve, à peu près à l'endroit où le Mein s'y jette. A l'est et au sud, l'association franke confinait avec les associations rivales des Saxons et des Alamans.³ Mais il est impossible de fixer la limite de leur territoire respectif. D'ailleurs ces limites variaient souvent au gré des chances de la guerre ou de l'inconstance naturelle aux Barbares; et des populations entières, soit de bon gré, soit par contrainte, passaient alternativement d'une confédération dans l'autre.

¹ Habillement.

² Toutes ces provinces appartenaient aux rois d'Angleterre.

³ Alamans ou Alemaus ou Ale-

manni, ancien peuple germanique établi sur la rive droite du Rhin. Ce sont eux qui luttent à côté de Louis le Germanique contre Lothaire (843).

Les écrivains modernes s'accordent à donner au nom des *Franks* la signification d'*hommes libres* ; mais aucun témoignage ancien, aucune preuve tirée des racines de l'idiome germanique ne les y autorisent. Cette opinion, née du défaut de critique, et propagée par la vanité nationale, tombe dès qu'on examine historiquement les différentes significations du nom dont le nôtre est dérivé, et qui, dans notre langue actuelle, exprime tant de qualités diverses. C'est depuis la conquête de la Gaule, et par suite de la haute position sociale acquise dans ce pays par les hommes de race franke, que leur vieille dénomination prit un sens correspondant à toutes les qualités que possédait ou prétendait posséder la noblesse du moyen âge, comme la liberté, la résolution, la loyauté, la véracité, etc. Au XIII^e siècle, le mot *frank* exprimait tout ensemble la richesse, le pouvoir et l'importance politique ; on l'opposait à *chétif*,¹ c'est-à-dire pauvre et de basse condition. Mais cette idée de supériorité, non plus que celle d'indépendance, transportée de la langue française dans les autres langues de l'Europe, n'a rien de commun avec la signification primitive du mot tudesque.

Soit qu'on l'écrivît avec ou sans l'*n* euphonique, *frak* ou *frank*, comme le latin *ferox*, voulait dire *fier*, *intrépide*, *féroce*. L'on sait que la férocité n'était point regardée comme une tache dans le caractère des guerriers germains ; et cette remarque peut s'appliquer aux Franks d'une manière spéciale ; car il paraît que, dès la formation de leur ligue, affiliés au culte d'Odin,² ils partageaient la frénésie belliqueuse des sectateurs de cette religion. Dans son principe, leur confédération dérivait, non de l'affranchissement d'un grand nombre de tribus, mais de la prépondérance, et probablement de la tyrannie de quelques uns. Il n'y avait donc pas lieu pour la communauté de se proclamer indépendante ; mais elle pouvait annoncer, et c'est ce qu'à mon avis elle se proposa en adoptant un nom collectif, qu'elle était une société de braves résolus à se montrer devant l'ennemi sans peur et sans miséricorde.

Les guerres des Franks contre les Romains, depuis le milieu du XIII^e siècle, ne furent point des guerres défensives. Dans ses entreprises militaires, la confédération avait un double but, celui de gagner du terrain aux dépens de l'empire, et celui de s'enrichir par le pillage des provinces li-

¹ Ce mot est de formation populaire ; son doublet, d'origine savante, est *captif*.

² Le dieu le plus puissant chez les Scandinaves.

mitrophes. Sa première conquête fut celle de la grande île du Rhin qu'on nomait l'île des Bataves.¹ Il est évident qu'elle nourrissait le projet de s'emparer de la rive gauche du fleuve, et de conquérir le nord de la Gaule. Animés par de petits succès et par les relations de leurs espions ou de leurs coureurs, à la poursuite de ce dessein gigantesque, les Franks suppléaient à la faiblesse de leurs moyens d'attaque par une activité infatigable. Chaque année ils lançaient de l'autre côté du Rhin des bandes de jeunes fanatiques dont l'imagination s'était enflammée au récit des exploits d'Odin et des plaisirs qui attendaient les braves dans les salles du palais des morts. Peu de ces enfants perdus repassaient le fleuve. Souvent leurs incursions, qu'elles fussent avouées ou désavouées par les chefs de leurs tribus, étaient cruellement punies, et les légions romaines venaient mettre à feu et à sang la rive germanique du Rhin; dès que le fleuve était gelé, les passages et l'agression recommençaient. S'il arrivait que les postes militaires fussent dégarnis par les mouvements de troupes qui avaient lieu d'une frontière de l'empire à l'autre, toute la confédération, chefs, hommes faits et jeunes gens, selevait en armes pour faire une trouée et détruire les forteresses qui protégeaient la rive romaine. C'est à l'aide de pareilles tentatives, bien des fois réitérées, que s'accomplit enfin, dans la dernière moitié du V^e siècle, la conquête du nord de la Gaule par une portion de la ligue des Franks.

III. DIX ANS D'ÉTUDES HISTORIQUES.

COMMENT FUT COMPOSÉE L'HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS.

(Préface). —

J'avais l'ambition de faire de l'art en même temps que de la science, d'être dramatique à l'aide de matériaux fournis par une érudition sincère et scrupuleuse. Je me mis à l'œuvre avec un zèle proportionné aux difficultés de l'entreprise.

Comme je ne pouvais avoir à ma disposition qu'un très petit nombre de livres, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu,² et plus tard, sous le soleil d'été, je

¹ Peuple germanique établi autrefois à l'embouchure du Rhin.

² C'est là que se trouve la Bibliothèque nationale.

courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut,¹ dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte jusqu'à près de cinq heures. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi, au milieu de ces recherches préparatoires où ne se rencontraient ni les épines ni les découragements de la rédaction ; où l'esprit, planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise,² et construit d'un souffle le modèle idéal de l'édifice que plus tard il saura bâtir pièce à pièce, lentement et laborieusement.

En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars dans des centaines de volumes, et qui me présentaient, pour ainsi dire à nu, les temps et les hommes que je voulais peindre, je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a longtemps souhaité de voir et que souvent lui ont montré ses rêves.

A force de dévorer les longues pages in-folio pour en extraire une phrase et quelquefois un mot entre mille, mes yeux acquirent une faculté qui m'étonna, et dont il m'est impossible de me rendre compte, celle de lire en quelque sorte par intuition, et de rencontrer presque immédiatement le passage qui devait m'intéresser. La force vitale semblait se porter tout entière sur un seul point. Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume et prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs ; les employés de la bibliothèque et les curieux allaient et venaient par la salle, je n'entendais rien, je ne voyais rien ; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent, et depuis cette époque de premier travail il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race, de mœurs, de physionomies et de destinées si diverses, qui successivement se présentaient à mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur,³ les autres naviguant dans la tem-

¹ Diverses bibliothèques de Paris.

² A sa manière.

³ Arthur ou Artus, roi d'Angleterre du XI^e siècle, dont l'his-

toire est pleine de fâbels. Sa vie légendaire forme l'objet des *chansons de geste* du cycle breton, où cycle du Roi Arthur, ou cycle des Chevaliers de la Table-Ronde.

pête avec aussi peu de souci d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac; d'autres dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par tête les familles comme le bétail; d'autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers, ou, frénétiques de désespoir, courant la forêt pour y vivre comme vivent les loups: de rapine, de meurtre et d'indépendance.

Comme on l'a souvent remarqué, toute passion véritable a besoin d'un confident intime... Cet ami, ce conseiller sûr et fidèle, dont je regrette chaque jour davantage d'être séparé par l'absence, c'était le savant, l'ingénieur M. Fauriel, en qui la sagacité, la justesse d'esprit et la grâce de langage semblent s'être personnifiées. Ses jugements pleins de finesse et de mesure étaient ma règle dans le doute, et la sympathie avec laquelle il suivait mes travaux me stimulait à marcher en avant. Rarement je sortais de nos longs entretiens sans que ma pensée eût fait un pas, sans qu'elle eût gagné quelque chose en netteté et en décision. Je me rappelle encore, après treize ans, nos promenades du soir, qui se prolongeaient en été sur une grande partie des boulevards extérieurs, et durant lesquelles je racontais avec une abondance intarissable les détails les plus minutieux des chroniques et des légendes, tout ce qui rendait vivants pour moi mes vainqueurs et mes vaincus du XI^e siècle; toutes les misères nationales, toutes les souffrances individuelles de la population anglo-saxonne, et jusqu'aux simples avanies éprouvées par ces hommes morts depuis sept cents ans, et que j'aimais comme si j'eusse été l'un d'entre eux. Tantôt c'était un évêque saxon chassé de son siège parce qu'il ne savait pas le français; tantôt des moines dont on lacérait des chartes¹ comme de nulle valeur parce qu'elles étaient en langue saxonne; tantôt un accusé que les juges normands condamnaient sans l'entendre parce qu'il ne parlait qu'anglais; tantôt une famille dépouillée par les conquérants et recevant d'eux, à titre d'aumône, une parcelle de son propre héritage: faits de bien peu d'importance, à ne les considérer qu'en eux-mêmes, mais où je puisais la forte teinte de réalité qui devait, si la puissance d'exécution ne me manquait pas, colorer l'ensemble du tableau.

¹ Autrefois titres qui accordaient des privilèges.

Le succès que j'obtins passa¹ mes espérances, mais il y eut à cette joie, quelque grande qu'elle fût, une bien triste compensation : mes yeux s'étaient usés au travail ; j'avais en partie perdu la vue...

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu ; je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle ; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec tant d'amertume que dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences ? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là ? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière, à la portée² de chacun de nous ? Avec elle, on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids, on se fait à soi-même sa destinée, on use noblement sa vie.

Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore : si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche,³ je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.

THIERS

Adolphe Thiers naquit à Marseille en 1797 et mourut à Saint-Germain-en-Laye⁴ en 1877. Il fut d'abord avocat, mais il s'aperçut bientôt qu'il n'était pas fait pour la carrière du barreau : il la quitta pour se consacrer à l'étude de l'histoire et de la philosophie. En 1823 il fit paraître les deux premiers volumes de son *Histoire de la Révolution française*,

¹ Avec le sens de *dépassa*.

² Au pouvoir de.

³ Interruption.

⁴ Ville de 17 mille habitants, à 23 km. O. de Paris.

dont il ne termina le dixième et dernier volume que quatre ans après. Cet ouvrage remarquable par la clarté de son style et l'intérêt dramatique du récit, fut placé dès l'abord au premier rang des grands travaux historiques. On lui reproche seulement de s'être fait l'apologiste de la Révolution, en montrant une indulgence excessive pour les crimes des acteurs de ce grand drame.

En 1830, Thiers fonde un journal avec Mignet,¹ et, à partir de ce moment, il se consacre à la politique. Plusieurs fois ministre et président du conseil, il prit une part active à toutes les affaires et attacha son nom aux lois les plus importantes. Ses discours parlementaires se distinguent par la clarté élégante de l'argumentation et l'émotion pénétrante qui s'en dégage. Mais, malgré les occupations de sa vie politique, Thiers resta fidèle au culte de l'histoire. C'est à elle qu'il demanda une consolation lorsqu'il tomba du pouvoir en 1840. Ayant voulu donner un pendant à son premier ouvrage, il écrivit *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*, dont les deux premiers volumes parurent en 1845, et qui ne fut achevée qu'en 1862 (en 20 volumes). L'auteur avait eu à sa disposition le plus riche trésor de documents authentiques, de papiers originaux qu'un historien puisse rassembler. Il a su les trier avec habileté et donner un brillant tableau d'une des époques les plus remarquables de l'histoire moderne. Outre ces deux ouvrages, Thiers publia d'autres encore d'une très grande valeur, tels que : *Le Salon de 1822*, *De la Monarchie française* (1822), *Law et son système* (1826), *la Monarchie de 1830, 1831*, *Du droit de propriété* (1848), *le Congrès de Vienne* (1853), *Discours parlementaires* (1867—1879).

Thiers a surtout été l'historien par excellence des affaires. Doué d'un admirable bon sens, d'une merveilleuse facilité à tout voir, à tout comprendre, à tout expliquer, il porte la clarté partout avec lui ; lois, commerce, finances, tactique militaire, tout devient intéressant et vivant sous la plume de ce grand historien.

Thiers fut président de la République française de 1871 à 1873.

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE.

1. SUR LA MANIÈRE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

(Introduction).

Ma vie, j'ose le dire, a été une longue étude historique, et si on excepte ces moments violents où l'action vous étourdit, où le torrent des choses vous emporte au point de ne pas vous laisser discerner ses bords, j'ai presque toujours observé ce qui se passait autour de moi, en le rapportant à ce qui s'était passé ailleurs, pour y chercher ce qu'il y avait de différent ou de semblable. Cette longue comparaison est, je le crois, la vraie préparation de l'esprit à l'exécution de cette épopée de l'histoire, qui n'est pas condamnée à être décolorée parce qu'elle est exacte et positive, car l'homme réel qui s'appelle tantôt Alexandre, tan-

¹ Mignet (1796—1884), historien français de l'école philosophique, qui aime à raisonner sur les

faits, à juger les événements. Œuvre principale : *Histoire de la Révolution*.

tôt Annibal, César, Charlemagne, Napoléon, a sa poésie, bien que différente comme l'homme fictif qui s'appelle Achille, Enée, Roland ou Renaud !

L'observation assidue des hommes et des événements, ou, comme disent les peintres, l'observation de la nature, ne suffit pas ; il faut un certain don pour bien écrire l'histoire. Quel est-il ? Est-ce l'esprit, l'imagination, la critique, l'art de composer, le talent de peindre ? Je répondrai qu'il serait bien désirable d'avoir de tous ces dons à la fois, et que toute histoire où se montre une seule de ces qualités rares est une œuvre appréciable et hautement appréciée des générations futures.... Chaque historien a sa qualité particulière et saillante : tel narre avec une abondance qui entraîne, tel autre narre sans suite, va par saillies et par bonds, mais en passant, trace en quelques traits des figures qui ne s'effacent jamais de la mémoire des hommes ; tel autre enfin, moins abondant ou moins habile à peindre, mais plus calme, plus discret, pénètre d'un œil auquel rien n'échappe dans la profondeur des événements humains, et les éclaire d'une éternelle clarté. De quelque manière qu'ils fassent, je le répète, ils ont bien fait. Et pourtant n'y a-t-il pas une qualité essentielle, préférable à toutes les autres, qui doit distinguer l'historien, et qui constitue sa véritable supériorité ? Je le crois, et je dis tout de suite que, dans mon opinion, cette qualité c'est l'intelligence.

Je prends ici ce mot dans son acception vulgaire, et l'appliquant seulement aux sujets les plus divers, je vais tâcher de me faire entendre. On remarque souvent chez un enfant, un ouvrier, un homme d'Etat, quelque chose qu'on ne qualifie pas d'abord du nom d'esprit, parce que le brillant y manque, mais qu'on appelle l'intelligence, parce que celui qui en paraît doué saisit sur-le-champ¹ ce qu'on lui dit, voit, entend, à demi-mot, comprend s'il est enfant ce qu'on lui enseigne, s'il est ouvrier l'œuvre qu'on lui donne à exécuter, s'il est homme d'Etat les événements, leurs causes, leurs conséquences, devine les caractères, leurs penchants, la conduite qu'il faut en attendre, et n'est surpris, embarrassé de rien, quoique souvent affligé de tout. C'est là ce qui s'appelle l'intelligence, et bientôt à la pratique, cette simple qualité, qui ne vise pas à l'effet, est de plus grande utilité dans la vie que tous les dons de l'esprit, le génie excepté, parce qu'il n'est, après tout, que l'intelligence

¹ Immédiatement.

elle-même, avec l'éclat, la force, l'étendue, la promptitude.

C'est cette qualité, appliquée aux grands sujets de l'histoire, qui à mon avis est la qualité essentielle du narrateur, et qui, lorsqu'elle existe, amène bientôt à sa suite toutes les autres, pourvu qu'au don de la nature on joigne l'expérience, née de la pratique. En effet, avec ce que je nomme l'intelligence, on démêle bien le vrai du faux, on ne se laisse pas tromper par les vaines traditions ou les faux bruits de l'histoire, on a de la critique; on saisit bien le caractère des hommes et des temps, on n'exagère rien, on ne fait rien trop grand ou trop petit, on donne à chaque personnage ses traits véritables, on écarte le fard, de tous les ornements le plus malséant en histoire, on peint juste; on entre dans les secrets ressorts des choses; on comprend et on fait comprendre comment elles se sont accomplies; diplomatie, administration, guerre, marine, on met ces objets si divers à la portée de la plupart des esprits, parce qu'on a su les saisir dans leur généralité intelligible à tous: et quand on est arrivé ainsi à s'emparer des nombreux éléments dont un vaste récit doit se composer, l'ordre dans lequel il faut les présenter, on le trouve dans l'enchaînement même des événements, car celui qui a su saisir le lien mystérieux qui les unit, la manière dont ils se sont engendrés les uns les autres, a découvert l'ordre de narration le plus beau, parce que c'est le plus naturel; et si, de plus, il n'est pas de glace devant les grandes scènes de la vie des nations, il mêle fortement le tout ensemble, le fait succéder avec aisance et vivacité; il laisse au fleuve du temps sa fluidité, sa puissance, sa grâce même, en ne forçant aucun de ses mouvements, en n'altérant aucun de ses heureux contours; enfin, dernière et suprême condition, il est équitable, parce que rien ne calme, n'abat les passions comme la connaissance profonde des hommes. Je ne dirai pas qu'elle fait tomber toute sévérité, car ce serait un malheur; mais quand on connaît l'humanité et ses faiblesses, quand on sait ce qui la domine et l'entraîne, sans haïr moins le mal, sans aimer moins le bien, on a plus d'indulgence pour l'homme qui s'est laissé aller au mal par les mille entraînements de l'âme humaine, et on n'adore pas moins celui qui, malgré toutes les basses attractions, a su tenir son cœur au niveau du bon, du beau et du grand.

L'intelligence est donc, selon moi, la faculté heureuse qui, en histoire, enseigne à démêler le vrai du faux, à peindre les hommes avec justesse, à éclaircir les secrets de la poli-

tique et de la guerre, à narrer avec un ordre lumineux, à être équitable enfin, en un mot être un véritable narrateur. L'oserai-je dire? presque sans art, l'esprit clairvoyant que j'imagine n'a qu'à céder à ce besoin de conter qui souvent s'empare de nous et nous entraîne à rapporter aux autres les événements qui nous ont touchés et il pourra enfanter des chefs-d'œuvre....

Mais, m'objectera-t-on, l'art n'est donc rien, l'intelligence à elle seule suffit donc à tout! Le premier venu, doué seulement de cette compréhension, saura composer, peindre, narrer enfin, avec toutes les conditions de la véritable histoire! Je répondrais volontiers que oui, s'il ne convenait cependant de mettre quelque restriction à cette assertion trop absolue. Comprendre est presque tout, et pourtant n'est pas tout; il faut encore un certain art de composer, de peindre, de ménager les couleurs, de distribuer la lumière, un certain talent d'écrire aussi, car c'est de la langue qu'il faut se servir, qu'elle soit grecque, latine, italienne ou française, pour raconter les vicissitudes du monde. Et, j'en conviens, il faut à l'intelligence joindre l'expérience, le calcul, c'est-à-dire l'art.

Ainsi l'homme est un être fini, et il faut presque faire entrer l'infini dans son esprit. Les événements que vous avez à lui exposer se passent souvent en mille endroits, non seulement en France, mais en Allemagne, en Russie, en Espagne, en Amérique et dans l'Inde; et cependant, vous qui lui contez ces événements, lui qui les lit, ne pouvez être que sur un point à la fois.... Même quand on a saisi avec intelligence la chaîne générale qui lie les événements entre eux, il faut un certain art pour passer d'un lieu à un autre lieu, pour aller ressaisir les faits secondaires qu'on a dû négliger pour le fait le plus important; il faut sans cesse courir à droite, à gauche, sans perdre de vue la scène principale, sans laisser languir l'action, et sans rien omettre non plus, car tout fait omis constitue une faute, non seulement contre l'exactitude matérielle, mais contre la vérité morale, parce qu'il est rare qu'un fait négligé, quelque petit qu'il soit, ne manque à la texture générale, comme cause ou comme effet. Et pourtant on est tenu de ménager cet être fini, qui vous écoute et qui aspire toujours à l'infini, cet être curieux qui veut tout savoir et qui n'a pas la patience de tout apprendre. Que je sache tout, et qu'il ne m'en coûte aucun effort d'attention, voilà le lecteur, voilà l'homme! nous voilà tous!

Il faut donc un certain art de mise en scène qui exige de l'expérience, du calcul, la science et l'habitude des proportions. Mais ce n'est pas tout encore : il faut savoir peindre, il faut savoir décrire ; il faut savoir saisir dans un caractère le trait saillant qui constitue sa physionomie, dans une scène la circonstance principale qui fait image ; il faut savoir distribuer la couleur avec mesure, avec une juste gradation, ne pas la prodiguer, au point qu'il n'en reste plus pour les parties qui ont besoin d'être fortement colorées. Enfin, comme l'instrument avec lequel tout cela se fait c'est la langue, il faut savoir écrire avec la dignité élégante et grave qui convient aux grandes choses comme aux petites, qui réussit à dire les unes avec hauteur, les autres avec aisance, précision et clarté. Tout cela est de l'art, je l'avoue, et souvent même du plus raffiné. Il est donc nécessaire d'unir à la parfaite intelligence des choses, une certaine habitude de les manier, de les disposer, de les rendre dans leurs moindres détails avec une ordonnance savante et facile, noble et simple, en pénétrant partout, en se traînant tantôt dans le sang des champs de bataille, tantôt dans les cabinets de la diplomatie, pour trouver le secret des Etats, tantôt enfin dans les rues fangeuses où s'agite une démagogie furieuse et folle.

2. BATAILLE DE WATERLOO : ¹

LA GARDE MEURT ET NE SE REND PAS.

Les débris des bataillons de la garde, poussés pêle-mêle dans le vallon, se battent toujours sans vouloir se rendre. A ce moment on entend le mot qui traversera les siècles, proféré selon les uns par le général Cambronne,² selon les autres par le général Michel : « La garde meurt et ne se rend pas. » — Cambronne, blessé presque mortellement, reste étendu sur le terrain, ne voulant pas que ses soldats quittent leurs rangs pour l'emporter. Le deuxième bataillon du troisième de grenadiers, demeuré dans le vallon, réduit de cinq cents à trois cents hommes, ayant sous ses pieds ses propres camarades, devant lui des centaines de cavaliers abattus, refuse de mettre bas les armes et s'obstine à com-

¹ Prononcez *Vaterlo*. — Bourg de Belgique à 16 km. S. de Bruxelles. Napoléon fut vaincu le 18 juin 1815 par les Anglais et les Prussiens,

commandés par Wellington et Blücher.

² Général célèbre par son héroïsme ; suivit Napoléon à l'île d'Elbe.

battre. Serrant toujours ses rangs à mesure qu'ils s'éclaircissent, il attend une dernière attaque et, assailli sur ses quatre faces à la fois, fait une décharge terrible qui renverse des centaines de cavaliers. Furieux, l'ennemi amène de l'artillerie et tire à outrance sur les quatre angles du carré. Les angles de cette forteresse vivante abattus, le carré se reserre, ne présentant plus qu'une forme irrégulière, mais persistante. Il dédouble ses rangs pour occuper plus d'espace et protéger ainsi les blessés qui ont cherché asile dans son sein; chargé encore une fois, il demeure debout, abattant par son feu de nouveaux ennemis trop peu nombreux pour rester en carré, il profite d'un mouvement de répit pour prendre une forme nouvelle, et se réduit alors en triangle tourné vers l'ennemi, de manière à sauver en rétrogradant tout ce qui s'est réfugié derrière ses baïonnettes. Il est bientôt assailli de nouveau.— Ne nous rendons pas, s'écrient ces braves gens, qui ne sont plus que cent cinquante. Tous alors, après avoir tiré une dernière fois, se précipitent sur la cavalerie acharnée à les poursuivre, et avec leurs baïonnettes tuent des hommes et des chevaux, jusqu'à ce qu'enfin ils succombent dans ce sublime et dernier effort. Dévouement admirable, et que rien ne surpasse dans l'histoire des siècles!

MICHELET

Jules Michelet naquit à Paris en 1798 et mourut à Hyères en 1874. Il se consacra de bonne heure à l'histoire et y resta attaché toute sa vie. Il l'enseigna d'abord au collège Rollin, à la Sorbonne, au collège de France.² Cette dernière chaire lui ayant été retirée pour refus de serment, il s'attacha alors, à écrire l'histoire qu'il avait jusque là enseignée. Son *Histoire de France*, en 16 volumes, parut de 1837 à 1867. Elle fut suivie d'un *Précis de l'histoire moderne* (1839) d'une *Introduction à l'histoire universelle* (1844) et surtout d'une *Histoire de la Révolution* (1847-1856).

¹ Ville de 14 mille habitants dans l'arrondissement de Toulon, à 4 km. de la Méditerranée. ¶

² On appelle *collège* toute école secondaire, qui correspondrait plutôt à nos gymnases roumains. La

Sorbonne est le nom sous lequel on désigne l'Université de Paris.— Le *Collège de France* est une institution d'enseignement supérieur fondée par François I^{er}.

en 6 volumes. Michelet a encore publié beaucoup d'autres ouvrages d'un genre tout différent, tels que *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Femme*, *l'Amour*, *la Mer*, *la Montagne*, *la Famille*, *le Peuple*, *la Bible de l'humanité*, *Nos Fils*, etc. Il faudrait toute une page pour énumérer tous les ouvrages instructifs sortis de la plume de ce fécond écrivain.

Michelet s'est fait une place à part parmi les historiens. Il ne se contente pas seulement de caractériser une époque par une fidèle peinture, hardie et brillante, et dans un style vif et coloré, mais il fait aussi une bonne part aux pensées, à la réflexion. On lui reproche seulement d'avoir souvent ajouté la fiction à la vérité, et de n'avoir pas toujours su garder l'impartialité qui convient à un historien. Cependant, malgré ces reproches, Michelet laissera une trace profonde comme écrivain. Il aura du moins le mérite d'avoir popularisé l'histoire.

Il reste encore de Michelet un livre intitulé *la Pologne martyre*, dont un chapitre intitulé : *les Principautés danubiennes*,¹ nous intéressent personnellement, comme Roumains. L'auteur y parle de notre révolution de 1848, du caractère de notre peuple et de la beauté de notre langue.¹

HISTOIRE DE FRANCE.

L'AN 1000.

C'était une croyance universelle au moyen âge, que le monde devait finir avec l'an mil de l'incarnation. Avant le christianisme, les Etrusques² aussi avaient fixé leur terme à dix siècles, et la prédiction s'était accomplie. Le christianisme, passager sur cette terre, hôte exilé du ciel, devait adopter aisément ses croyances. Le monde du moyen âge n'avait pas la régularité antérieure de la cité antique, et il était bien difficile d'en discerner l'ordre intime et profond. Ce monde ne voyait que chaos en soi ; il aspirait à l'ordre, et l'espérait dans la mort. D'ailleurs, en ces temps de miracles et des légendes, où tout apparaissait bizarrement comme à travers de sombres vitraux, on pouvait douter que cette réalité visible fût autre chose qu'un songe. Les merveilles composaient la vie commune. L'armée d'Othon³ avait bien vu le soleil en défaillance et jaune comme du safran. Le diable ne prenait plus la peine de se cacher : on l'avait vu à Rome se présenter solennellement devant un pape magicien. Au milieu de tant d'apparitions, de visions, de voix étranges, parmi les miracles de Dieu et les prestiges de démon, qui pouvait dire si la terre n'allait pas un matin se résoudre en fumée au son de la fatale trompette ? Il eût bien pu se faire

¹ Nous en avons extrait de larges fragments dans notre *Chrestomathie française* à l'usage de la V^e classe des lycées.

² Peuple de l'Etrurie, qui est la

Toscane d'aujourd'hui.

³ Othon III (fils d'Othon II), empereur d'Allemagne de 983 à 1002.

alors que ce que nous appelons la vie, fût en effet la mort et qu'en finissant, le monde, comme ce saint du légendaire, « commençât de vivre et cessât de mourir. » *Et tunc vivere incepit, morique desiit.*

Cette fin d'un monde si triste était tout ensemble l'espoir et l'effroi du moyen âge. Voyez ces vieilles statues dans les cathédrales des dixième et onzième siècles, maigres, muettes et grimaçantes dans leur roideur contractée, l'air souffrant comme la vie, et laides comme la mort. Voyez comme elles implorent, les mains jointes, ce moment souhaité et terrible, cette seconde mort de la résurrection, qui doit les faire sortir de leurs ineffables tristesses, et les faire passer du néant à l'être, du tombeau en Dieu. C'est l'image de ce pauvre monde sans espoir après tant de ruines. L'empire romain avait croulé, celui de Charlemagne était allé aussi; le christianisme avait cru d'abord devoir remédier aux maux d'ici-bas, et ils continuaient. Malheur sur malheur, ruine sur ruine. Il fallait bien qu'il vint autre chose, et l'on attendait. Le captif attendait dans le noir donjon, ¹ dans le sépulcral *in pace*; ² le serf attendait sur son sillon, à l'ombre de l'odieuse tour; le moine attendait, dans les abstinences du cloître, dans les tumultes solitaires du cœur, au milieu des tentations et des chutes, des remords et des visions étranges, misérable jouet du diable qui folâtrait cruellement autour de lui, et qui le soir, tirant sa couverture, lui disait gaiement à l'oreille: « Tu es damné! »

Tous souhaitaient sortir de peine, et n'importe à quel prix! Il leur valait mieux tomber une fois entre les mains de Dieu et reposer à jamais, fût-ce dans une couche ardente. Il devait d'ailleurs aussi avoir son charme, ce moment où l'aiguë et déchirante trompette de l'archange ³ percerait l'oreille des tyrans. Alors, du donjon, du cloître, du sillon, un rire terrible eût éclaté au milieu des pleurs.

Cet effroyable espoir du jugement dernier s'accrut dans les calamités qui précédèrent l'an 1000, ou suivirent de près. Il semblait que l'ordre des saisons se fût interverti, que les éléments suivissent des lois nouvelles. Une peste terrible désola l'Aquitaine; ⁴ la chair des malades semblait

¹ On appelle *donjon* la partie la plus élevée d'un château ordinairement en forme de tour. Il servait le plus souvent de prison.

² *In-pace* (prononcez *in-pacé*), autrefois cachot en usage dans quelques monastères.

³ Prononcez *arkange*.

⁴ Une des quatre divisions de l'ancienne Gaule, sous l'administration romaine; entre la Garonne les Pyrénées et l'Océan.

frappée par le feu, se détachait de leurs os, et tombait en pourriture. Ces misérables couvraient les routes des lieux de pèlerinage, assiégeaient les églises, particulièrement Saint-Martin, à Limoges;¹ ils s'étouffaient aux portes, et s'y entassaient. La puanteur qui entourait l'église ne pouvait les rebuter. La plupart des évêques du midi s'y rendirent, et y firent porter les reliques de leurs églises. La foule augmentait, l'infection aussi; ils mouraient sur les reliques des saints.

C'est fut encore pis quelques années après. La famine ravagea tout le monde depuis l'Orient, la Grèce, l'Italie, la France, l'Angleterre. «Le muid de blé, dit un contemporain, s'éleva à soixante sols d'or.² Les riches maigriront et pâliront; les pauvres rongèrent les racines des forêts; plusieurs, chose horrible à dire, se laissèrent aller à dévorer des chairs humaines. Sur les chemins, les forts saisissaient les faibles, les déchiraient, les rôtissaient, les mangeaient. Quelques uns présentaient à des enfants un œuf, un fruit, et les attiraient à l'écart pour les dévorer. Ce délire, cette rage alla au point que la bête était plus en sûreté que l'homme. Comme si c'eût été désormais une coutume établie de manger de la chair humaine, il y en eut un qui osa en étaler à vendre dans le marché de Tournus.³ Il ne nia point, et fut brûlé. Un autre alla pendant la nuit déterrer cette même chair, la mangea et fut brûlé de même.»

«...Dans la forêt de Mâcon,⁴ près l'église de Saint-Jean de Castanedo, un misérable avait bâti une chaumière, où il égorgait la nuit ceux qui lui demandaient l'hospitalité. Un homme y aperçut des ossements, et parvint à s'enfuir. On y trouva quarante-huit têtes d'hommes, de femmes et d'enfants. Le tourment de la faim était si affreux, que plusieurs tirant de la craie du fond de la terre, la mêlaient à la farine. Une autre calamité survint, c'est que les loups, alléchés par la multitude des cadavres sans sépulture, commencèrent à s'attaquer aux hommes. Alors les gens craignant Dieu ouvrirent les fosses, où le fils traînait le père, le frère son frère, la mère son fils, quand ils les voyaient défaillir, et le survivant lui-même, désespérant de la vie, s'y jetait souvent après eux. Cependant, les prélats des cités de la

¹ Chef-lieu du département de la Haute-Vienne à 400 km. S.-O. de Paris.

² Le *sol* ou *sou* correspondrait à la 20^{ème} partie d'un franc. Le

sol d'or valait, sous Charlemagne, 120 francs.

³ Canton dans le département Saône-et-Loire.

⁴ Voyez page 22, note 2.

Gaule, s'étant assemblés en concile pour chercher remède à de tels maux, avisèrent¹ que, puisqu'on ne pouvait alimenter tous ces affamés, on sustentât² comme on pourrait ceux qui semblaient les plus robustes, de peur que la terre ne demeurât sans culture.»

Ces excessives misères brisèrent les cœurs et leur rendirent un peu de douceur et de piété. Ils mirent le glaive dans le fourreau, tremblants eux-même sous le glaive de Dieu. Ce n'était plus la peine de se battre, ni de faire la guerre pour cette terre maudite qu'on allait quitter. De vengeance, on n'en avait plus besoin; chacun voyait bien que son ennemi, comme lui-même, avait peu à vivre. A l'occasion de la peste de Limoges, ils coururent de bon cœur aux pieds des évêques, et s'engagèrent à rester désormais paisibles, à respecter les églises, à ne plus infecter les grands chemins, à ménager du moins ceux qui voyageraient sous la sauvegarde des prêtres et des religieux. Pendant les jours saints de chaque semaine (du mercredi soir au lundi matin), toute guerre était interdite: c'est ce qu'on appela *la paix*, plus tard *la trêve de Dieu*.

Dans cet effroi général, la plupart ne trouvaient un peu de repos qu'à l'ombre des églises. Ils apportaient en foule, ils mettaient sur l'autel des donations de terre, de maisons, de serfs. Tous ces actes portent l'empreinte d'une même croyance: «Le soir du monde approche, disent-ils; chaque jour entasse de nouvelles ruines; moi, comte ou baron, j'ai donné à telle église pour le remède de mon âme...» Ou encore: «Considérant que le servage est contraire à la liberté chrétienne, j'affranchis un tel, mon serf de corps, lui, ses enfants et ses hoirs.»³

Mais le plus souvent tout cela ne les rassurait point. Ils aspiraient à quitter l'épée, le baudrier,⁴ tous les signes de la milice du siècle; ils se réfugiaient parmi les moines et sous leur habit; ils leur demandaient dans leurs couvents une toute petite place où se cacher. Ceux-ci n'avaient d'autre peine que d'empêcher les grands du monde, les ducs et les rois, de devenir moines, ou frères convers.⁵ Guillaume I^{er},⁶ duc de Normandie, aurait tout laissé pour se retirer à

¹ Furent d'avis.

² Qu'on nourrit, qu'on entretint.

³ Dans le langage de la Jurisprudence ce mot signifie *héritiers*.

⁴ Bande de cuir ou d'étoffe por-

tée en écharpe ou ceinture, pour soutenir le sabre ou l'épée.

⁵ *Convers*, employés aux œuvres serviles d'un couvent.

⁶ Guillaume I^{er}, le Conquérant (1027—1087).

Jumièges,¹ si l'abbé le lui eût permis. Au moins, il trouva moyen d'enlever un capuchon et une étamine,² les emporta avec lui, les déposa dans un petit coffre, et en garda toujours la clef à sa ceinture. Hugues I^{er},³ duc de Bourgogne, et avant lui l'empereur Henri II,⁴ auraient bien voulu aussi se faire moines. Hugues en fut empêché par le pape Henri; entrant dans l'église de l'abbaye de Saint-Vanne, à Verdun,⁵ il s'était écrié avec le psalmiste: «Voici le repos que j'ai choisi, et mon habitation aux siècles des siècles!» Un religieux l'entendit, et avertit l'abbé. Celui-ci appela l'Empereur dans le chapitre⁶ des moines, et lui demanda qu'elle était son intention. «Je veux, avec la grâce de Dieu, répondit-il en pleurant, renoncer à l'habit du siècle, revêtir le vôtre, et ne plus servir que Dieu avec vos frères.—Voulez-vous donc, reprit l'abbé, promettre, selon notre règle et à l'exemple de Jésus-Christ, l'obéissance jusqu'à la mort?—Je le veux, reprit l'empereur.—Eh bien! je vous reçois comme moine, dès ce jour j'accepte la charge de votre âme; et ce que j'ordonnerai, je veux que vous le fassiez avec la crainte du Seigneur. Or, je vous ordonne de retourner au gouvernement de l'empire que Dieu vous a confié, et de veiller de tout votre pouvoir, avec crainte et tremblement, au salut de tout le royaume.» L'empereur, lié par son vœu, obéit à regret. L'église l'honore sous le nom de Saint-Henri...

Un autre saint qu'elle n'a pas canonisé est notre Robert,⁷ roi de France. C'est sous ce bon Robert que se passa cette terrible époque de l'an 1000; et il sembla que la colère divine fût désarmée par cet homme simple en qui s'était comme incarnée la paix de Dieu. L'humanité se rassura et espéra durer encore un peu; elle vit, comme Ezéchias⁸, que le Seigneur voulait bien ajouter à ces jours. Elle se leva de son agonie, se remit à vivre, à travailler, à bâtir; à bâtir d'abord les églises de Dieu. «Près de trois cents ans après l'an 1000, dit Glaber,⁹ dans presque tout l'univers, surtout dans l'Italie et dans les Gaules, les basiliques des églises furent renouvelées, quoique la plupart fussent encore

¹ Bourg de France dans l'arrondissement de Rouen.

² Voilé d'étoffe mince, non croisée.

³ Hugues le Grand, duc de France et comte de Paris, mort en 956.

⁴ Henri II, le Saint, empereur d'Allemagne de 1014 à 1024.

⁵ Ville forte sur la Meuse avec 18 mille habitants.

⁶ *Chapitre* a ici le sens de salle

où les moines tiennent leurs assemblées.

⁷ Robert II, le Pieux (996—1031), fils et successeur de Hugues Capet.

⁸ Prononcez *Exékiasse*.—Roi de Juda (VII^e siècle av. J.-C.), qui vainquit Sénachérib, roi d'Assyrie.

⁹ Moine de Cluny, auteur d'une *Chronique* en latin, de 900 à 1046.

assez belles pour n'en avoir nul besoin. Et cependant les peuples chrétiens semblaient rivaliser à qui élèverait les plus magnifiques. On eût dit que le monde se secouait et dépouillait sa vieillesse, pour revêtir la robe blanche des églises.

VICTOR HUGO

Victor Hugo naquit à Besançon en 1802, et mourut à Paris en 1885. Ses aptitudes poétiques se réveillèrent de bonne heure. Dès l'âge de dix-sept ans il concourait déjà pour des prix de poésie et les remportait. A vingt et un an il était célèbre. Ses *Odes et Ballades*, parues en 1822, soulevèrent un grand enthousiasme par la richesse des vers et la beauté de la forme. Ce recueil qui eût suffi à la gloire d'un autre, n'était que la première manifestation du génie du grand poète. Il fut bientôt suivi de deux autres, chacun à deux ans de distance. Entre temps Victor Hugo donnait deux romans du genre le plus excentrique, *Han d'Islande* (1823) et *Burg-Jargal* (1825).

En 1827, il se met à la tête du mouvement romantique. La préface qu'il écrivit pour son drame *Cromwel*, servit de manifeste à ce mouvement, dont le but était de renouveler la forme d'une littérature vieillie. Le classicisme, avec son imitation de l'antiquité, était démodé. Déjà M-me de Staël et Chateaubriand, réagissant contre le classicisme, avaient ouvert de nouvelles routes, en conseillant aux écrivains de prendre leurs modèles de préférence dans l'histoire du moyen âge, dans la religion chrétienne et dans les littératures étrangères. Victor Hugo et la pléiade en élargirent considérablement les tendances. On attaqua le classicisme au nom de la vérité et on démolit les principes sur lesquels il était basé. On admit ce que celui-ci proscrivait et on proscrivit ce qu'il admettait. On enrichit la langue, en réintégrant les mots populaires et techniques qui avaient été exclus. En poésie, on permit à un vers d'enjamber sur un autre, à la césure de tomber sur n'importe quelle partie du vers, à l'alexandrin d'alterner avec les vers de huit, six, etc., syllabes ; on préféra la rime riche et éclatante à la fois par le sens et le son du mot. Au théâtre, on confondit les genres, en créant le drame romantique, forme littéraire moderne, mélange du beau et du laid, du sublime et du grotesque, du tragique et du comique ; on méprisa la règle des trois unités, exception faite de l'unité d'action ; on essaya de présenter à la scène des personnages historiques qu'on avait la prétention de rendre plus vrais et plus vivants.

Afin de faire réussir ces théories nouvelles de l'art, Victor Hugo écrivit un grand nombre de drames dont les principaux seraient, par ordre chronologique, *Hernani* (1830) *Marion Delorme* (1831), *le Roi s'amuse* (1832), *Lucrèce Borgia* (1833), *Ruy-Blas* (1838), *les Burgraves* (1842). Toutes ces pièces, ou presque toutes, sont des dates mémorables dans l'histoire du théâtre français comme ayant provoqué de véritables révolutions entre les fanatiques des deux partis littéraires. On s'est battu au parterre à la première représentation de *Hernani*.

Ces drames, pour la plupart en vers, ne détournèrent pas le poète

de son véritable génie, la poésie lyrique. En 1828, il donna les *Orientales*, la plus magnifique création de son imagination. Ce qu'on y admire, c'est la science du rythme, la richesse des rimes et la splendeur de la forme. Après les *Orientales* vinrent les *Feuilles d'automne* (1830), où le poète nous fait part de ses propres sentiments, les *Chans du Crépuscule* (1835), les *Voix intérieures* (1837), les *Rayons et les Ombres* (1840), où nous trouvons de graves méditations sur les faits du jour, sur le mal du siècle, ainsi que de très beaux paysages pittoresques; enfin les *Contemplations* (1856), dont la plupart des poésies sont l'écho douloureux de l'âme du poète frappé par la mort tragique de ses enfants. Exilé par Napoléon III, Victor Hugo écrivit contre lui les *Châtiments* (1853), poème satirique de la plus haute valeur. Enfin, de 1859 à 1885, date de sa mort, il donne encore une foule de poèmes, parmi lesquels *l'Année terrible*, la *Pitié* et surtout la *Légende des siècles*, véritable épopée moderne, qui reste le chef-d'œuvre du grand poète.

Outre la poésie et le drame, Victor Hugo a aussi abordé le roman, et nous a laissé dans ce genre des œuvres importantes, telles que *Notre-Dame de Paris* (1831), roman historique, les *Misérables* (1832), roman social.

Victor Hugo est un nom considérable dans l'histoire de la littérature française. La dixième partie de son trésor lyrique, a dit un critique, suffirait pour faire vivre son nom aussi longtemps que la langue et la littérature françaises. Par la grandeur de son génie, la puissance de son imagination et la force de sa vision, Victor Hugo est le plus grand poète du XIX^e siècle.

I. CROMWELL.

(1827).

SUR LE DRAME.—SUR LES TROIS UNITÉS.

.... Du jour où le christianisme a dit à l'homme : «Tu es double, tu es composé de deux êtres, l'un périssable, l'autre immortel, l'un charnel, l'autre éthéré, l'un enchaîné par les appétits, les besoins et les passions, l'autre emporté sur les ailes de l'enthousiasme et de la rêverie; celui-ci enfin toujours courbé vers la terre, sa mère, celui-là sans cesse élané vers le ciel, sa patrie,» de ce jour le drame a été créé. Est-ce autre chose en effet que ce contraste de tous les jours, que cette lutte de tous les instants entre deux principes opposés qui sont toujours en présence dans la vie, et qui se disputent l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe?

La poésie née du christianisme, la poésie de notre temps est donc le drame; le caractère du drame est le réel; le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Car la poésie vraie, la poésie complète, est dans l'harmonie des

contraires. Puis il est temps de le dire hautement, et c'est ici surtout que les exceptions confirmeraient la règle, tout ce qui est dans la nature, est dans l'art...

Ainsi, que des pédants étourdis (l'un n'exclut pas l'autre) prétendent que le difforme, le laid, le grotesque, ne doit jamais être un objet d'imitation pour l'art, on leur répond que le grotesque, c'est la comédie, et qu'apparemment la comédie fait partie de l'art. Tartuffe n'est pas beau, Pourceaugnac¹ n'est pas noble ! Pourceaugnac et Tartuffe sont d'admirables jets de l'art.

Que si, chassés de ce retranchement dans leur seconde ligne de douane, ils renouvellent leur prohibition du grotesque allié au sublime, de la comédie fondue dans la tragédie, on leur fait voir que, dans la poésie des peuples chrétiens, le premier de ces deux types représente la bête humaine, le second l'âme. Ces deux tiges de l'art, si l'on empêche leurs rameaux de se mêler, si on les sépare systématiquement, produiront pour tous fruits, d'une part des abstractions de vices, de ridicules ; de l'autre, des abstractions de crime, d'héroïsme et de vertu. Les deux types, ainsi isolés et livrés à eux-mêmes, s'en iront chacun de leur côté laissant entre eux le réel, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. D'où il suit qu'après ces abstractions il restera quelque chose à représenter, l'homme ; après ces tragédies et ces comédies, quelque chose à faire, le drame.

Dans le drame, tel qu'on peut, sinon l'exécuter, du moins le concevoir ; tout s'enchaîne et se déduit ainsi que dans la réalité. Le corps y joue son rôle comme l'âme, et les hommes et les événements, mis en jeu par ce double agent, passent tour à tour bouffons et terribles, quelquefois terribles et bouffons tout ensemble.... Car les hommes de génie, si grands qu'ils soient, ont toujours en eux leur bête qui parodie leur intelligence. C'est par là qu'ils touchent à l'humanité, c'est par là qu'ils sont dramatiques. « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, » disait Napoléon, quand il fut convaincu d'être homme ; et cet éclair d'une âme de feu qui s'entr'ouvre illumine à la fois l'art et l'histoire, ce cri d'angoisse est le résumé du drame et de la vie....

C'est donc une des suprêmes beautés du drame que le grotesque. Il n'en est pas seulement une convenance, il en est souvent une nécessité....

¹ Deux héros du *Tartuffe* et de

Monsieur de Pourceaugnac, comédies de Molière.

On voit combien l'arbitraire distinction des genres croule vite devant la raison et le goût. On ne ruinerait pas moins aisément la prétendue règle des deux unités. Nous disons *deux* et non *trois* unités, l'unité d'action ou d'ensemble, la seule vraie et fondée, étant depuis longtemps hors de cause.

Des contemporains distingués, étrangers et nationaux, ont déjà attaqué, et par la pratique et par la théorie, cette loi fondamentale du code pseudo-aristotélique. Au reste, le combat ne devait pas rester long. A la première secousse elle a craqué, tant elle était vermoulue, cette solive de la vieille mesure scolastique.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les routiniers prétendent appuyer leur règle des deux unités sur la vraisemblance, tandis que c'est précisément le réel qui la tue. Quoi de plus invraisemblable et de plus absurde en effet que ce vestibule, ce péristyle,¹ cette antichambre, lieu banal où nos tragédies ont la complaisance de venir se dérouler, où arrivent, on ne sait comment, les conspirateurs pour déclamer contre le tyran, le tyran pour déclamer contre les conspirateurs, chacun à leur tour, comme s'ils s'étaient dit bucoliquement :

Alternis cantemus : amant alterna Camenæ.²

Où a-t-on vu vestibule ou péristyle de cette sorte ? Quoi de plus contraire, nous ne dirons pas à la vérité, les scolastiques³ en font bon marché,⁴ mais à la vraisemblance ? Il résulte de là que tout ce qui est trop caractéristique, trop intime, trop local, pour se passer dans l'antichambre ou le carrefour, c'est-à-dire tout le drame se passe dans la coulisse. Nous ne voyons en quelque sorte sur le théâtre que les coudes de l'action ; ses mains sont ailleurs. Au lieu de scènes, nous avons des récits ; au lieu de tableaux, des descriptions. De graves personnages placés, comme le chœur antique, entre le drame et nous, viennent nous raconter ce qui se fait dans le temple, dans le palais, dans la place publique, de façon que, souventes fois,⁵ nous sommes tentés de leur crier : « Vraiment ! mais conduisez-nous donc là-bas. On s'y doit

¹ Colonnade autour d'un édifice.

² Cette citation, dont Victor Hugo a modifié le texte pour l'adapter à sa plaisanterie, est tirée de la troisième églogue de Virgile :

Incipe, Damceta : tu deinde sequere,
Menalca.
Alternis, dicetis : amant alterna Camenæ.
(III, 58).

³ Par *scolastiques*, Hugo entend les partisans du classicisme, ceux qui appartiennent à l'école classique.

⁴ Souvent.

⁵ *Faire bon marché d'une chose*, la prodiguer, ne pas l'épargner, en abuser.

bien amuser, cela doit être beau à voir!» A quoi ils répondraient sans doute : «Il serait possible que cela vous amusât ou vous intéressât, mais ce n'est point là la question : nous sommes les gardiens de la dignité de la Melpomène¹ française.» Voilà.

Mais, dira-t-on, cette règle que vous répudiez est empruntée du théâtre grec.—En quoi le théâtre et le drame grecs ressemblent-ils à notre drame et à notre théâtre ? D'ailleurs nous avons déjà fait voir que la prodigieuse étendue de la scène antique lui permettait d'embrasser une localité tout entière, de sorte que le poète pouvait, selon les besoins de l'action, la transporter à son gré d'un point du théâtre à un autre, ce qui équivalait bien à peu près aux changements de décorations. Bizarre contradiction ! le théâtre grec, tout asservi qu'il était à un but national et religieux, est bien autrement libre que le nôtre, dont le seul objet cependant est le plaisir, et, si l'on veut, l'enseignement du spectateur. C'est que l'un n'obéit qu'aux lois qui lui sont propres, tandis que l'autre s'applique à des conditions d'être parfaitement étrangères à son essence. L'un est artiste, l'autre est artificiel.

On commence à comprendre de nos jours que la localité exacte est un des premiers éléments de la réalité. Les personnages parlants ou agissants ne sont pas les seuls qui gravent dans l'esprit du spectateur la fidèle empreinte des faits. Le lieu où telle catastrophe s'est passé en devient un témoin terrible et inséparable, et l'absence de cette sorte de personnage muet décompléterait dans le drame les plus grandes scènes de l'histoire...

L'unité de temps n'est pas plus solide que l'unité de lieu. L'action, encadrée de force dans les vingt-quatre heures, est aussi ridicule qu'encadrée dans le vestibule. Toute action a sa durée propre comme son lieu particulier. Verser la même dose de temps à tous les événements ! appliquer la même mesure sur tout ! On rirait d'un cordonnier qui voudrait mettre le même soulier à tous les pieds. Croiser l'unité de temps à l'unité de lieu comme les barreaux d'une cage et y faire pédantesquement entrer, de par Aristote,² tous ces

¹ Muse de la tragédie.

² Au moyen de, par l'intervention d'Aristote. — Aristote (384—322 av. J.-C.), célèbre philosophe

grec, précepteur d'Alexandre. C'est lui qui formula la règle des trois unités.

faits, tous ces peuples, toutes ces figures que la Providence déroule à si grandes masses dans la réalité! c'est mutiler hommes et choses; c'est faire grimacer l'histoire. Disons mieux: tout cela mourra dans l'opération, et c'est ainsi que les mutilateurs dogmatiques arrivent à leur résultat ordinaire: ce qui était vivant dans la chronique est mort dans la tragédie. Voilà pourquoi, bien souvent, la cage des unités ne renferme qu'un squelette.

Et puis, si vingt-quatre heures peuvent être comprises dans deux, il sera logique que quatre heures puissent en contenir quarante-huit. L'unité de Shakespeare¹ ne sera donc pas l'unité de Corneille, Pitié!

Ce sont là pourtant les pauvres chicanes que depuis deux siècles la médiocrité, l'envie et la routine font au génie! C'est ainsi qu'on a borné l'essor de nos plus grands poètes. C'est avec les ciseaux des unités qu'on leur a coupé l'aile. Et que nous a-t-on donné en échange de ces plumes d'aigles retranchées à Corneille et à Racine? Campistron.²

Nous concevons qu'on pourrait dire: Il y a dans des changements trop fréquents de décorations quelque chose qui embrouille et fatigue le spectateur, et qui produit sur son attention l'éblouissement; il peut aussi se faire que des translations multipliées d'un lieu à un autre lieu, d'un temps à un autre temps, exigent des contre-expositions qui le refroidissent; il faut craindre encore de laisser dans le milieu d'une action des lacunes qui empêchent les parties du drame d'adhérer étroitement entre elles, et qui en outre déconcertent le spectateur parce qu'il ne se rend pas compte de ce qu'il peut y avoir dans ces vides... — Mais ce sont là précisément les difficultés de l'art. Ce sont là de ces obstacles propres à tels ou tels sujets, et sur lesquels on ne saurait statuer une fois pour toutes. C'est au génie à les résoudre, non aux *poétiques* à les éluder.

Il suffirait enfin, pour démontrer l'absurdité de la règle des deux unités, d'une dernière raison, prise dans les entrailles de l'art. C'est l'existence de la troisième unité, l'unité d'action, la seule admise de tous, parce qu'elle résulte d'un fait: l'œil ni l'esprit humain ne sauraient saisir plus d'un ensemble à la fois. Celle-là est aussi nécessaire que les

¹ Voyez page 8, note 4. Shakespeare n'a pas soumis son génie au joug des unités.

² Campistron (1656—1723), poète dramatique, imitateur de Racine,

auteur d'un grand nombre de tragédies, aujourd'hui oubliées, dont les plus connues ont été *Virginie*, *Arminius*, *Andronic*, etc.

deux autres sont inutiles. C'est elle qui marque le point de vue du drame ; or, par cela même, elle exclut les deux autres. Il ne peut pas plus y avoir trois unités dans le drame que trois horizons dans un tableau. Du reste, gardons-nous de confondre l'unité avec la simplicité d'action. L'unité d'ensemble ne répudie en aucune façon les actions secondaires sur lesquelles doit s'appuyer l'action principale. Il faut seulement que ces parties, sagement subordonnées au tout, gravitent sans cesse vers l'action centrale et se groupent autour d'elle aux différents étages ou plutôt sur les divers plans du drame. L'unité d'ensemble est la loi de perspective du théâtre.

Mais, s'écrient les douaniers de la pensée, de grands génies les ont pourtant subies, ces règles que vous rejetez ! Eh oui ! malheureusement ! Qu'auraient-ils donc fait, ces admirables hommes, si on les eût laissé faire ? Il n'ont pas du moins accepté vos fers sans combat.

II. HERNANI ou L'HONNEUR CASTILLAN.¹

(1829).

L'action se passe en 1519, en Espagne.² Hernani, noble devenu bandit, aime dona Sol, nièce et fiancée du vieux duc don Ruy Gomez de Silva, et il en est aimé. Mais Hernani a pour rival le roi Carlos³ lui-même.

ACTE I.—L'action se passe à Saragosse, la nuit, dans les appartements de don Ruy Gomez de Silva. Celui-ci vient de surprendre le roi et le bandit, dans la chambre de sa nièce, en train de se battre pour dona Sol. Le roi se fait connaître et tranquillise le vieillard, en l'assurant qu'il était venu lui parler d'affaires d'Etat. Pour ôter tout ombrage au vieillard, il fait passer Hernani, qu'il ne connaît pas, pour un homme de sa suite.

ACTE II.—Le roi est surpris par le bandit en conversation avec dona Sol. Cette fois la scène se passe près d'une galerie attenante au palais du vieux don Gomez. Don Carlos sait maintenant qui est son rival. Le bandit lui jette au visage toute sa haine ; il peut le tuer, mais l'honneur castillan, qui permet de voler sur les grands chemins, le force d'épargner le roi qu'il tient en sa puissance, parce que le prince refuse de croiser son fer avec un bandit. A peine échappé, le roi fait entourer la maison. Le brigand se précipite, l'épée à la main, pour se faire jour à travers les assaillants, tandis que dona Sol tombe évanouie.

¹ Prononcez *casti-yan*.

² Epoque glorieuse pour l'Espagne.

³ C'est Charles I^{er}, roi d'Espagne

(1516 — 1558) devenu empereur d'Allemagne sous le nom de Charles-Quint (1519—1555).

ACTE III.—La scène se passe dans les montagnes, dans le château de Silva. Le duc est en train d'épouser dona Sol. Le mariage doit se faire le jour même. Hernani, déguisé en pèlerin, se montre au milieu de la fête, et se fait connaître. Bien que la tête de Hernani soit mise à prix, le vieux duc jure de le défendre et de le sauver tant qu'il sera son hôte. Restés seuls, dona Sol et Hernani se jurent un éternel amour. Ils se tiennent embrassés lorsque don Gomez apparaît. A ce moment on annonce l'arrivée subite du roi, suivi d'une nombreuse escorte. Don Gomez cache le bandit dans le mur, derrière un des tableaux qui ornent la salle. Malgré les menaces du roi qui réclame Hernani, le duc reste inébranlable. Enfin le roi part en emmenant dona Sol comme otage. Hernani et le duc se mettent à sa poursuite.

ACTE IV.—L'action se passe à Aix-la-Chapelle dans le caveau qui renferme le tombeau de Charlemagne. C'est là que se rassemblent les conjurés dont Hernani est le chef. Le bandit et le duc avaient suivi en Allemagne le roi, qui y était allé briguer la couronne impériale. Le complot est découvert par le roi qui prend des mesures pour surprendre les conspirateurs. A la lueur des flambeaux, Don Carlos descend dans le caveau, où, après un long monologue de cent soixante vers, le plus long qu'il y ait au théâtre, débité devant le tombeau de Charlemagne, il surprend les conspirateurs et les fait arrêter. Alors Hernani se présente et brave le roi. Celui-ci, devenu empereur, inaugure son règne par un grand acte de générosité : il pardonne à Hernani, le nomme duc et lui donne dona Sol pour épouse.

ACTE V.—Les heureux époux ont reçu la bénédiction nuptiale. Ils sont au comble du bonheur. Tout à coup ils entendent de loin le son d'un cor. Hernani tressaille. Ce cor, c'est le sien, c'est celui qu'il avait donné au vieux duc comme gage de se faire tuer par lui après avoir assassiné le roi. C'est en vain que dona Sol implore la pitié du vieillard, celui-ci reste inexorable. Hernani et dona Sol boivent le poison que don Gomez a eu soin de leur apporter. Après les avoir vus mourir, le vieillard s'empoisonne à son tour et meurt.

ACTE IV, SCÈNE II.

DON CARLOS (seul).

Charlemagne, pardon ! — Ces vouîtes solitaires
 Ne devraient répéter que paroles austères ;
 Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
 Que nos ambitions font sur ton monument.
 — Charlemagne est ici ! — Comment, sépulcre sombre,
 Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre ?
 Es-tu bien là, géant, d'un monde créateur,
 Et te peux-tu coucher de toute ta hauteur ? —
 Ah ! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
 Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée !
 Un édifice, avec deux hommes au sommet,
 Deux chefs élus auquel tout roi né se soumet.
 Presque tous les états, duchés, fiefs militaires,
 Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires ;

Mais le peuple a parfois son pape et son César,
 Tout marche, et le hasard corrige le hasard...
 Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
 Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
 Vit en eux ; et le ciel, dont ils ont tous les droits,
 Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
 Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
 Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde...
 Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
 Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
 L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
 Leur raison en eux-mêmes, et sont parce qu'ils sont.
 Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
 L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
 L'univers ébloui contemple avec terreur
 Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.
 L'empereur ! l'empereur ! être empereur ! — O rage,
 Ne pas l'être ! — et sentir son cœur plein de courage !
 Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau !
 Qu'il fut grand ! Dès son temps c'était encore plus beau...
 Oh ! quel destin ! — Pourtant cette tombe est la sienne !
 Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne ?
 Quoi donc ! avoir été prince, empereur et roi !
 Avoir été l'épée, avoir été la loi !
 Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne !
 Quoi ! pour titre César et pour nom Charlemagne !
 Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
 Aussi grand que le monde !... — Et que tout tienne là !¹
 Ah ! briguez donc l'empire ! et voyez la poussière
 Que fait un empereur ! Couvrez la terre entière,
 De bruit et de tumulte. Elevez, bâtissez
 Votre empire, et jamais ne dites : C'est assez !
 Taillez à larges pans un édifice immense !
 Savez-vous ce qu'un jour il en reste ? — ô démente !
 Cette pierre ! — et du titre et du nom triomphants ? —
 Quelques lettres à faire épeler des enfants !
 Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
 Voilà le dernier terme !... — Oh ! l'empire ! l'empire !...

(Rêvant).

Base de nations portant sur leurs épaules
 La pyramide énorme appuyée aux deux pôles,

¹ C'est-à-dire que tant de grandeur soit réduite à si peu de place !

Flots vivants, qui toujours l'étreignant de leurs plis,
 La balance, branlante, à leur vaste roulis,¹
 Font tout changer de place, et, sur ses hautes zones,
 Comme des escabeaux² font chanceler les trônes;
 Si bien que tous les rois, cessant leurs vains débats,
 Lèvent les yeux au ciel...—Rois ! regardez en bas !
 — Ah ! le peuple !—océan ! onde sans cesse émue !
 Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue !
 Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau !
 Miroir où rarement un roi se voit en beau !
 Ah ! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
 On y verrait au fond des empires sans nombre,
 Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
 Roule, et qui le gênaient et qu'il ne connaît plus !
 — Gouverner tout cela ?—Monter si l'on vous nomme,
 A ce faite !—y monter, sachant qu'on n'est qu'homme !
 — Avoir l'abîme là !...—Pourvu qu'en ce moment
 Il n'aille pas me prendre un éblouissement !
 Oh ! d'états et de rois mouvante pyramide,
 Ton faite est bien étroit !—Malheur au pied timide !
 A qui me retiendrai-je ?...—Oh ! si j'allais faillir³
 En sentant sous mes pieds le monde tressaillir !
 En sentant vivre, sourdre⁴ et palpiter la terre !
 — Puis, quand j'aurai ce globe entre mes mains, qu'en faire ?
 Le pourrais-je porter seulement ? Qu'ai-je en moi ?
 Etre empereur ? mon Dieu ! j'avais trop d'être roi !
 Certes, il n'est qu'un mortel de race peu commune
 Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
 Mais, moi ! qui me fera grand ? qui sera ma loi ?
 Qui me conseillera ?...

(Il tombe à deux genoux devant le tombeau)

Charlemagne ! c'est toi !

Oh ! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
 Prend nos deux majestés et les met face à face,
 Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
 Quelque chose de grand, de sublime, de beau !...
 Apprends-moi tes secrets de vaincre et de régner,
 Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner !

¹ Oscillations.

² Escabeau, siège de bois sans bras ni dossier.

³ Faire une faute, un faux pas.

⁴ Jaillir, sortir de terre,

III. LUCRÈCE BORGIA.

(Fragment de la préface).

L'idée qui a produit *le Roi s'amuse* et l'idée qui a produit *Lucrèce Borgia* sont nées au même moment, sur le point du cœur: Quelle est en effet la pensée intime cachée sous trois ou quatre écorces concentriques dans *le Roi s'amuse*? La voici. Prenez la difformité *physique* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète; placez-la où elle ressort le mieux, à l'étage le plus infime, le plus souterrain, le plus méprisé de l'édifice social; éclairez de tous côtés, par le jour sinistre des contrastes, cette misérable créature; et puis, jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme, le sentiment paternel. Qu'arrivera-t-il? C'est que ce sentiment sublime, chauffé selon certaines conditions, transformera sous vos yeux la créature dégradée; c'est que l'être petit deviendra grand, c'est que l'être difforme deviendra beau. Au fond, voilà ce que c'est que *le Roi s'amuse*.

Eh bien! qu'est-ce que c'est que *Lucrèce Borgia*? Prenez la difformité *morale* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète; placez-la où elle ressort le mieux, dans le cœur d'une femme, avec toutes les conditions de beauté physique et de grandeur royale, qui donnent de la saillie au crime, et maintenant mêlez à toute cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel; dans votre monstre mettez une mère; et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisait peur fera pitié, et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux. Ainsi, la posternité sanctifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia*... Dans la pensée de l'auteur, si le mot *bilogie*¹ n'était pas un mot barbare, ces deux pièces ne feraient qu'une bilogie *sui-generis*, qui pourrait avoir pour titre: *le Père et la Mère*.

IV. RUY-BLAS.

(1838.)

ACTE I. L'action se passe en Espagne sous le règne de Charles II.² Don Salluste, grand d'Espagne, hier encore ministre tout puissant, vient d'être exilé par la reine pour avoir séduit une suivante de celle-ci et refusé de l'épouser. Il se propose de se venger. A cet effet, il songe à employer un de ses parents, don César de Bazan, comte de Garofa, tombé dans la misère et réduit à se faire bandit. Mais celui-ci refuse dès qu'il apprend qu'il doit servir à faire tomber une femme. Quelques mots que don Salluste a surpris d'un entretien de son laquais Ruy-Blas avec don

¹ Imité du mot *trilogie*, qui se dit aujourd'hui de trois pièces, de trois articles, etc. faisant partie

d'un tout.

² Charles II (1665—1700).—Epoque de décadence pour l'Espagne.

César lui ont révélé les ambitions du premier, et entre autres particularités, son amour pour la reine. Don Salluste se débarrasse alors de César de Bazan, en le faisant emprisonner, et fait passer Ruy-Blas pour celui-ci, le présente à la cour comme son cousin, revenu des Indes. Toutefois, en devenant grand seigneur, Ruy-Blas est obligé de signer un billet par lequel il déclare être le laquais de don Salluste et devoir toujours lui obéir. «Et que m'ordonnez vous, seigneur, présentement ? lui demande Ruy-Blas éperdu. — De plaire à cette femme et d'être son amant», répond don Salluste, en lui montrant du doigt la reine.

ACTE II.—La reine Maria de Neubourg est assise au milieu de ses femmes. Elle s'ennuie de se voir, bien qu'à peine mariée, loin de son mari, le roi, occupé à la chasse ; elle craint la vengeance de don Salluste, qui la poursuit sans cesse comme un fantôme ; elle songe aussi à l'étranger qui, mettant sa vie en danger, lui dépose chaque soir sur un banc du jardin un bouquet de fleurs bleues, des fleurs de son pays d'Allemagne. Une fois elle trouva un billet caché dans le bouquet, une autrefois elle releva un morceau de dentelle tachée de sang, ce qui lui fit supposer que son mystérieux amoureux s'était blessé en escaladant les murs. Tout à coup, on annonce un message du roi. C'est Ruy-Blas qui l'apporte. Mais, en face de la reine, ce «vers de terre amoureux d'une étoile», se sent mal. La reine retrouve en lui son inconnu, et lui s'aperçoit que la reine l'aime.

ACTE III.—Sa fortune à la cour est rapide. Il est créé duc d'Olmedo, il est fait premier ministre. La reine est sa maîtresse. Maintenant il veut sauver la monarchie espagnole qui s'écroulait sous son roi imbécile. Dans le conseil des ministres, il reproche violemment à ses collègues leur vénalité et leur incapacité, et indique les mesures à prendre pour relever l'Espagne de sa chute. Il ne se souvient plus que vaguement de ce qu'il était autrefois et vogue à pleines voiles vers les hautes destinées. Tout cela s'écroule d'un souffle. Puisque Ruy-Blas est l'amant de la reine, le but de don Salluste est atteint, et l'ancien ministre, affublé d'une livrée de valet, vient apparaître, comme le spectre de Banco, à celui qui n'est que sa créature. Il le gronde d'abord pour sa sévérité envers les grands d'Espagne, qui ne font en pillant que leur devoir, et lui rappelle brutalement que, somme toute, il n'est que son très humble domestique.

ACTE IV.—Sur ces entrefaites, le véritable don César de Bazan revient à Madrid, pénètre dans la maison de don Salluste, embrouille tout et faillit tout gâter.

ACTE V.—Appelée à un rendez-vous par un billet de Ruy-Blas, écrit sur les ordres de don Salluste, la reine arrive. Ruy-Blas veut la faire fuir, mais il n'est plus temps. Don Salluste se montre et reproche à la reine sa conduite : «Ah ! vous m'avez pour femme offert votre suivante», lui dit-il ; «moi je vous ai donné mon laquais pour amant». C'en est trop. Ruy-Blas décroche une épée et tue don Salluste. Puis il revient demander pardon à la reine. «Jamais !» répond celle-ci, indignée d'avoir eu un laquais pour amant. Ruy-Blas s'empoisonne et la reine est sauvée.

ACTE III, SCÈNE II.

RU Y-BLAS (survenant).

Bon appétit ! messieurs !

Tous se retournent. Silence de surprise et d'inquiétude. Ruy Blas se couvre, croise les bras, et poursuit en les regardant en face.

O ministres intègres !

Conseillers vertueux ! voilà votre façon

De servir, serviteurs qui pillez la maison !
 Donc vous n'avez pas honte et vous choisissez l'heure,
 L'heure sombre où l'Espagne agonisante pleure !
 Donc vous n'avez ici pas d'autres intérêts
 Que d'emplir votre poche et vous enfuir après !
 Soyez flétris devant votre pays qui tombe !
 Fossoyeurs qui venez le voler dans sa tombe !
 — Mais voyez, regardez, ayez quelque pudeur.
 L'Espagne et sa vertu, l'Espagne et sa grandeur,
 Tout s'en va.—Nous avons depuis Philippe Quatre,¹
 Perdu le Portugal, le Brésil, sans combattre ;
 En Alsace Brisach, Steinfurt en Luxembourg,
 Et toute la comté jusqu'au dernier faubourg ;
 Le Roussillon, Ormuz,² Goa,³ cinq mille lieues
 De côte, et Fernambouc,⁴ et les Montagnes-Bleues !⁵
 Mais voyez.—Du ponant jusques à l'orient,
 L'Europe, qui vous hait, vous regarde en riant.
 Comme si votre roi n'était plus qu'un fantôme,
 La Hollande et l'Anglais partagent ce royaume ;
 Rome vous trompe ; il faut ne risquer qu'à demi
 Une armée en Piémont, quoique pays ami ;
 La Savoie et son duc sont pleins de précipices ;
 La France, pour vous prendre, attend des jours propices ;
 L'Autriche aussi vous guette.—Et l'infant bavarois
 Se meurt, vous le savez.—Quant à vos vice-rois,
 Médina, fou d'amour, emplit Naples d'esclandres,⁶
 Vaudémont vend Milan, Leganez perd les Flandres.
 Quel remède à cela ?—L'Etat est indigent ;
 L'Etat est épuisé de troupes et d'argent.
 Nous avons sur la mer, où Dieu met ses colères,
 Perdu trois cent vaisseaux, sans compter les galères !
 Et vous osez !....—Messieurs, en vingt ans, songez-y,
 Le peuple,—j'en ai fait le compte et c'est ainsi !—
 Portant sa charge énorme et sous laquelle il ploie,
 Pour vous, pour vos plaisirs, pour vos filles de joie,
 Le peuple misérable, et qu'on pressure encor,
 A sué quatre cent trente millions d'or !

¹ Philippe IV qui régna de 1621 à 1665. Il perdit le Portugal en 1640 et les batailles de Rocroy (1643) et de Lens (1648).

² Ormuz, île à l'entrée du golfe Persique.—Goa, dans l'Inde, aujourd'hui possession portugaise.

³ Ville du Brésil.

⁴ Dans les Etats-Unis, au sud de la Colombie britannique ; font partie des Montagnes-Rocheuses.

⁵ De bruits scandaleux.

⁶ Naples, Milan et les Flandres appartenaient à l'Espagne.

Et ce n'est pas assez ! et vous voulez, mes maîtres !...—
 Ah ! j'ai honte pour vous !—Au dedans, routiers, reîtres !¹
 L'escopette² est braquée au coin de tout buisson.
 Comme si c'était peu de la guerre des princes,
 Guerre entre les couvents, guerre entre les provinces,
 Tous voulant dévorer leur voisin éperdu,
 Morsures d'affamés sur un vaisseau perdu !
 Notre église en ruine est pleine de couleuvres ;
 L'herbe y croît. Quant aux grands, des aïeux, mais pas
 d'œuvres.

Tout se fait par intrigue et rien par loyauté.
 L'Espagne est un égout où vient l'impureté
 De toute nation.—Tout seigneur à ses gages
 A cent coups-jarrets³ qui parlent cent langages.
 Génois, Sardes,⁴ Flamands, Babel⁵ est dans Madrid.
 L'alguazil,⁶ dur au pauvre, au riche s'attendrit.
 La nuit, on assassine et chacun crie : A l'aide !
 — Hier on m'a volé, moi, près du pont de Tolède !—
 La moitié de Madrid pille l'autre moitié.
 Tous les juges vendus ; pas un soldat payé.
 Anciens vainqueurs du monde, Espagnols que nous sommes,
 Quelle armée avons-nous ? A peine six mille hommes,
 Qui vont pieds nus. Des gueux, des juifs, des montagnards,
 S'habillant d'une loque et s'armant de poignards,
 Aussi d'un régiment toute bande se double.
 Sitôt que la nuit tombe, il est une heure trouble
 Où le soldat douteux se transforme en larron.
 Matabolos⁷ a plus de troupes qu'un baron ;
 Un voleur fait chez lui la guerre au roi d'Espagne.
 Hélas ! les paysans qui sont dans la campagne
 Insultent en passant la voiture du roi ;
 Et lui, votre seigneur, plein de deuil et d'effroi,
 Seul, dans l'Escorial⁸, avec les morts qu'il foule,
 Courbe son front pensif sur qui l'empire croule !
 — Voilà !—L'Europe, hélas ! écrase du talon
 Ce pays qui fut pourpre et n'est plus que haillon !
 L'Etat s'est ruiné dans ce siècle funeste,

¹ *Routiers*, pillards de grand chemin.—*Reîtres*, soldats grossiers.

² Sorte de carabine.

³ Brigands, assassins.

⁴ Habitants de Sardaigne.

⁵ C'est-à-dire la confusion.

⁶ *L'alguazil* (prononcez *algou-*

axile) est, en Espagne, officier de justice, huissier ou agent de police.

⁷ Le nom d'un bandit fameux.

⁸ Monastère fondé par Philippe II, pour servir de lieu de sépulture aux rois d'Espagne.

Et vous vous disputez à qui prendra le reste !
 Ce grand peuple espagnol aux membres énervés,
 Qui s'est couché dans l'ombre et sur qui vous vivez,
 Expire dans cet antre où son sort se termine,
 Triste comme un lion mangé par la vermine !
 — Charles-Quint !¹ dans ces temps d'opprobre et de terreur,
 Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur !
 Oh ! lève-toi ! viens voir ! — Les bons font place aux pires.
 Ce royaume effrayant, fait d'un amas d'empires,
 Penche... Il nous faut ton bras ! au secours, Charles-Quint !
 Car l'Espagne se meurt ! car l'Espagne s'éteint !
 Ton globe, qui brillait dans ta droite profonde,
 Soleil éblouissant, qui faisait croire au monde
 Que le jour désormais se levait à Madrid,
 Maintenant, astre mort, dans l'ombre s'amoindrit,
 Lune aux trois quarts rongée et qui décroît encore,
 Et que d'un autre peuple effacera l'aurore !
 Hélas ! ton héritage est en proie aux vendeurs ;
 Tes rayons, ils en font des piastres !² Tes splendeurs,
 On les souille ! — O géant ! se peut-il que tu dormes ? —
 On vend ton sceptre au poids ! un tas de mains difformes
 Se taillent des pourpoints³ dans ton manteau de roi ;
 Et l'aigle impérial qui, jadis, sous ta loi,
 Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme,
 Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme !...

V. NOTRE-DAME DE PARIS.

(1831).

Cette histoire d'une bohémienne qui aime un capitaine et est aimée d'un prêtre d'un grotesque difforme, ne sert au poète que pour y faire une description pittoresque de Paris, du vieux Paris du XV^e siècle, et surtout de la grande cathédrale dans laquelle et autour de laquelle se passe toute l'action.

LA VOIX DES CLOCHES. ⁴

Si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez un matin

¹ Un siècle sépare l'avènement de Charles Quint de celui de Charles II.

² Nom de monnaies d'argent dont la valeur varie selon les nations. La plus connue est celle d'Espagne qui vaut 5 francs 40 centimes.

³ Voyez page 70, note 8.

⁴ Il y a quelque ressemblance, d'ailleurs très vague, entre cette admirable description des cloches de Paris de V. Hugo et la description des cloches de Bucarest faite par Ion Ghica dans ses *Convorbiri economice*.

de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominez la capitale entière et assistez à l'éveil des carrillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre comme lorsque les musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout d'un coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever au même moment de chaque clocher comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et, pour ainsi dire, isolée des autres, dans le ciel splendide du matin. Puis, peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville et prolonge bien au-delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations. Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos. Si grosse et si profonde qu'elle soit, elle n'a point perdu sa transparence ; vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes qui s'échappe des sonneries. Vous y pouvez suivre le dialogue tour à tour grave et criard, de la crécelle et du bourdon ; vous les regardez s'élancer ailées, légères et sifflantes de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois ; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse les sept cloches de Saint-Eustache ; vous voyez courir, tout au travers, des notes claires et rapides qui font trois ou quatre zigzags lumineux et s'évanouissent comme des éclairs. Là-bas, c'est l'abbaye de Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée ; ici, la voix sinistre et bourrue de la Bastille ; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre, avec sa basse-taille. Le royal carillon du Palais jette, sans relâche, de tous côtés, des trilles resplendissants, sur lesquels tombent à temps égaux les lourdes coupetées¹ du beffroi² de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalles, vous voyez passer des sons de toute forme qui viennent de la triple volée des Saint-Germain-des-Près. Puis encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne

¹ Coups.

| ² Clocher ou cloche (d'alarme).

passage à la strette¹ d'*Ave Maria*, qui éclate et pétille comme une aigrette d'étoiles. Au-dessous, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises qui transpire à travers les pores vibrants de la voûte.

D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire; ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti² de clochers! répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor³ grave et lointain des quatres forêts, disposées sur les collines de l'horizon comme d'immenses buffets⁴ d'orgue; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte, tout ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries; que cette fournaise de musique; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre hautes de trois cents pieds; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête.

VI. LES ORIENTALES.

(1828).

LUL.⁵

I.

Toujours lui! lui partout! — ou brûlante, ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur.
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides;
Là, massacrant le peuple au nom des régicides;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs;
Là, consul⁶ jeune et fier, amaigri par les veilles

¹ On appelle *strette*, en musique, la dernière partie d'une fugue dans laquelle on ne rencontre que des fragments du sujet.

² Ensemble.

³ Prononcez *Kouatuor*.

⁴ Menuiserie où sont renfermées les orgues.

⁵ Napoléon I^{er}.

⁶ Il fut nommé premier consul en 1800.

Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur¹ puissant, dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier² qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
La pensée, orage éternel.

....Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,
Il se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,
Et, prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit du camp passe au cercueil.

II.

A Rome, où du sénat hérite le conclave,³
A l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs de lave,
Au menaçant Kremlin,⁴ à l'Alhambra⁵ riant,
Il est partout ! — Au Nil je le retrouve encore.
L'Egypte resplendit des feux de son aurore ;
Son astre impérial se lève à l'orient.

Vainqueur, enthousiaste, éclatant de prestiges,
Prodige, il étonna la terre de prodiges.
Les vieux cheiks⁶ vénéraient l'émir⁷ jeune et prudent ;
Le peuple redoutait ses armes inouïes ;
Sublime, il apparut aux tribus éblouies
Comme un Mahomet d'Occident.

¹ En 1804.

² De 1815 à 1821 le 5 Mai.

³ L'assemblée des cardinaux.

⁴ Palais des czars à Moscou.

⁵ Célèbre palais des rois mau-

res (XIII^e et XIV^e siècles), à Grenade (Espagne).

⁶ Chefs de tribus chez les Arabes.

⁷ Prince.

.....Parfois il vient, porté sur l'ouragan numide,¹
Prenant pour piédestal la grande pyramide,
Contempler les déserts, sablonneux océans;
Là, son ombre, éveillant le sépulcre sonore,
Comme pour la bataille y ressuscite encore
Les quarante siècles géants.

Il dit: Debout! soudain chaque siècle se lève,
Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive,
Satrapes, pharaons, mages, peuple glacé.
Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte;
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,
Tout devient monument; il passe sur le sable.
Mais qu'importe qu'Assur² de ses flots soit couvert,
Que l'aiglon sans cesse y fatigue son aile?
Son pied colossal laisse une trace éternelle
Sur le front mouvant du désert.

III.

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.
Eperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes
Remuer rien de grand sans toucher à son nom;
Oui, quand tu m'apparais, pour le culte ou le blâme,
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,
Napoléon! soleil dont je suis le Memnon!⁶

Tu domines notre âge; ange ou démon, qu'importe!
Ton aigle dans son vol, haletants, nous emporte.
L'œil même qui te fuit te retrouve partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre;
Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
Sur le seuil du siècle est debout....

VII. LES CHANTS DU CRÉPUSCULE.

(1835).

A LA COLONNE.⁴

Oh! quand il bâtissait, de sa main colossale,

¹ Africain.

² Nom d'un fils de Sem qui fonda le royaume d'Assyrie et bâtit Ninive.

³ Roi d'Egypte, dont la statue

à Thèbes rendait, dit-on, lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil, des sons harmonieux.

⁴ La colonne de la place Vendôme. — Le poète composa cette

Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
Ce pilier souverain,
Ce bronze, devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain ;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour dans la ville
Ou la guerre étrangère ou la guerre civile
Y brisassent leur char,
Et pour qu'il fit pâlir sur nos places publiques
Les frères héritiers de nos noms magnifiques,
Alexandre et César !

C'était un beau spectacle ! — Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire
Dont il savait les noms ;
Les rois fuyaient ; les rois n'étaient point de sa taille ;
Et, vainqueur, il allait par les champs de bataille
Glanant tous leurs canons.

Et puis, il revenait avec la grande armée,
Encombrant de butin sa France bien-aimée,
Son Louvre de granit,
Et les Parisiens poussaient des cris de joie,
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie
L'aigle rentre à son nid !

Et lui, poussant du pied ce métal sonore,
Il courait à la cuve où bouillonnait encore
Le monument promis.
Le moule en était fait d'une de ses pensées.
Dans la fournaise ardente il jetait à brassées ¹
Les canons ennemis !

Puis il s'en revenait gagner quelque bataille.
Il dépouillait encore à travers la mitraille
Maints affûts dispersés ;
Et, rapportant ce bronze à la Rome française,
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise :
— En avez-vous assez ?

poésie pour jeter un défi à la Chambre qui avait repoussé le projet de loi tendant à permettre la rentrée

à Paris des restes de Napoléon I.
¹ A pleins bras.

C'était son œuvre à lui!—Les feux du polygone
Et la bombe et le sabre, et l'orde de la dragonne¹
Furent ses premiers jeux.
Général, pour hochets² il prit les Pyramides; ³
Empereur, il voulut, dans ses vœux timides,
Quelque chose de mieux.

Il fit cette colonne!—Avec sa main romaine
Il tordit et mêla dans l'œuvre surhumaine
Tout un siècle fameux,
Les Alpes se courbant sous sa marche tonnante,
Le Nil, le Rhin, le Tibre, Austerlitz⁴ rayonnante,
Eylau⁵ froid et brumeux!

C'est lui qui, pareil à l'antique Encelade,⁶
Du trône universel essaya l'escalade,
Qui vingt ans entassa,
Remuant terre et cieux avec une parole,
Wagran sur Marengo, Champaubert sur Arcole⁷
Pélion sur Ossa⁸!

...Oh! qui t'eût dit alors, à ce faite sublime,
Tandis que tu rêvais sur le trophée opime⁹
Un avenir si beau,
Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre,
Que trois cents avocats¹⁰ oseraient à ta cendre
Chicaner ce tombeau!

*

Non, s'ils ont repoussé la relique immortelle,
C'est qu'ils en sont jaloux! qu'ils tremblent devant elle!
Qu'ils en sont tout pâlis!
C'est qu'ils ont peur d'avoir l'empereur sur leur tête,

¹ Ornement en forme de galon à la poignée d'une épée, d'un sabre.

² Choses de rien, bagatelles.

³ En mai 1798.

⁴ En Moravie. Victoire sur les Autrichiens et les Russes le 2 décembre 1805.

⁵ En Prusse. Victoire sur les Russes et les Prussiens le 7 et 8 février 1807.

⁶ Géant foudroyé par Jupiter et enseveli sous le mont Etna.

⁷ A Wagram (Autriche), victoire sur les Autrichiens le 5 et 6 juillet 1809.—A Marengo (en Ita-

lie), victoire sur les Autrichiens le 14 juin 1800. — A Champaubert (France), victoire sur les Russes le 10 février 1814.—A Arcole (en Italie), victoire sur les Autrichiens, le 17 novembre 1795.

⁸ Pélion (aujourd'hui *Plessidhi*), Ossa (aujourd'hui *Kissovo*), deux montagnes de la Grèce.—Quand les géants, révoltés contre Jupiter, voulurent escalader le ciel, ils entassèrent Pélion sur Ossa.

⁹ Riche, grandiose.

¹⁰ Il s'agit des députés de la Chambre.

Et de voir s'éclipser leurs lampions de fête
Au soleil d'Austerlitz !

Pourtant, c'eût été beau !—lorsque, sous la colonne,
On eût senti présents dans notre Babylone
Ces ossements vainqueurs.

Qui pourrait dire, au jour d'une guerre civile,
Ce qu'une si grande ombre hôtesse de la ville,
Eût mis dans tous les cœurs !

.....O merveille ! o néant !—tenir cette dépouille !
Compter et mesurer ces os que de sa rouille
Rongea le flot marin ;¹

Ce genou qui jamais n'a ployé sous la crainte,
Ce pouce de géant dont tu portes l'empreinte
Partout sur ton airain !

Contempler le bras fort, la poitrine féconde,
Le talon qui, douze ans, éperonna le monde
Et d'un œil filial,

L'orbite du regard qui fascinait la foule,
Ce front prodigieux, ce crâne fait au moule
Du globe impérial !—

...Dors, nous t'irons chercher ! ce jour viendra peut-être !
Car nous t'avons pour Dieu sans t'avoir eu pour maître !²
Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal,
Et sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,
Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
Qui t'arrache à ton piédestal !

Oh ! va, nous te ferons de belles funérailles !
Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles ;
Nous en ombragerons ton cercueil respecté !
Nous y conviâmes tout, Europe, Afrique, Asie !
Et nous t'amènerons la jeune poésie
Chantant la jeune liberté.

Tu seras bien chez nous ! couché sous ta colonne,³
Dans ce puissant Paris qui fermente et bouillonne,

¹ A l'île de Sainte-Hélène.

² Le poète avait 12 ans au moment où Napoléon avait été déporté.

³ Ce n'est pas sous la colonne mais sous le dôme du Palais des Invalides qu'ont été déposés les restes du grand empereur.

Sous ce ciel tant de fois d'orages obscurci,
 Sous ces pavés vivants qui grondent et s'amassent,
 Où roulent les canons, où les légions passent :—
 Le peuple est une mer aussi.

VIII. LA LÉGENDE DES SIÈCLES.

AYMERILLOT.

De retour, d'Espagne, Charlemagne rencontre une puissante ville.
 Il ordonne à ses capitaines de la prendre. Effrayés, tous refusent. Un
 enfant se présente, demande pour lui cette faveur, et prend la ville.

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
 Revient d'Espagne; il a le cœur triste, il s'écrie :
 «Roncevaux ! Roncevaux !¹ ô traître Ganelon !»²
 Car son neveu Roland est mort dans ce vallon
 Avec les douze pairs et toute son armée...
 Le bon roi Charle³ est plein de douleur et d'ennui ;
 Son cheval syrien est triste comme lui,
 Il pleure ; l'empereur pleure de la souffrance
 D'avoir perdu ses preux, ses douze pairs de France,
 Ses meilleurs chevaliers qui n'étaient jamais las,
 Et son neveu Roland, et la bataille, hélas !
 Et surtout de songer, lui, vainqueur des Espagnes,
 Qu'on fera des chansons dans toutes ces montagnes
 Sur ses guerriers tombés devant des paysans,
 Et qu'on en parlera plus de quatre cents ans !
 Cependant, il chemine ; au bout de trois journées
 Il arrive au sommet des hauts Pyrénées.
 Là, dans l'espace immense il regarde en rêvant ;
 Et sur une montagne, au loin, et bien avant,
 Dans les terres, il voit une ville très forte,
 Ceinte de murs avec deux tours à chaque porte.
 Elle offre à qui la voit ainsi dans le lointain
 Trente maîtresses⁴ tours avec des toits d'étain
 Et des mâchicoulis⁵ de forme sarrasine⁶

¹ Voyez page 31, note 6.

² C'est le nom du traître qui trahit l'armée commandée par Roland, neveu de Charlemagne.

³ Charle, sans s, pour le besoin de la rime.

⁴ Puissantes.

⁵ Les *mâchicoulis* ou *mâche-coulis* étaient des galeries établies

à la partie supérieure des fortifications anciennes, et où étaient pratiquées des ouvertures pour la défense. Le même nom était donné à ces ouvertures.

⁶ A la manière des Sarrasins. C'est le nom qu'on donnait au moyen âge aux Arabes d'Europe et d'Afrique.

Encor tout ruisselants de poix et de résine.
 Au centre est un donjon si beau, qu'en vérité,
 On ne le peindrait pas dans un jour d'été.
 Ses créneaux sont scellés de plomb, chaque embrasure
 Cache un archer dont l'œil toujours guette et mesure;
 Ses gargouilles¹ font peur; à son faite vermeil
 Rayonne un diamant gros comme le soleil,
 Qu'on ne peut regarder fixement de trois lieues.
 Sur la gauche est la mer aux grandes ondes bleues
 Qui jusqu'à cette ville, apporte ses dromons.²
 Charle, en voyant ces tours, tressaille sur les monts.
 « Mon sage conseiller, Naymes duc de Bavière,
 Quelle est cette cité près de cette rivière?
 Qui la tient la peut dire unique sous les cieux.
 Or, je suis triste, et c'est le cas d'être joyeux.
 Oui, dussé-je rester³ quatorze ans dans ces plaines,
 O gens de guerre, archers, compagnons, capitaines,
 Mes enfants! mes bons! saint Denis m'est témoin
 Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin! »
 Le vieux Naymes frissonne à ce qu'il vient d'entendre.
 « Alors, achetez-la, car nul ne peut la prendre...

Cette ville imprenable est la ville de Narbonne. L'empereur ordonne successivement à ses grands capitaines d'aller la prendre, mais sous différents prétextes

Ils refusèrent tous.

Alors, levant la tête,
 Se dressant tout debout sur ses grands étrières,
 Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
 Avec un âpre accent plein de sourdes huées,
 Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
 Terrassant du regard son camp épouvanté,
 L'invincible empereur s'écria : « Lâcheté!
 O comtes palatins tombés dans ces vallées,
 O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,⁴
 Devant qui Satan même aurait crié merci,⁵
 Olivier⁶ et Roland, que n'êtes-vous ici!
 Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
 Paladins!⁷ vous, du moins, votre épée était bonne,

¹ Tuyaux ou gouttières par où l'eau tombe.

² Barques légères.

³ Forme poétique pour : *même si je devais rester.*

⁴ Combats.

⁵ Se serait rendu.

⁶ Paladin qui avait accompagné Roland à Roncevaux.

⁷ Voyez page 31, note 2.

Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas !
 Vous alliez en avant sans compter tous vos pas !
 O compagnons couchés dans la tombe profonde,
 Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde !
 Grand Dieu ! que voulez-vous que je fasse à présent ?
 Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant,
 Et vout, tout effrayés de nos immenses tâches,
 De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches !
 Je ne sais point comment on porte des affronts !
 Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas ! — Barons,
 Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
 Normands, Lorrains, marquis des marches¹ d'Allemagne,
 Poitevins, Bourguignons, gens du pays Pisan,
 Bretons,² Picards, Flamands, Français, allez-vous-en !
 Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
 Des camps où l'on entend mon noir clairon qui sonne.
 Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
 Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous !
 Je ne veux plus de vous ! retournez chez vos femmes !
 Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes !
 C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
 Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.
 Je reste ici, rempli de joie et d'espérance !
 Et, quand vous serez tous dans notre douce France,
 O vainqueurs des Saxons et des Aragonais !
 Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,
 Tournant le dos aux jours de guerre et d'alarmes,
 Si l'on vous dit, songeant à tous vos grands faits d'armes
 Qui remplirent longtemps la terre de terreur :
 « Mais où donc avez-vous quitté votre empereur ? »
 Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille :
 Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
 Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
 Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé ! »

Ainsi Charles de France appelé Charlemagne,
 Exarque³ de Ravenne,⁴ empereur d'Allemagne,
 Parlait dans la montagne avec sa grande voix ;

¹ Au moyen âge, frontières militaires d'un Etat.

² On nomme *Poitevins* les habitants du Poitou ou de Poitiers, *Bourguignons* ceux de la Bourgogne,

Pisans ceux de Pise (Italie), *Bretons* ceux de la Bretagne.

³ On nommait *exarque* celui qui commandait en Italie pour les empereurs d'Orient.

⁴ Capitale de l'exarchat.

Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,
Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.
Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre.
Soudain, comme chacun demeurait interdit,
Un jeune homme bien fait sortit des rangs, et dit :
«Que monsieur Saint-Denis garde le roi de France!»
L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.

Il vit s'avancer une espèce d'enfant.

«Toi, que veux-tu, dit Charle, et qu'est ce qui t'émeut ?
— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut :¹
L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
L'homme dont on dira : «C'est lui qui prit Narbonne.»
L'enfant parlait ainsi d'un air de loyauté,
Regardant tout le monde avec simplicité,
Le Gantois,² dont le front se relevait très vite,
Se mit à rire et dit aux autres reîtres³ de sa suite :
«Hé ! c'est Aymerillot, le petit compagnon !
— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.
— Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine ;
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,⁴
Je sais lire en latin, et je suis bachelier.⁵
Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier
Lorsqu'il distribua les fiefs⁶ héréditaires.
Deux liards⁷ couvriraient fort bien toutes mes terres,
Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
J'entrerais dans Narbonne et je serai vainqueur.
Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste.»
Charles, plus rayonnant que l'archange céleste,
S'écria ; «Tu seras pour ce propos hautain,
Aymery de Narbonne et comte palatin,⁸
Et l'on te parlera d'une façon civile.
Va, fils !»

Le lendemain Aymery prit la ville.

¹ Remarquez ce joli vers composé d'un seul mot de 3 syllabes et de neuf monosyllabes.

² De la ville de Gand (en Belgique).

³ Vieux soldats.

⁴ C'est-à-dire je n'ai rien.

⁵ Au moyen âge, gentilhomme

qui tenait rang entre le chevalier et l'écuyer.

⁶ Domaine qu'un vasal tenait de son seigneur moyennant certaines conditions.

⁷ Ancienne monnaie de cuivre valant le quart d'un sous.

⁸ Grand officier.

LECONTE DE LISLE

Charles-Marie-René Leconte de Lisle naquit en 1818 à Saint-Paul (Ile de la Réunion), et vint se fixer à Paris en 1847. Son premier volume de vers, intitulé *Poèmes antiques*, parut en 1852. Il fut suivi, trois ans après, d'un autre *Poèmes et Poésies*. Ces deux volumes suffirent pour classer le jeune poète parmi les amoureux de la forme, qui travaillaient le vers comme une sculpture. Il donna ensuite les *Poèmes barbares* en 1862 et les *Poèmes tragiques* en 1884. Ce dernier recueil obtint le prix Regnaud de 10000 francs de l'Académie française. A partir de ce moment, Leconte de Lisle ne donna plus que des traductions. Ainsi, il traduisit les *Idylles* de Théocrite,¹ les *Odes anacréontiques*, l'*Iliade*, l'*Odyssee*, *Hésiode*,² les *Hymnes Orphiques*, les *Œuvres complètes* d'Eschyle,³ les *Œuvres* d'Horace⁴ et de Sophocle,⁵ etc. Enfin, outre des études littéraires et historiques dans des Revues, il donna encore les *Erinnyes*⁶ tragédie, et l'*Apollonide*, drame lyrique. Il remplaça Victor Hugo à l'Académie française en 1887.

Leconte de Lisle est un grand artiste en vers. La poésie personnelle, qui chante les joies et les souffrances, n'est pas son affaire. Il n'aime pas les effusions du cœur. Aussi l'inspiration n'est-elle pas bien forte chez lui. Ce qui l'intéresse c'est la forme. Ciseleur méticuleux, il ne souffre aucune négligence, il veut que l'idée soit enfermée dans un contour sans défaut. Quand au fond, il va le chercher dans l'Humanité primitive, sous la tente des nomades et des patriarches, sur les bords du Gange. Car le poète a la nostalgie des époques reculées, barbares. La vie moderne ne l'attire pas : elle lui paraît trop incolore, trop prosaïque. Son imagination sait rendre vivantes les races, les religions et les existences disparues. Et son art a soin de les exprimer dans une forme impérissable. C'est le culte de la forme qui valut à Leconte de Lisle d'être acclamé comme maître, comme le maître des Parnassiens.⁷

POÈMES BARBARES.

(1862).

1. LA VÉRANDA.

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures,

¹ Poète bucolique grec qui vécut au III^e siècle av. J.-C.

² Célèbre poète didactique grec, d'une époque reculée, incertaine, qui écrivit la *Théogonie*, les *Travaux* et les *Jours*.

³ Eschyle (525—426 av. J.-C.), créateur de la tragédie grecque ; composa 90 pièces dont il ne nous reste que 7.

⁴ Horace (65—8 av. J.-C.), cé-

lèbre poète latin, auteur des *Odes*, des *Épîtres*, des *Satires* et de l'*Art poétique*.

⁵ Sophocle (496—405 av. J.-C.), célèbre poète tragique grec, dont il ne reste que 7 pièces : *Antigone*, *Electre*, les *Trachiniennes*, *Œdipe roi*, *Ajax*, *Philoctète* et *Œdipe à Colone*.

⁶ Voyez page 6, note 2.

⁷ Les poètes de l'école réaliste.

la chaîne au cou, hurlant un chaud soleil d'été
Promène qui vendra son cœur ensanglanté
sur ton pavé unique, ô plèbe carnassière.
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulement doux ;
Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux,
Sifflant et bourdonnant, mordent les figues mûres,
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures
Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Sous les treillis d'argent de la véranda close,
Dans l'air tiède embaumé de l'odeur des jasmins,
Où la splendeur du jour darde une flèche rose,
La Persane royale, immobile, repose,
Derrière son col brun croisant ses belles mains,
Dans l'air tiède embaumé de l'odeur des jasmins,
Sous le treillis d'argent de la véranda close,
Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor,
Du cristal où s'échappe une vapeur subtile
Qui monte en tourbillons légers et prend l'essor
Sur les coussins de soie écarlate, aux fleurs d'or,
La branche du hûka¹ rôde, comme un reptile,
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile
Jusqu'aux lèvres où l'ambre arrondi baise encor.

Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi ;
Un songe l'enveloppe, un souffle la caresse.
Et parce que l'effluve² invincible l'opprime,
Parce que son beau sein qui se gonfle a frémi,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi
Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse.

Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures.
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux.
Tout se tait. L'oiseau grêle et le frelon jaloux
Ne se querellent plus autour des figues mûres ;
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures.
Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.

2. LE CŒUR DE HIALMAR.

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge
Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux,

¹ Plante rampante.

² Emanation, exhalaison.

L'épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge.
Au-dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme
Hjalmar se soulève entre les morts sanglants,
Appuyé des deux mains au tronçon de sa lame,
La pourpre du combat ruisselle de ses flancs.

— Holà ! Quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine,
Parmi tant de joyeux et robustes garçons
Qui, ce matin, riaient et chantaient à voix pleine,
Comme des merles dans l'épaisseur des buissons ?

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure
Est trouée, et la hache a fait sauter ses clous,
Mes yeux saignent. J'entends un immense murmure
Pareil aux hurlements de la mer ou des loups.

Viens par ici, corbeau, mon brave mangeur d'hommes !
Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer,
Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes
Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

Dans Upsal, ¹ où les Krals ² boivent la bonne bière,
Et chantent, en heurtant les cruches d'or, en chœur,
A tire-d'aile ³ vole, ô rôdeur de bruyère !
Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Au sommet de la tour que hantent les corneilles,
Tu la verras debout, blanche, aux longs cheveux noirs,
Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,
Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Va, sombre messager, dis-lui bien que je l'aime,
Et que voici mon cœur. Elle reconnaîtra
Qu'il est rouge et solide, et non tremblant et blême,
Et la fille d'Ylmer, corbeau, te sourira !

Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
J'ai fait mon temps. Buvez, ô loup, mon sang vermeil,
Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissures,
Je vais m'asseoir parmi les Dieux, dans le soleil !

¹ Ville de Suède.

² Les chefs.

³ Très rapidement.

et pour cela préfère l'impair 21
Plus vague et plus soluble dans l'air
sans rien en lui qui pèse ou qui pose
Je fait aussi que tu n'aïlles point

SULLY PRUDHOMME

Choisis tes mots sans quelque méprise

Sully Prudhomme est né à Paris en 1839. Il n'avait que vingt-six ans lorsqu'il publia son premier recueil de vers, intitulé *Stances et Poèmes*. Les quatre autres qui suivirent, *les Épreuves* (1866), *les Solitudes* (1869), *les Destins* (1872), *les Vaines Tendresses* (1875), mirent le poète au premier rang parmi les poètes Parnassiens. C'est un mélange de pièces où toutes les cordes de la lyre se font entendre. On y trouve des émotions délicates, de vastes pensées, des sentiments forts et sincères, l'amour de la justice et une soif inépuisable de la science. Le poète a compris la poésie comme «un chant à qui rien d'humain n'est étranger, ni les tendresses de l'amour, ni les curiosités de l'intelligence. C'est grâce à elle, qu'il fit vibrer les fibres les plus délicates du cœur; c'est toujours grâce à elle qu'il aborda les plus graves problèmes de l'intelligence humaine. C'est encore lui qui a mis en vers des pensées «qui veulent être lues ainsi qu'un théorème». En effet, il a embrassé les plus nobles pensées que le cerveau des hommes ait pu concevoir. A ce titre, Sully Prudhomme est un poète-philosophe. Dans son poème le *Bonheur*, par exemple, il touche au plus grave problème de la vie. Il est vrai qu'il n'a pas résolu le problème du bonheur, ni extirpé d'ici-bas la plante amère qu'on appelle pessimisme, mais il nous fait entrevoir comment peut s'adoucir la douleur qui nous travaille. Des affections pures, la jouissance des arts, l'étude des sciences et le spectacle médité des efforts de l'humanité pour conquérir le peu qu'elle sait, qu'elle possède, voilà quelques uns des remèdes qu'on peut appliquer à ses maux. Si l'on excepte les quelques défauts du poète, entre autres le peu d'élan et le prosaïsme des certains de ses vers, on ne peut qu'admirer les grandes qualités, la variété des tons, l'élégance de l'expression, et la précision de ses pensées. C'est donc à juste titre que la Commission chargée d'accorder le prix de littérature Nobel, en valeur d'un quart de million de francs, l'a décerné à Sully Prudhomme.

Rien de plus cher que la chanson gri
Où l'Inde éis au POÉSIES. Précis, se joint.

1. LES DANAÏDES. 1

(Paul Verlaine)

Toutes, portant l'amphore,² une main sur la hanche,
Théano, Callidie, Amymoné, Agavé,³
Esclaves d'un labeur sans cesse inachevé,
Courent du puits à l'urne où l'eau vaine s'épanche.

¹ Nom des 50 filles de Danaüs (roi d'Argos au XVI^e av. J.-C.) qui, ayant égorgé leurs maris, furent condamnées à remplir éternellement dans les enfers un tonneau sans fond. On se sert au figuré de l'expression le tonneau des Danaïdes

pour désigner une affaire interminable, une chose impossible.

² Chez les Romains, vase de terre cuite à deux anses où l'on mettait le vin, l'huile.

³ Noms de quatre de ces Danaïdes.

Hélas ! le grès rugueux meurtrit l'épaule blanche,
 Et le bras faible est las du fardeau soulevé :
 « Monstre, que nous avons nuit et jour abreuvé,
 O gouffre, que nous veut ta soif que rien n'étanche ? »

Elles tombent, le vide épouvante leurs cœurs ;
 Mais la plus jeune alors, moins triste que ses sœurs,
 Chante, et leur rend la force et la persévérance.

Tels sont l'œuvre et le sort de nos illusions :
 Elles tombent toujours, et la jeune Espérance
 Leur dit toujours : « Mes sœurs, si nous recommencions ! »

2. HOMO SUM.

Durant que je vivais, ainsi qu'en plein désert,
 Dans le rêve, insultant la race qui travaille,
 Comme un lâche ouvrier ne faisant rien qui vaille¹
 S'enivre, et ne sait plus à quoi l'outil lui sert,

Un soupir, né du mal autour de moi souffert,
 M'est venu des cités et des champs de bataille,
 Poussé par l'orphelin, le pauvre sur la paille,
 Et le soldat tombé qui sent son cœur ouvert.

Ah ! parmi les douleurs, qui dresse en paix sa tente,
 D'un bonheur sans rayons jouit et se contente,
 Stoïque, impitoyable en sa sérénité !

Je ne puis : ce soupir m'obsède comme un blâme,
 Quelque chose de l'homme a traversé mon âme,
 Et j'ai tous les soucis de la fraternité.

3. LA PATRIE.

Viens ! ne marche pas seul dans un jaloux sentier,
 Mais suis les grands chemins que l'humanité foule ;
 Les hommes ne sont forts, bons et justes, qu'en foule :
 Ils s'achèvent ensemble, aucun d'eux n'est en entier.

Malgré toi tous les morts t'ont fait leur héritier :
 La patrie a jeté le plus fier dans son moule,

¹ Ne faire rien qui vaille, ne faire rien de bon, d'utile.

Et son nom fait toujours monter comme une houle
De la poitrine aux yeux l'enthousiasme altier !

Viens ! il passe au forum¹ un immense zéphire ;
Viens ! l'héroïsme épars dans l'air qu'on y respire
Secoue utilement les moroses langueurs.

Laisse à travers ton luth² souffler le vent des âmes,
Et tes vers flotteront comme des oriflammes,
Et comme des tambours sonneront dans les cœurs.

4. LA CHANSON DES MÉTIERS.

(Adressée aux poètes).

Ceux qui tiennent le soc, la truelle ou la lune,
Sont plus heureux que vous, enfants de l'art sublime !
Chaque jour les vient secourir
Dans leurs quotidiennes misères ;
Mais vous, les travailleurs pensifs, aux mains légères,
Vos ouvrages vous font mourir.

L'austère paysan laboure pour les autres,
Et ses rudes travaux sont pires que les vôtres ;
Mais il retient, pour se nourrir,
Sa part des gerbes étrangères ;
Vous qui chantez, tressant des guirlandes légères,
Les moissons vous laissent mourir.

Le rouge forgeron, dans la nuit de sa forge,
Sue au brasier brûlant qui lui sèche la gorge ;
Mais il boit, sans les voir tarir,
Les petits vins dans les gros verres ;
Et vous qui ciselez l'or des coupes légères,
Les celliers³ vous laissent mourir.

Le pâle tisserand, courbé devant ses toiles,
Ne contemple jamais l'azur ni les étoiles ;
Mais il parvient à se couvrir,
La froidure ne l'atteint guères ;⁴

¹ Le *forum* (prononcez *forome*), chez les Romains, était la place où le peuple se réunissait pour discuter les affaires publiques.

² Instrument de musique à cor-

des hors d'usage et qui correspondrait à la lyre.

³ Les caves où sont déposés les vins.

⁴ En prose : *guère*.

Vous qui tramez le rêve en dentelles légères,
Les longs hivers vous font mourir.

L'audacieux maçon qui, d'étage en étage,
Suspend sa vie au mince et frêle échafaudage
A bien des dangers à courir ;
Mais ses fils auront des chaumières ;
Vous qui dressez vers Dieu des échelles légères,
Sans foyer vous devez mourir.

5. LA PLACE NAVONE.¹

Nous aimions à rôder sur la place Navone.
Ah ! le pied n'y bat point l'asphalte monotone,
Mais un rude pavé, houleux comme une mer.
Des maraîchers y font leurs tentes tout l'hiver,
Et les enfants, l'été, s'ébattent dans l'eau bleue.
Sous le triton² qui tient un dauphin³ par la queue,
Au beau milieu surgit un chaos où l'on voit
Dans un antre de pierre un gros lion qui boit.
Près d'un palmier, parmi des floraisons marines,
Un cheval qui s'élance en ouvrant les narines ;
Un obélisque en l'air sur un tas de récifs,⁴
Flanqué⁵ de quatre dieux aux gestes sans motifs.
Nous aimions ce grand cirque⁶ à fortune inégale
Où le taudis s'accote à la maison ducal.
Nous y venions surtout dans les jours de marché :
C'est là que nous avons avec amour cherché
Quelque précieux tome, embaumé dans sa crasse,
De Marcile Ficin,⁷ de Quinault ou d'Horace,
Et, parmi les chaudrons, les vestes, les fruits secs,
Les poignards et les clefs, les lampes à trois becs,

¹ A Rome, place célèbre (*la piazza Navona*), où les peintres viennent chercher leurs modèles, parmi les belles Transtévérines qui s'y donnent rendez-vous.

² Dieu marin, moitié homme et moitié poisson.

³ Dauphin (en latin *delphinus*), mammifère cétacé de grande taille.

⁴ Chaîne de rochers que l'on aperçoit à la surface de la mer.

⁵ Défendu, protégé.

⁶ Toute enceinte circulaire ou vallée de forme arrondie.

⁷ Savant humaniste italien (1443—1499).

⁸ Philippe Quinault (pr. *Quinault*), (1635—1688) poète dramatique français, auteur d'opéras mis en musique par le fameux compositeur Lulli.

De forme florentine, aux supports longs et minces,
Où pend tout un trousseau d'éteignoirs et des pinces,
Et qui, flambeaux naïfs des poètes fameux,
Nous font croire la nuit, que nous pensons comme eux.

FRANÇOIS COPPÉE

M. François Coppée est né à Paris en 1842. Très jeune encore, il se mit à faire des poésies. A vingt-quatre ans il publiait déjà son premier recueil de vers, *le Reliquaire*, et deux ans après un autre volume intitulé *Intimités*. Ce qui le fit connaître est une pièce de vers *la Grève des forgerons* et un drame en un acte et en vers, *le Passant* (1870), qui, joué au Théâtre-Français, eut un grand succès. Puis il donna coup sur coup des volumes de poésies et des pièces de théâtre qui témoignent sa puissante fécondité : *les Humbles* (1872), les poèmes *Olivier* (1875), *l'Exilée* (1876), *le Naufragé* (1878), des *Contes parisiens*, *l'Arrière-Saison*, poésies (1887), etc.; en fait de pièces de théâtre : *les Bijoux de la délivrance*, pièce à intentions patriotiques, *le Luthier de Crémone* (1877), *Severo Torelli* (1883), *les Jacobites* (1885), *le Pater*, représentant une scène de la Commune de 1871,¹ *Pour la Couronne*, et beaucoup d'autres encore en collaboration avec M. d'Artois ou tout seul. Il a également écrit des contes en prose.

M. Coppée est avant tout un poète réaliste. Il a exprimé sous une forme simple, plus ou moins artistique, le plus souvent trop familière, des idées et des sentiments qui étaient en quelque sorte du domaine public. Il n'a pas su toujours éviter le prosaïsme. Quelle distance entre cette poésie faite d'instantanés et la grande poésie large et magnifique de Hugo et de Lamartine!

I. LE CAHIER ROUGE.

1. LE VIEUX SOULIER.

En mai, par une pure et chaude après-midi,
Je cheminais au bord du doux fleuve attiédi
Où se réfléchissait la fuite d'un nuage.
Je suivais lentement le chemin de halage²
Tout en fleurs, qui descend en pente vers les eaux.
Des peupliers à droite, à gauche des roseaux ;

¹ Le gouvernement révolutionnaire installé à Paris en 1871 après la guerre franco-allemande.

² Chemin le long des rivières

ou des canaux pour halier les bateaux, c'est-à-dire pour les faire avancer sur l'eau au moyen d'une corde.

Devant moi, les détours de la rivière en marche
 Et, fermant l'horizon, un pont d'une seule arche.
 Le courant murmurait, en inclinant les joncs,
 Et les poissons, avec leurs sauts et leurs plongeons,
 Sans cesse le ridaient de grands cercles de moire.
 Le loriot et la fauvette à tête noire
 Se répondaient parmi les arbres en rideau ;
 Et ces chansons des nids joyeux et ce bruit d'eau
 Accompagnaient ma douce et lente flânerie.

Soudain, dans le gazon de la berge fleurie,
 Parmi les boutons d'or qui criblaient le chemin,
 J'aperçois à mes pieds—premier vestige humain
 Que j'eusse rencontré dans ce lieu solitaire—
 Sous l'herbe, et se mêlant déjà presque à la terre,
 Un soulier laissé là par quelque mendiant.

C'était un vieux soulier, sale, ignoble, effrayant,
 Eculé du talon, bâillant de la semelle,
 Laid comme la misère et sinistre comme elle,
 Qui jadis fut sans doute usé par un soldat,
 Puis, chez le savetier, bien qu'en piteux état,
 Fut à quelque rôdeur vendu dans une échoppe ;
 Un de ces vieux souliers qui font le tour d'Europe
 Et qu'un jour, tout meurtri, sanglant, estropié,
 Le pied ne quitte pas mais qui quittent le pied.
 Quel poème navrant dans cette morne épave !
 Le boulet du forçat ou le fer de l'esclave
 Sont-ils plus lourds que toi, soulier du vagabond ?
 Pourquoi t'a-t-on laissé sous cette arche du pont ?
 L'eau doit être profonde ici ! Cette rivière
 N'a-t-elle pas été mauvaise conseillère
 Au voyageur si las et de si loin venu ?
 Réponds ! S'en alla-t-il, en traînant son pied nu,
 Mendier des sabots à la prochaine auberge ?
 Ou bien, après t'avoir perdu sur cette berge,
 Ce pauvre, abandonné même par ses haillons,
 Est-il allé savoir au sein des tourbillons
 Si l'on n'a plus besoin, quand on dort dans le fleuve,
 De costume décent et de chaussure neuve ?

En vain je me défends du dégoût singulier
 Que j'éprouve à l'aspect de ce mauvais soulier
 Trouvé sur mon chemin, tout seul, dans la campagne.

Il est infâme, il a l'air de venir du bague ;
 Il est rouge, l'averse ayant lavé le cuir,
 Et je rêve de meurtre, et j'entends quelqu'un fuir
 Loin d'un homme râlant, dans une rue obscure,
 Et dont les clous sanglants ont broyé la figure !
 Abominable objet sous mes pas rencontré,
 Rebut du scélérat ou du désespéré,
 Tu donnes le frisson ! Tout en toi me rappelle,
 Devant les fleurs, devant la nature si belle,
 Devant les cieux où court le doux vent aromal,¹
 Devant le bon soleil, l'éternité du mal.
 Tu me dis devant eux, triste témoin sincère,
 Que le monde est rempli de vice et de misère,
 Et que ceux dont les pieds saignent sur les chemins,
 O malheur ! sont bien près d'ensanglanter leurs mains.
 — Sois maudit ! instrument de crime ou de torture !
 Mais qu'est-ce que cela peut faire à la nature ?
 Voyez ! il disparaît sous l'herbe des sillons ;
 Hideux il ne fait pas horreur aux papillons ;
 La terre le reprend ; il verdit sous la mousse ;
 Et dans le vieux soulier une fleur des champs pousse.

2. A UN SOUS-LIEUTENANT.

Vous portez, mon bel officier,
 Avec une grâce parfaite,
 Votre sabre à garde d'acier ;
 Mais je songe à notre défaite.

Cette pelisse de drap fin
 Dessine à ravir votre taille ;
 Vous êtes charmant ; mais enfin
 Nous avons perdu la bataille.

On lit votre intrépidité
 Dans vos yeux noirs aux sourcils minces,
 Aucun mal d'être bien ganté !
 Mais on nous a pris deux provinces.

A votre âge on est toujours fier
 D'un peu de passementerie ;

¹ Néologisme signifiant *plein d'aromes*.

Mais, voyez-vous ! c'était hier
Qu'on mutilait notre patrie.

Mon lieutenant, je ne sais pas
Si le soir, un doigt sur la tempe,
Tenant le livre ou le compas,
Vous veillez tard près de la lampe,

Vos soldats sont-ils vos enfants ?
Etes-vous leur chef et leur père ?
Je veux le croire et me défends
D'un doute qui me désespère.

Tout galonné, sur le chemin,
Pensez-vous à la délivrance ?
— Jeune homme, donne-moi la main ;
Crions un peu : — Vive la France ! —

II. RÉCITS ÉPIQUES.

LA RÉPONSE DE LA TERRE.

Le fils du ciel laboure une fois dans l'année.
Pour remplir ce devoir, à la date ordonnée,
Un jour Kang-Hi, le sage empereur, se courbait
Sur un socle attelé de bœufs blancs du Thibet.
Sans voir la foule immense et de loin accourue,
L'illustre Tai-Tsing¹ conduisait sa charrue
Et regardait, rêveur et se parlant tout bas,
Le sol gras et fécond s'ouvrir devant ses pas ;
Et, creusant son sillon, il murmurait :

« O Terre !

La vie est une énigme, et la mort un mystère.
Mais toi dont les épis balancés par les vents
Sont engraisés des morts pour nourrir les vivants,
O toi, mère du cèdre et de la graminée,
Tu dois savoir le mot de notre destinée.
Sur ce problème, auquel en vain j'ai réfléchi,
Réponds-moi donc. Je suis Kang-Hi, fils de Chun-Tchi,

¹ Descendant de Tai-Tsoug, et

illustre empereur de la Chine, au
X^e siècle de notre ère.

Et mon bras a vaincu le Tibet et Formose,¹
 Et je suis grand parmi les grands, sans qu'on m'ose
 Adresser la parole en élevant la voix
 Avant d'avoir frappé du front le sol neuf fois;
 Je suis le maître, à qui toute chose est permise;
 Pourtant mon cœur est humble, et mon âme est soumise,
 Et je n'ai pas l'orgueil que mes aïeux ont eu.
 Pour grandir en sagesse et pour croître en vertu,
 J'ai fait graver, fidèle aux antiques usages,
 Aux murs de mon palais les sentences des sages,
 Tel qu'un jeune homme suit les conseils d'un barbon.²
 Je hais les courtisans, et, si j'étais moins bon,
 Je voudrais ordonner qu'on leur coupât la langue.
 Je suis doux : je défends sous peine de la cangue,³
 De noyer les enfants du sexe féminin.
 Je suis subtil : je sais greffer un pommier nain
 Sur un rosier selon les lois de la physique;
 Je touche de divers instruments de musique;
 Et je lis couramment, et fais de vers d'amour.
 Je suis brave, non pas comme l'affreux Timour,⁴
 Par vain désir de gloire et par goût sanguinaire,
 Mais pour tomber, avec le fracas du tonnerre,
 Sur le Mongol camard⁵ et le Russe sans Dieu,
 S'ils osent attaquer l'empire du Milieu.⁶
 Je suis savant ; je sais les rites et les codes.
 Je suis pieux : je rend hommage, en leurs pagodes,⁷
 Aux bonzes de Kong-Tsé comme aux prêtres de Fô,
 Et je protège aussi Jésus, le Dieu nouveau,
 Qui naquit d'une vierge et qui veut que l'on s'aime.
 Je suis juste, et prétends que tout le blé qu'il sème
 Au temps de la moisson revienne au laboureur,
 Enfin, je suis un bon, sage et grand empereur,
 Et nom mon est béni par quiconque respire,
 Du levant au ponant, dans le Céleste empire.⁸

¹ Grande île chinoise de 400 km. de long, avec 2.500.000 habitants, entre Hong-Kong et Shangai.

² Vieillard.

³ Instrument de supplice employé en Chine, formé d'une pièce de bois dans le trou de laquelle on fait entrer le cou.

⁴ Timour-Leng ou Tamerlan (1336—1405), conquérant tartare, qui remporta sur Bajazet la victoire d'Ancyre (1402) et qui avait

ravagé la Perse, l'Arabie, l'Hindoustan et la Russie méridionale. Il allait conquérir la Chine, lorsqu'il mourut en chemin.

⁵ Qui a le nez plat et comme écrasé.

⁶ Nom donné par les Chinois à leur pays.

⁷ Temples des Chinois, Indiens, Siamois.

⁸ Autre nom que les Chinois donnent à leur pays.

Et maintenant, ô toi dont la fécondité
 Nous accorde le riz, le froment et le thé,
 O Terre maternelle, où chaque créature
 Cherche sa vie et trouve enfin sa sépulture,
 Et qui de tout au monde es la cause et l'effet,
 Dis ! que reste a-t-il de tout ce que j'ai fait ?
 Réponds-moi ! pour cela fallut-il un miracle ?

Mais sa charrue alors rencontrant un obstacle,
 Kang-Hi creusa le sol d'un plus puissant effort,
 Et fit sortir de terre une tête de mort.

SAINTE-BEUVE

Charles-Augustin Sainte-Beuve, naquit à Boulogne-sur-Mer¹ en 1804 et mourut à Paris en 1869. La vocation littéraire le fit renoncer à la médecine, qu'il avait embrassée pour se faire un état. Il devint un des champions du Romantisme. En 1828, à peine âgé de vingt-quatre ans, il fit paraître son *Tableau historique et critique de la poésie française au XVI^e siècle*, un des meilleurs ouvrages de la critique moderne. Puis, sous le pseudonyme de Joseph Delorme, il publia des *Poésies*, des *Consolations* et des *Pensées d'août*, et sous son vrai nom un roman étrange, intitulé *Volupté* (1834). A partir de 1829, entrant dans sa véritable voie, il avait commencé dans différentes revues et journaux une galerie de portraits et de critiques, qu'il réunit plus tard en plusieurs volumes sous les titres de : *Portraits littéraires* (3 vol.), *Portraits contemporains* (5 vol.), *Causeries du Lundi* (15 vol.), *Nouveaux Lundis* (13 vol.). Ce labeur opiniâtre n'empêcha pas Sainte-Beuve de s'adonner encore à d'autres travaux. Ainsi, ayant fait en 1837 à Lausanne² un cours public sur *Port-Royal*,³ il conçut l'idée d'écrire l'histoire de cette pieuse et savante société. Cet ouvrage, en 7 volumes, est un monument dont s'honore la littérature française. Il reste encore de lui une *Etude sur Virgile*, un travail sur *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* (1860), des *Chroniques parisiennes*, etc., ainsi qu'une très intéressante *Correspondance* en 2 volumes.

Sainte-Beuve occupe une place importante parmi les grands critiques du XIX^e siècle ; c'est lui qui a essayé de faire l'histoire naturelle de

¹ Port sur la Manche ; on appelle ses habitants *Boulonnais*.

² Ville de Suisse.

³ L'abbaye de Port-Royal, fondée au XIII^e siècle près de Versailles, servait d'abri aux femmes qui voulaient se consacrer à Dieu.

Au XVII^e siècle, des savants illustres, entre autre Pascal, se retirèrent auprès de cette abbaye, pour y élever pieusement des enfants. Louis XIV, excité par des intrigants, fit démolir ce monastère en 1709.

l'esprit. Il a eu le très grand mérite d'avoir su analyser les écrivains et leurs œuvres, de les expliquer les uns par les autres et ensemble par l'influence du milieu. Son style, mélange de phraséologie du XVI^e et du XIX^e siècles, prend tous les tons et toutes les couleurs; il paraît même quelquefois bizarre, tourmenté, et un peu alambiqué.

CAUSERIES DU LUNDI.

QU'EST-CE QU'UN CLASSIQUE?

(Lundi 21 octobre 1850).

Un vrai classique, comme j'aimerais à l'entendre définir, c'est un auteur qui a enrichi l'esprit humain, qui en a réellement augmenté le trésor qui lui a fait faire un pas de plus, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque, ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce cœur où tout semblait connu et exploré; qui a rendu sa pensée, son observation ou son invention, sous une forme n'importe laquelle, mais large et grande, fine et sensée, saine et belle en soi; qui a parlé à tous dans un style à lui, et qui se trouve aussi celui de tout le monde, dans un style nouveau sans néologisme, nouveau et antique aisément contemporain de tous les âges.

Un tel classique a pu être un moment révolutionnaire, il a pu le paraître du moins, mais il ne l'est pas; il n'a fait main basse¹ d'abord autour de lui, il n'a renversé ce qui le gênait que pour rétablir bien vite l'équilibre au profit de l'ordre et du beau.

On peut mettre, si l'on veut, des noms sous cette définition, que je voudrais faire exprès grandiose et flottante, ou, pour tout dire, généreuse. J'y mettrais Molière, le génie poétique le plus complet que nous ayons eu en français.

Je ne dissimule pas que cette définition que je viens de donner du classique excède un peu l'idée qu'on est accoutumé de se faire sous ce nom. On y fait entrer surtout des conditions de régularité, de sagesse, de modération et de raison, qui dominent et contiennent toutes les autres. Ayant à louer M. Royer-Collard,² M. de Rémusat³ disait:

¹ *Faire main basse*, s'emparer de quelque chose, ou l'exterminer.

² Royer-Collard (1763 — 1845) est l'un des représentants de la philosophie spiritualiste au XIX^e siècle.

³ Charles de Rémusat (1797-1875)

littérateur et homme politique français. Ne pas le confondre avec Abel de Rémusat (1788 — 1832), le savant orientaliste, qui a laissé des études sur la langue et la littérature chinoises.

«S'il tient de nos classiques la *pureté de goût*, la *propriété des termes*, la *variété des tours*, le soin attentif *d'assortir l'expression et la pensée*, il ne doit qu'à lui-même le caractère qu'il donne à tout cela.» On voit qu'ici la part faite aux qualités classiques semble plutôt tenir à l'assortiment et à la nuance, au genre orné et tempéré : c'est là aussi l'opinion la plus générale. En ce sens, les classiques par excellence, ce seraient les écrivains d'un ordre moyen, justes, sensés, élégants, toujours nets, d'une passion noble encore, et d'une force légèrement voilée. Marie-Joseph Chénier¹ a tracé la poétique de ces écrivains modérés et accomplis, dans ces vers où il se montre leur heureux disciple :

C'est le bon sens, la raison qui fait tout,
Vertu génie, esprit, talent et goût.
Qu'est-ce vertu ? raison mise en pratique ;
Talent ? raison produite avec éclat ;
Esprit ? raison qui finement s'exprime ;
Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat ;
Et le génie est la raison sublime.

En faisant ces vers, il pensait manifestement à Pope,² à Despréaux,³ à Horace, leur maître à tous. Le propre de cette théorie, qui subordonne l'imagination et la sensibilité elle-même à la raison, et dont Scaliger⁴ peut-être a donné le premier signal chez les modernes, est la théorie *latine* à proprement parler, et elle a été aussi de préférence pendant longtemps la théorie *française*. Elle a du vrai, si l'on n'use qu'avec à-propos, si l'on n'abuse pas de ce mot *raison* ; mais il est évident qu'on en abuse, et que, si la raison, par exemple, peut se confondre avec le génie poétique et ne faire qu'un avec lui dans une épître morale, elle ne saurait être la même chose que ce génie si varié et si diversement créateur dans l'expression des passions du drame ou de l'épopée. Où trouverez-vous la raison dans le IV^e livre de l'*Enéide* et dans les transports de Didon ? Où la trouverez-vous dans les fureurs de Phèdre ?⁵ Quoi qu'il en soit, l'esprit qui a dicté cette théorie conduit à mettre au premier rang des classiques les écrivains qui ont gouverné leur ins-

¹ Marie-Joseph Chénier (1764—1811), frère d'André Chénier, auteur de poésies et de quelques tragédies.

² Pope (1688—1744), poète anglais, à qui on doit un poème *Essai sur l'homme* et une traduction de l'*Illiade*.

³ Nom de famille de Boileau.

⁴ Joseph de Scaliger (1540—1609), philologue et historien, et l'un des plus grands savants de son siècle.

⁵ Tragédie de Racine.

piration plutôt que ceux qui s'y sont abandonnés davantage à y mettre Virgile encore plus sûrement qu'Homère, Racine encore plus que Corneille. Le chef-d'œuvre que cette théorie aime à citer, et qui réunit en effet toutes les conditions de prudence, de force, d'audace graduelle, d'élévation morale et de grandeur, c'est *Athalie*.¹ Turenne² dans ses deux dernières campagnes, et Racine dans *Athalie*, voilà les grands exemples de ce que peuvent les prudents et les sages quand ils prennent possession de toute la maturité de leur génie et qu'ils entrent dans leur hardiesse suprême.

Buffon, dans son Discours sur le style, insistant sur cette unité de dessein, d'ordonnance et d'exécution, qui est le cachet des ouvrages proprement classiques, a dit : Tout sujet est un ; et, *quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours*. Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances ; autrement le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage ; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur.... Et il continue sa critique, ayant en vue *l'Esprit des Lois* de Montesquieu, ce livre excellent par le fond, mais tout morcelé, où l'illustre auteur, fatigué avant le terme, ne put inspirer tout son souffle et organiser en quelque sorte toute sa matière. Pourtant, j'ai peine à croire que Buffon n'ait pas aussi songé par contraste, dans ce même endroit, au *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, ce sujet en effet si vaste et si un, et que le grand orateur a su tout entier renfermer dans un seul discours. Qu'on en ouvre la première édition, celle de 1681, avant la division par chapitres qui a été introduite depuis, et qui a passé de la marge dans le texte en le coupant : tout s'y déroule d'une seule suite et presque d'une haleine ; et l'on dirait que l'orateur a fait ici comme la Nature dont parle Buffon, qu'il a travaillé sur un plan éternel, dont il ne s'est nulle part écarté, tant il semble être entré

¹ Tragédie de Racine.

² Turenne (1611—1675), maréchal de France, l'un des plus grands généraux de Louis XIV. Il triompha à Fribourg (1644), à Nordlingen et à Sommershausen (1645),

s'illustra par ses campagnes dans les Pays-Bas contre les Impériaux et par sa belle défense de l'Alsace (1674). Il fut tué d'un boulet de canon à Salzbach. Bossuet fit son éloge.

avant dans les familiarités et dans les conseils de la Providence.

Athalie et le *Discours sur l'Histoire universelle*, tels sont les chefs-d'œuvre les plus élevés que la théorie classique rigoureuse puisse offrir à ses amis comme à ses ennemis. Et cependant malgré ce qu'il y a d'admirablement simple et de majestueux dans l'accomplissement de telles productions uniques, nous voudrions, dans l'habitude de l'art, détendre un peu cette théorie et montrer qu'il y a lieu de l'élargir sans aller jusqu'au relâchement. Goethe,¹ que j'aime à citer en pareille matière a dit :

« J'appelle le classique *le sain*, et le romantique *le malade*. Pour moi le poème des *Nibelungen* est classique comme Homère ; tous deux sont bien portants et vigoureux. Les ouvrages anciens ne sont pas classiques parce qu'ils sont vieux, mais parce qu'ils sont énergiques, frais et dispos. Si nous considérons le romantique et le classique sous ces deux points de vue, nous serons bientôt tous d'accord. »

Et, en effet, avant de fixer et d'arrêter ses idées à cet égard, j'aimerais à ce que tout libre esprit fit auparavant son tour du monde, et se donnât le spectacle des diverses littératures dans leur vigueur primitive et leur infinie variété. Qu'y verrait-il ? un Homère avant tout, le père du monde classique, mais qui lui-même est encore moins certainement un individu simple et bien distinct que l'expression vaste et vivante d'une époque tout entière et d'une civilisation à demi barbare. Pour en faire un classique proprement dit, il a fallu lui prêter après coup un dessein, un plan, des intentions littéraires, des qualités d'atticisme² et d'urbanité, auxquelles il n'avait certes jamais songé dans le développement abondant de ses inspirations naturelles. Et à côté de lui, que voit-on ? des anciens augustes, vénérables, des Eschyle, des Sophocle ;³ mais tout mutilés, et qui ne sont là debout que pour nous représenter un débris d'eux-mêmes, le reste de tant d'autres aussi dignes qu'eux sans doute de survivre, et qui ont succombé à jamais sous l'injure des âges. Cette seule pensée apprendrait à un esprit juste à ne pas envisager l'ensemble des littératures, même classiques, d'une vue trop simple et trop restreinte, et il saurait que cet ordre si exact et si mesuré, qui a tant pré-

¹ Voyez page 1, note 3.

² On entend par *atticisme*, une délicatesse de langage, une finesse de goût, comme en avaient les ha-

bitants d'Athènes dans l'antiquité.

³ Pour Eschyle, voyez page 118, note 3 et pour Sophocle, page 118, note 5.

valu depuis, n'a été introduit qu'artificiellement dans nos admirations du passé.

En arrivant au monde moderne, que serait-ce donc ? Les plus grands noms qu'on aperçoit au début des littératures sont ceux qui dérangent et choquent le plus certaines des idées restreintes qu'on a voulu donner du beau et du convenable en poésie. Shakespeare¹ est-il un classique par exemple ? Oui, il l'est aujourd'hui pour l'Angleterre et pour le monde ; mais, du temps de Pope,² il ne l'était pas. Pope et ses amis étaient les seuls classiques par excellence ; ils semblaient tels définitivement le lendemain de leur mort. Aujourd'hui ils sont classiques encore, et ils méritent de l'être, mais ils ne le sont que du second ordre, et les voilà à jamais dominés et remis à leur place par celui qui a repris la sienne sur les hauteurs de l'horizon...

En France, nous n'avons pas eu de grand classique antérieur au siècle de Louis XIV ; les Dante³ et les Shakespeare, ces autorités primitives auxquelles on revient tôt ou tard dans les jours d'émancipation, nous ont manqué. Nous n'avons eu que des ébauches de grands poètes comme Mathurin Régnier,⁴ comme Rabelais,⁵ et sans idéal aucun, sans la passion et le sérieux qui consacrent. Montaigne⁶ a été une espèce de classique anticipé, de la famille d'Horace, mais qui se livrait en enfant perdu, et faute de dignes alentours, à toutes les fantaisies libertines de sa plume et de son humeur. Il en résulte que nous, avons, moins que tout autre peuple, trouvé dans nos ancêtres-auteurs de quoi réclamer hautement à certain jour nos libertés littéraires et nos franchises, et qu'il nous a été plus difficile de rester classiques encore en nous affranchissant. Toutefois, avec

¹ Voyez page 8, note 4.

² Voyez page 132, note 2.

³ Dante Alighieri (1275—1321), illustre poète italien, auteur de la *Divina comedia*.

⁴ Mathurin Régnier (1573 — 1613) adversaire de Malherbe ; poète satirique, et le seul qui ait bien connu avant Molière les mœurs et les caractères des hommes.

⁵ François Rabelais (1495 — 1553), qui fut moine, curé, médecin, romancier, etc. Son roman *Faits et gestes de Gargantua et de son fils Pantagruel* est un ouvrage de haute valeur, mais il lui a man-

qué la mesure, le goût, l'art enfin, pour être un chef-d'œuvre. On y trouve une accumulation de science extraordinaire ainsi qu'un traité sur l'éducation des enfants.

⁶ Michel Montaigne (pr. *Montaigne*) (1533—1592), écrivain célèbre et philosophe distingué. Ses *Essais* (1580) sont un ouvrage de vaste érudition, écrit dans une langue très riche, et avec une brillante imagination. Mais il lui a également manqué ce qui a manqué à Rabelais et à tous les lettrés français du XVI^e siècle, à savoir la mesure, le goût, l'art.

Molière et La Fontaine parmi nos classiques du grand siècle, c'est assez pour que rien de légitime ne puisse être refusé à ceux qui oseront et qui sauront.

L'important aujourd'hui me paraît être de maintenir l'idée et le culte, tout en l'élargissant. Il n'y a pas de recette pour faire des classiques : ce point doit être enfin reconnu évident. Croire qu'en imitant certaines qualités de pureté, de sobriété, de correction et d'élégance, indépendamment du caractère même et de la flamme, on deviendra classique, c'est croire qu'après Racine père il y a lieu à des Racine fils ;¹ rôle estimable et triste, ce qui est le pire en poésie. Il y a plus : il n'est pas bon de paraître trop vite et d'emblée² classique à ses contemporains ; on a grande chance alors de ne pas rester tel pour la postérité. Fontanes,³ en son temps, paraissait un classique pur à ses amis ; voyez quelle pâle couleur cela fait à vingt-cinq ans de distance. Combien de ces classiques précoces qui ne tiennent pas et qui ne le sont que pour un temps ! On se retourne un matin, et l'on est tout étonné de ne plus les retrouver debout derrière soi. Il n'y en a eu, dirait gaiement M-me de Sévigné, que pour un *déjeuner de soleil*. En fait de classiques, les plus imprévus sont encore les meilleurs et les plus grands : demandez-le plutôt à ces mâles génies vraiment nés immortels et perpétuellement florissants. Le moins classique, en apparence, des quatre grands poètes de Louis XIV était Molière ; on l'applaudissait alors bien plus qu'on ne l'estimait ; on le goûtait sans savoir son prix. Le moins classique après lui semblait La Fontaine : et voyez après deux siècles ce qui, pour tous deux, en est advenu. Bien avant Boileau, même avant Racine, ne sont-ils pas aujourd'hui unanimement reconnus les plus féconds et les plus riches pour les traits d'une morale universelle ?

T A I N E

Hippolyte Adolphe-Taine naquit à Vouziers (Ardennes) en 1828 et mourut à Paris en 1893. Après avoir professé quelque temps dans un lycée de province, il donna sa démission et vint s'établir à Paris, pour se consacrer entièrement aux lettres. A l'âge de vingt-six ans il publia un *Essai sur Tite-Live* (1854) qui fut couronné par l'Académie fran-

¹ Louis Racine (1698—1763), fils de Jean Racine, dont il nous restent un poème, *la Religion*, et des *Mémoires sur la vie et les œuvres de Jean Racine*.

² *D'emblée*, du premier effort, promptement.

³ De Fontanes (1757—1821), littérateur et homme d'Etat.

caise, et une année après son *Voyage aux Pyrénées et les Philosophes français du XIX^e siècle*, où il critique vivement les maîtres de l'enseignement officiel. En 1864 Taine fut chargé d'un cours d'histoire de l'art et d'esthétique à l'Ecole des beaux-arts. Outre les ouvrages cités, il publia encore un grand nombre d'autres, dont voici les principaux : *Essais de critique et d'histoire* (1855), *Nouveaux essais* (1865), *La Fontaine et ses fables* (1860), *Histoire de la littérature Anglaise* (1864), vaste monument en 4 volumes ; *l'Idéal dans l'art* (1867), *Philosophie de l'art* (1866), de *l'Intelligence* (1870), *Origine de la France contemporaine*, en 7 volumes (1876-81), ouvrage d'histoire remarquable, quoique à tendances ; enfin des *Voyages* en Italie, dans les Pays-Bas, en Grèce, etc.

L'influence de Taine a été immense à partir de 1865. D'abord il a voulu faire de la psychologie une science, dans toute la rigueur du mot. Et cette psychologie scientifique doit être la base de l'histoire et du roman, car ce que les historiens font sur le passé, les grands romanciers et dramaturges le font sur le présent. Selon Taine, la littérature est déterminée par trois causes générales, la *race*, le *milieu* (physique), le *moment* (poids du développement antérieur, pression de ce qui est sur ce qui veut être). Ainsi, la littérature anglaise est le produit de la race anglaise, sous tel climat, dans telles circonstances historiques, telles croyances religieuses. Les *Fables* de La Fontaine s'expliquent par le lieu natal du poète, par la vie qu'il a menée, et par les habitudes intellectuelles et morales de la société du XVII^e siècle. Mais Taine néglige un élément très essentiel, il ne tient pas compte de la nature individuelle de l'écrivain, c'est-à-dire de son génie, de sa vocation et de l'intensité de sa création. Pourquoi, par exemple, La Fontaine a-t-il écrit les *Fables* et pas autre chose ?

Taine a appliqué également sa théorie à l'histoire, dont il a fait une œuvre d'une étonnante vigueur. Par la vigueur de son analyse, par la solidité de son œuvre et par son style de grand artiste, Taine occupe une place importante parmi les grands esprits du XIX^e siècle.

I. PHILOSOPHIE DE L'ART.

DE LA NATURE DE L'ŒUVRE D'ART.

Le point de départ de cette méthode consiste à reconnaître qu'une œuvre d'art n'est pas isolée, par conséquent à chercher l'ensemble dont elle dépend et qui l'explique.

Le premier pas n'est point difficile. D'abord et visiblement une œuvre d'art, un tableau, une tragédie, une statue, appartiennent à un ensemble, je veux dire à l'œuvre totale de l'artiste qui en est l'auteur. Cela est élémentaire. Chacun sait que les différentes œuvres d'un artiste sont toutes parentes, comme filles d'un même père, c'est-à-dire qu'elles ont entre elles des ressemblances marquées. Vous savez que chaque artiste a son style qui se retrouve dans toutes ses œuvres. Si c'est un peintre, il a son coloris, riche ou terne, ses types préférés, nobles ou vulgaires, ses attitudes, sa façon de composer, même ses procédés d'exécution, ses empâte-

ments, son modelé, ses couleurs, son faire. Si c'est un écrivain, il a ses personnages, violents ou paisibles, ses intrigues, compliquées ou simples, ses dénouements, tragiques ou comiques, ses effets de style, ses périodes, et jusqu'à son vocabulaire. Cela est si vrai, qu'un connaisseur, si vous lui présentez une œuvre non signée d'un maître un peu éminent, est capable de reconnaître de quel artiste est cette œuvre, et cela presque certainement; même si son expérience est assez grande et son tact assez délicat, il peut dire à quelle époque de la vie de l'artiste, à quelle période de son développement appartient l'œuvre d'art que vous lui avez présentée.

Voilà le premier ensemble auquel il faut rapporter une œuvre d'art. Voici le second: cet artiste lui-même, considéré avec l'œuvre totale qu'il a produite, n'est pas isolé. Il y a aussi un ensemble dans lequel il est compris, ensemble plus grand que lui-même, qui est l'école ou famille d'artistes du même pays et du même temps, à laquelle il appartient. Par exemple, autour de Shakespeare qui, au premier coup d'œil, semble une merveille tombée du ciel, et comme un aérolithe arrivé d'un autre monde, on trouve une douzaine de dramatises supérieurs, qui ont écrit du même style et dans le même esprit que lui. Leur théâtre a les mêmes caractères que le sien; vous y trouverez les mêmes personnages violents et terribles, les mêmes dénouements meurtriers et imprévus, les mêmes passions soudaines et effrénées, le même style désordonné, bizarre, excessif et splendide, le même sentiment de la campagne et du paysage, les mêmes types de femmes délicates et profondément aimantes.

Paréillement, Rubens¹ semble un personnage unique, sans précurseur et sans successeurs. Mais il suffit d'aller en Belgique et de visiter les églises de Gand, de Bruges ou d'Anvers, pour apercevoir tout un groupe de peintres dont le talent est semblable au sien: Crayer d'abord, qui fut considéré de son temps comme son rival, Seghers, Van Oost, Everdingen, Van Thulden, Quellin, Hondthorst, d'autres encore que vous connaissez, Jordaens, Van Dyck,² qui tous ont conçu la peinture dans le même esprit, et qui, parmi des différences propres, gardent toujours un air de famille. Comme Rubens, ils se sont complus à peindre la chair flo-

¹ Rubens (1577—1640), célèbre peintre flamand qui excella dans tous les genres.

² Jordaens (1594—1678), pein-

tre flamand, élève de Rubens.— Van Dyck (1599—1641), célèbre peintre et graveur flamand.

rissante et saine, la riche et frémissante palpitation de la vie, la pulpe sanguine et sensible qui s'épanouit opulemment à la surface de l'être animé, les types réels et souvent les types brutaux, l'élan et l'abandon du mouvement libre, les splendides étoffes lustrées et chamarrées, les reflets de la pourpre et de la soie, l'étalage des draperies agitées et tortillées. Aujourd'hui leur grand contemporain semble les effacer sous sa gloire ; mais il n'en est pas moins vrai que, pour le comprendre, il faut rassembler autour de lui cette gerbe de talents dont il n'est que la plus haute tige, et cette famille d'artistes dont il est le plus illustre représentant.

Voilà le second pas. Il en reste un troisième à faire. Cette famille d'artistes elle-même est comprise dans un ensemble plus vaste, qui est le monde qui l'entoure, et dont le goût est conforme au sien. Car l'état des mœurs et de l'esprit est le même pour le public et pour les artistes ; ils ne sont pas des hommes isolés. C'est leur voix seule que nous entendons en ce moment à travers la distance des siècles ; mais au-dessous de cette voix éclatante qui vient en vibrant jusqu'à nous, nous démêlons un murmure et comme un vaste bourdonnement sourd, la grande voix infinie et multiple du peuple qui chantait à l'unisson autour d'eux. Ils n'ont été grands que par cette harmonie. Et il faut bien qu'il en soit ainsi. Phidias, Ictinus,¹ les hommes qui ont fait le Parthénon et le Jupiter Olympien,² étaient, comme les autres Athéniens, des citoyens libres et des païens, élevés dans la palestre,³ ayant lutté, s'étant exercés nus, habitués à délibérer et à voter sur la place publique, ayant les mêmes habitudes, les mêmes intérêts, les mêmes idées, les mêmes croyances, hommes de la même race, de la même éducation, de la même langue, en sorte que, par toutes les parties importantes de leur vie, ils se trouvaient semblables à leurs spectateurs.

Nous arrivons donc à poser cette règle : que pour comprendre une œuvre d'art, un artiste, un groupe d'artistes, il faut se représenter avec exactitude l'état général de l'esprit et des mœurs du temps auquel ils appartenaient.

¹ Pour Phidias, voyez page 20, note 4.—Pour Ictinus, voyez page 21, note 10.

² Le Parthénon, temple de Minerve (vers 438 av. J.-C.).—Le Ju-

piter Olympien, statue antique de Phidias, à Olympie, regardée comme l'une de sept merveilles du monde.

³ Lieu public pour les exercices du corps, chez les anciens.

II. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

LA VIE ÉLÉGANTE EN ANGLETERRE.

(tome IV).

Vous voilà à Newhaven ou à Douvres,¹ et vous courez sur les rails, en regardant autour de vous. Des deux côtés passent des maisons de campagne, il y en a partout en Angleterre, au bord des lacs, sur le rivage des golfes, au sommet des collines, sur tous les points de vue pittoresques. Elles sont le séjour préféré ; Londres n'est qu'un rendez-vous d'affaires ; c'est à la campagne que les gens du monde vivent, s'amuse et reçoivent. Que cette maison est bien arrangée et jolie ! S'il s'est trouvé à côté quelque vieille bâtisse, abbaye ou château, on l'a gardée. L'édifice nouveau a été raccordé avec l'ancien ; même seul et moderne, il ne manque point de style ; les pignons, les meneaux, les grandes fenêtres, les tourelles nichées à tous les coins, ont, dans leur fraîcheur, un air gothique. Ce cottage, même si modeste, bon pour des gens qui n'ont que trente mille livres de rente, est agréable à voir avec ses toits pointus, son portique, ses briques brunes vernissées, toutes recouvertes de lierre. Sans doute la grandeur manque le plus souvent ; aujourd'hui les gens qui font l'opinion ne sont plus les grands seigneurs, mais les gentlemen² riches, bien élevés et propriétaires. C'est l'agrément qui les touche. Mais comme ils s'y entendent ! Il y a autour de la maison un gazon frais et soyeux comme du velours, qu'on passe au rouleau tous les matins. En face, des rhododendrons énormes font un bouquet éblouissant où murmurent des volées d'abeilles ; des guirlandes de fleurs exotiques rampent et tournoient sur l'herbe fine ; des chèvrefeuilles grimpent le long des arbres, les roses par centaines, penchées au bord des fenêtres, laissent tomber sur les allées la pluie de leurs pétales. Partout les beaux ormes, les ifs, les grands chênes, précieusement gardés, groupent leurs bouquets ou dressent leurs colonnes. Les arbres de l'Australie et de la Chine sont venus orner les massifs par l'élégance ou la singularité de leurs formes étrangères ; le copperbeech étend sur la délicate verdure des prairies l'ombre de ses feuilles noirâtres à reflet de cuivre. Que la fraîcheur de cette verdure est délicieuse ! Comme elle étincelle, et comme elle regorge de fleurs champêtres lustrées par le soleil ! Que de soin, quelle propreté, comme tout est disposé, entretenu, épuré pour le bien-être des sens et pour le plai-

¹ Ports d'Angleterre.² Au singulier *gentleman*, homme de bonnes manières.

sir des yeux ! S'il y a une pente, on a aménagé des rigoles avec de petites îles au fond de la vallée, toutes peuplées par des touffes roses ; des canards d'espèces choisies nagent dans les bassins, où les nénufars étalent leurs étoiles satinées. Il y a dans l'herbe de grands bœufs couchés, des moutons aussi blancs que s'ils sortaient du lavoir, capables de réjouir l'œil d'un amateur et d'un maître.

Nous revenons à la maison, et avant d'entrer je regarde la perspective ; décidément ils ont le sentiment de la campagne ; comme on sera bien, à cette grande fenêtre du parloir, pour contempler le soleil couchant et le large treillis d'or qu'il étale à travers la futaie ! Et comme adroitement on a tourné la maison pour que le paysage paraisse encadré au loin entre les collines et de près entre les arbres ! Nous entrons. Que tout y est soigné et commode ! On y a prévu, devancé les moindres besoins ; il n'y a rien que de correct et de perfectionné ; on soupçonne tous les objets ; la propriété n'est pas plus méticuleuse en Hollande. Proportion gardée, ils ont trois fois plus de valets que chez nous ; ce n'est pas trop pour les détails minutieux du service. La machine domestique fonctionne sans une interruption, sans un accroc, sans un heurt, chaque rouage a son moment et a sa place, et le bien-être qu'elle distille vient en rosée de miel tomber dans la bouche, aussi vérifié et aussi exquis que le sucre d'une raffinerie modèle lorsqu'il arrive dans son goulot.

Nous causons avec notre hôte. Nous découvrons bien vite que son esprit et son âme ont toujours été en équilibre. Au sortir du collège, il a trouvé sa voie toute faite, il n'a point eu à se révolter contre l'Eglise, qui est à demi raisonnable, ni contre la Constitution, qui est noblement libérale : la foi et la loi qu'on lui a offertes sont bonnes, utiles, morales, assez larges pour donner abri et emploi à toutes les diversités des esprits sincères ; il s'y est attaché, il les aime, il a reçu d'elles le système entier de ses idées pratiques et spéculatives, il ne flotte point, il ne doute plus, il sait ce qu'il doit croire et ce qu'il doit faire. Il n'est point entraîné par des théories, engourdi par l'inertie, arrêté par les contradictions. Ailleurs la jeunesse est comme une eau qui croupit ou s'éparpille ; il y a ici un beau canal antique qui reçoit et dirige vers un but utile et certain tout le flot de son activité et de ses passions. Il agit, travaille et gouverne. Il est marié, il a des fermiers, il est magistrat-municipal, il devient homme politique. Il améliore, il régit sa paroisse, ses terres et sa famille. Il fonde des associations, il parle

dans les meetings,¹ il surveille les écoles, il rend la justice, il introduit des perfectionnements; il use de ses lectures, de ses voyages, de ses liaisons, de sa fortune et de son rang pour conduire amicalement ses voisins et ses inférieurs vers quelque œuvre qui leur profite et qui profite au public. Il est puissant et il est respecté. Il a les plaisirs de l'amour-propre et les contentements de la conscience. Il sait qu'il a l'autorité et qu'il en use légalement pour le bien d'autrui. Et ce bon état d'esprit est entretenu par une vie saine. Sans doute son esprit est cultivé et occupé; il est instruit, il sait plusieurs langues, il a voyagé, il est curieux de tous les renseignements précis, il est tenu au courant par ses journaux de toutes les idées et de toutes les découvertes nouvelles; mais, en même temps, il aime et pratique tous les exercices du corps. Il monte à cheval, il fait à pied de longues promenades, il chasse, il vogue en mer sur son yacht, il suit de près et par lui-même tous les détails de l'élevage et de la culture, il vit en plein air, il résiste à l'envahissement de la vie sédentaire, qui, partout ailleurs, conduit l'homme moderne aux agitations du cerveau, à l'affaiblissement des muscles et à l'excitation des nerfs. Voilà ce monde élégant et sensé raffiné en fait de bien-être, réglé en fait de conduite, que ses goûts de dilettante et ses principes de moraliste renferment dans une sorte d'enceinte fleurie et empêchent de regarder ailleurs.

RENAN

Ernest-Joseph Renan naquit en 1823, à Tréguier (Côtes-du-Nord) et mourut à Paris en 1892. Ayant quitté la carrière ecclésiastique, pour laquelle il n'avait pas de dispositions, il se consacra entièrement à celle des lettres. Le premier ouvrage qui attira l'attention sur lui, fut l'*Histoire générale et systèmes comparés des langues sémitiques* (1845), couronnée par l'Académie. Il publia ensuite un mémoire historique, également couronné, sur l'*Étude de la langue grecque au moyen âge*, et surtout un important travail sur la philosophie arabe: *Averroès et l'averroïsme* (1852). Mais le livre de Renan qui fit le plus de bruit, c'est sa fameuse *Vie de Jésus* (1862), écrite à la suite d'un voyage en Syrie. Son apparition suscita un bruit énorme, surtout dans le clergé; et elle causa la destitution de l'auteur de sa chaire du Collège de France,² où il ne fut réintégré que sept ans plus tard. Mais ce livre n'était que le préambule d'un ouvrage monumental, l'*Histoire des origines du Christianisme*, en 8 volumes (1866-1883), qu'il mena à bonne fin. A cet ordre de travaux

¹ Meeting, réunion publique.

² Voyez page 86, note 2.

se rattache aussi son *Histoire du peuple d'Israël*, en 3 vol. (1887-1889). En dehors de ses nombreux ouvrages sur ce terrain, Renan publia encore, entre autres, des *Etudes d'histoire religieuse* (1857 et 1884), des *Essais de morale et de critique* (1859), *Questions contemporaines* (1868), *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883), *L'Avenir de la science* (1890), ainsi que des fantaisies littéraires de forme dramatique et plus ou moins philosophiques d'inspiration, réunies sous le titre de *Drames philosophiques* (1888). Par ses travaux d'histoire, de critique et de philosophie, et surtout par son style qui est admirable, Renan occupe une première place parmi les grands penseurs et les grands écrivains du XIX^e siècle.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

(1883).

PRIÈRE QUE JE FIS SUR L'ACROPOLE¹ QUAND JE FUS ARRIVÉ
À EN COMPRENDRE LA PARFAITE BEAUTÉ.

«O noblesse! ô beauté simple et vraie! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'imitation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

«Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens² bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de roches, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages colorés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste, mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

«Mes pères, aussi loins que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que les Argonautes³ ne connurent pas. J'entendais, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à

¹ Citadelle de l'ancienne Athènes, dont le sommet était couvert de temples, de statues, d'œuvres d'art.

² Peuples mythologiques qu'Homère plaçait à l'Occident et près

desquels se trouvait le séjour des morts.

³ Héros grecs des temps mythologiques, qui allèrent à Colchide à la conquête de la Toison d'or.

leurs heures et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel.

«Des prêtres, d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos,¹ qui a créé le monde et de son fils, qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurhythmie,² et semblables à des forêts; seulement ils ne sont pas solides, ils tombent en ruine au bout de cinq ou six cents ans; ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison! Mais ces temples me plaisaient; je n'avais pas étudié ton art divin; j'y trouvai Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : «Salut, étoile de la mer,... reine de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes,» ou bien : «Rose mystique, Tour d'ivoire, Maison d'or, Etoile du matin...» Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond, je deviens presque apostat. Pardonne-moi ce ridicule; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mit dans ces vers, et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue.

...«Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat³ de Dionysodore,⁴ où un laid petit Juif, parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut tes parvis sans te comprendre, lut tes inscriptions tout de travers et crut trouver dans ton enceinte un hôtel dédié à un dieu qui serait le *Dieu inconnu*. Eh bien, ce petit Juif l'a emporté; pendant mille ans on t'a traitée d'idole, ô Vérité; pendant mille ans, le monde a été un désert où ne germait aucune fleur. Durant ce temps, tu te taisais, ô Salpinx,⁵ clairon de la pensée. Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste, on était coupable pour t'aimer, et, aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail nous avons réussi à nous rapprocher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon.⁶

¹ Dieu du temps.

² Bel ordre, harmonie (dans les beaux-arts).

³ Règne d'archonte, de premier magistrat.

⁴ Le mom de l'archonte éponyme de l'année 53, quand Saint-Paul visita Athènes et la Grèce.

⁵ Trompette grecque, aux sons puissants.

⁶ Platon (429—347 av. J.-C.), le plus illustre des philosophes de l'antiquité, disciple de Socrate et maître d'Aristote. Ses doctrines se trouvent développées dans des dialogues dont les plus importants sont : le *Phèdre*, le *Phédon*, la *République*.

...«Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant : « Pardonne-nous, déesse ! c'était pour les sauver des mauvais génies de la nuit, » et rebâtiront tes murs au son de la flûte, pour expier le crime de l'infâme Lysandre ! Puis ils iront à Sparte maudire le sol ou fut cette maîtresse d'erreurs sombres, et l'insulter parce qu'elle n'est plus.

« Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères : à mon scepticisme, qui me fait douter du peuple, à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. O archégète,¹ idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre, j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate² de ton temple ; j'oublierai toute discipline hormis la tienne, je me ferai stylite³ sur tes colonnes, ma cellule sera sur ton architrave.⁴ Chose plus difficile ! pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. Je serai injuste pour ce qui ne te touche pas ; je me ferai le serviteur du dernier de tes fils. Les habitants actuels de la terre que tu donnas à Erechthée,⁵ je les exalterai, je les flatterai. J'essayerai d'aimer jusqu'à leurs défauts ; je me persuaderai, ô Hippia,⁶ qu'ils descendent des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise, leur fête éternelle. J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai d'aimer mes maladies de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos, ô Salutaire ; aide-moi, ô toi qui sauves !

« Que de difficultés, en effet, je prévois ! que d'habitudes d'esprit, j'aurai à changer ; que de souvenirs charmants je

¹ Le Tout-puissant ; celui qui commande.

² Soubassement à base et à corniche, formant sous un rang de colonnes un piédestal continu.

³ Surnom donné à quelques solitaires chrétiens qui se retiraient sur des colonnes.

⁴ Partie inférieure de l'entablement qui repose sur le chapiteau.

⁵ Erechthée, roi d'Athènes (1625 — 1460 av. J.-C.) ; l'Erechthéion ou le temple d'Erechthée, un des plus merveilleux monuments de l'art grec.

⁶ Déesse qui présidait aux jeux équestres.

devrais arracher de mon cœur ! J'essayerai ; mais je ne suis pas sûr de moi. Tard je t'ai connue, beauté parfaite.

J'aurai des retours, des faiblesses. Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument devient alors une sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût posé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est. Tous ceux qui, jusqu'ici, ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons clairement. Pouvons-nous sans folle outrecuidance¹ croire que l'avenir ne nous jugera pas comme nous jugeons le passé ? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

« Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui... Nous sommes corrompus : qu'y faire ? J'irai plus loin, déesse orthodoxe,² je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon³ glacé et dans l'ivresse du Thrace.⁴ Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

« Tu es vraie, pure, parfaite ; ton marbre n'a point de tache ; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance,⁵ produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel. Il croulera ; mais, si ta cella⁶ devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

« Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas

¹ Présomption outrée.

² Conforme aux vrais principes.

³ Fleuve de la Macédoine ; aujourd'hui Strouma ou Kara-sou.

⁴ Habitant de l'ancienne contrée

qui forme aujourd'hui la Bulgarie et la Roumélie.

⁵ Constantinople.—Hagia-Sophia, le grande église bâtie par l'Empereur Justinien.

⁶ Partie cachée du temple grec.

que symbole et que souge. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts.»

FUSTEL DE COULANGES

Fustel de Coulanges naquit en 1830 et mourut en 1889 à Paris. Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, il se consacre entièrement à l'étude de l'histoire. Taine employait l'histoire à faire la psychologie et la sociologie, Renan y voulait faire entrer toute la philosophie. Fustel de Coulanges ne cherche rien de tout cela. Il veut simplement ressusciter le passé à l'aide des faits précis, contrôlés avec la dernière rigueur et sans le moindre parti-pris. Pour cela, il réduit au *minimum* la subjectivité, impossible à éliminer complètement des travaux historiques, ménage les couleurs, évite les anecdotes et les petits faits, use sobrement des textes dont il extrait l'essence, et nous fait ainsi sentir la vie des époques passées. Malgré sa précision extrême, il sait obtenir les plus grands effets par les plus simples moyens ainsi que par la rigoureuse interprétation scientifique des faits et la concision ferme et robuste de son style. Parmi ses principaux ouvrages on cite : *la Cité antique* (1864), où il nous révèle la force des institutions religieuses parmi les sociétés antiques et nous rend la Grèce et Rome présentes, en leur vivante originalité ; *Recherches sur quelques problèmes d'histoire* (1885), *Nouvelles Recherches* etc., *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, 5 volumes, en 1876, refaite en 3 volumes en 1888, où il nous fait revivre l'ancienne France des Mérovingiens, etc.

LA CITÉ ANTIQUE.

Cet ouvrage est divisé en cinq livres. Le *premier* traite des antiques croyances ; le *deuxième*, de la famille ; le *troisième*, de la cité ; le *quatrième*, des révolutions qui ont déchiré Rome ; et le *cinquième*, de la disparition du régime municipal.

LE CHRISTIANISME CHANGE LES CONDITIONS DU GOUVERNEMENT.

(*Livre V, chap. 3*).

La victoire du christianisme marque la fin de la société antique. Avec la religion nouvelle s'achève cette transfor-

mation sociale que nous avons vue commencer six ou sept siècles avant elle.

Pour savoir combien les principes et les règles essentielles de la politique furent alors changés, il suffit de se rappeler que l'ancienne société avait été constituée par une vieille religion, dont le principal dogme était que chaque dieu protégeait exclusivement une famille ou une cité, et n'existait que pour elle. C'était le temps des dieux domestiques et des divinités poliades. Cette religion avait enfanté le droit; les relations entre les hommes, la propriété, l'héritage, la procédure, tout s'était trouvé réglé, non par les principes de l'équité naturelle, mais par les dogmes de cette religion et en vue des besoins de son culte. C'était elle aussi qui avait établi un gouvernement parmi les hommes: celui du père dans la famille, celui du roi ou magistrat dans la cité. Tout était venu de la religion, c'est-à-dire de l'opinion que l'homme s'était faite de la divinité. Religion, droit, gouvernement s'était confondus et n'avaient été qu'une même chose sous trois aspects divers.

Nous avons cherché à mettre en lumière ce régime social des anciens, où la religion était maîtresse absolue dans la vie privée et dans la vie publique; où l'Etat était une communauté religieuse, le roi un pontife, le magistrat un prêtre, la loi une formule sainte; où le patriotisme était de la piété, l'exil une excommunication; où la liberté individuelle était inconnue, où l'homme était asservi à l'Etat par son âme, par son corps, par ses biens; où la haine était obligatoire contre l'étranger, où la notion du droit et du devoir, de la justice et de l'affection s'arrêtaient aux limites de la cité; où l'association humaine était nécessairement formée dans une certaine circonférence autour d'un prytanée,¹ et où l'on ne voyait pas la possibilité de fonder des sociétés plus grandes. Tels furent les traits caractéristiques des cités grecques et italiennes pendant la première période de leur histoire.

Mais peu à peu, nous l'avons vu, la société se modifia. Des changements s'accomplirent dans le gouvernement et dans le droit, en même temps que dans les croyances. Déjà, dans les cinq siècles qui précèdent le christianisme, l'alliance n'était plus aussi intime entre la religion d'une part, le droit et la politique de l'autre. Les efforts des classes opprimées, le renversement de la caste sacerdotale, le travail

¹ Edifice où se rassemblaient les premiers magistrats d'une république grecque.

des philosophes, le progrès de la pensée avaient ébranlé les vieux principes de l'association humaine. On avait fait d'incessants efforts pour s'affranchir de l'empire de cette vieille religion, à laquelle l'homme ne pouvait plus croire ; le droit et la politique, comme la morale, s'étaient peu à peu dégagés de ses liens.

Seulement, cette espèce de divorce venait de l'effacement de l'ancienne religion ; si le droit et la politique commençaient à être quelque peu indépendants, c'est que les hommes cessaient d'avoir des croyances ; si la société n'était plus gouvernée par la religion, cela tenait surtout à ce que la religion n'avait plus de force. Or, il vint un jour où le sentiment religieux reprit vie et vigueur, et où, sous la forme chrétienne, la croyance ressaisit l'empire de l'âme. N'allait-on pas voir alors reparaître l'antique confusion du gouvernement et du sacerdoce, de la foi et de la loi ?

Avec le christianisme, non seulement le sentiment religieux fut ravivé, il prit encore une expression plus haute et moins matérielle. Tandis qu'autrefois on s'était fait des dieux de l'âme humaine ou des grandes forces physiques, on commença à concevoir Dieu comme véritablement étranger, par son essence, à la nature humaine d'une part, au monde de l'autre. Le divin fut décidément placé en dehors de la nature visible et au-dessus d'elle. Tandis qu'autrefois chaque homme s'était fait son dieu, et qu'il y en avait eu autant que de familles et de cités, Dieu apparut alors comme un être unique, immense, universel, seul animant les mondes, et seul devant remplir le besoin d'adoration qui est en l'homme. Au lieu qu'autrefois la religion, chez les peuples de la Grèce et de l'Italie, n'était guère autre chose qu'un ensemble de pratiques, une série de rites que l'on répétait sans y voir aucun sens, une suite de formules que souvent on ne comprenait plus, parce que la langue en avait vieilli, une tradition qui se transmettait d'âge en âge et ne tenait son caractère sacré que de son antiquité, au lieu de cela, la religion fut un ensemble de dogmes et un grand objet proposé à la foi. Elle ne fut plus extérieure ; elle siégea surtout dans la pensée de l'homme. Elle ne fut plus matière ; elle devint esprit. Le christianisme changea la nature et la forme de l'adoration : l'homme ne donna plus à Dieu l'aliment et le breuvage ; la prière ne fut plus une formule d'incantation : elle fut un acte de foi et une humble demande. L'âme fut dans une autre relation avec la divinité : la crainte des dieux fut remplacée par l'amour de Dieu.

Le christianisme apportait encore d'autres nouveautés. Il n'était la religion domestique d'aucune famille, la religion nationale d'aucune race. Il n'appartenait ni à une caste ni à une corporation. Dès son début, il appelait à lui l'humanité entière...

Le christianisme achève de renverser les cultes locaux; il éteint les prytanées, brise définitivement les divinités poliades.¹ Il fait plus: il ne prend pas pour lui l'empire que ces cultes avaient exercé sur la société civile. Il professe qu'entre l'Etat et la religion il n'y a rien de commun; il sépare ce que toute l'antiquité avait confondu. On peut d'ailleurs remarquer que, pendant trois siècles, la religion nouvelle vécut tout à fait en dehors de l'action de l'Etat; elle sut se passer de sa protection et lutter même contre lui. Ces trois siècles établirent un abîme entre le domaine du gouvernement et le domaine de la religion. Et comme le souvenir de cette glorieuse époque n'a pas pu s'effacer, il s'en est suivi que cette distinction est devenue une vérité vulgaire et incontestable que les efforts même d'une partie du clergé n'ont pas pu déraciner.

Ce principe fut fécond en grands résultats. D'une part, la politique fut définitivement affranchie des règles strictes que l'ancienne religion lui avait tracées. On put gouverner les hommes sans avoir à se plier à des usages sacrés, sans prendre avis des auspices ou des oracles, sans conformer tous les actes aux croyances et aux besoins du culte. La politique fut plus libre dans ses allures; aucune autre autorité que celle de la morale ne la gêna plus. D'autre part, si l'Etat fut plus maître en certaines choses, son action fut aussi plus limitée. Tout une moitié de l'homme lui échappa. Le christianisme enseignait que l'homme n'appartenait plus à la société que par une partie de lui-même, qu'il était engagé à elle par son corps et par ses intérêts matériels, que, sujet d'un tyran, il devait se soumettre, que, citoyen d'une république, il devait donner sa vie pour elle, mais que, pour son âme, il était libre et n'était engagé qu'à Dieu.

Le stoïcisme² avait marqué déjà cette séparation; il avait rendu l'homme à lui-même, et avait fondé la liberté intérieure. Mais de ce qui n'était que l'effort d'énergie d'une secte courageuse, le christianisme fit la règle universelle et inébranlable des générations suivantes; de ce qui n'était

¹ Protectrices de la ville ou de l'Etat.

² Philosophie de Zénon (V^e siè-

cle av. J.-C.), qui plaçait le bonheur dans l'accomplissement du devoir et la pratique de la vertu.

que la consolation de quelques uns, il fit le bien commun de l'humanité.

Si maintenant on se rappelle ce qui a été dit plus haut sur l'omnipotence de l'Etat chez les anciens, si l'on songe à quel point la cité, au nom de son caractère sacré et de la religion qui était inhérente à elle, exerçait un empire absolu, on verra que ce principe nouveau a été la source d'où a pu venir la liberté de l'individu. Une fois que l'âme s'est trouvée affranchie, le plus difficile était fait, et la liberté est devenue possible dans l'ordre social...

Ainsi, par cela seul que la famille n'avait plus sa religion domestique, sa constitution et son droit furent transformés ! de même que, par cela seul que l'Etat n'avait plus sa religion officielle, les règles du gouvernement des hommes furent changées pour toujours.

EMILE AUGIER

Emile Augier naquit en 1820 à Valence, en Dauphiné, et mourut en 1889 à Paris. Il fit le droit, mais l'abandonna bientôt pour se consacrer définitivement au théâtre. La première pièce qu'il donna fut *la Ciguë* (1844). Représentée sur la scène de l'Odéon, ¹ elle eut un succès très grand et ne quitta pas l'affiche pendant trois mois de suite. Cette pièce est une leçon donnée à l'indifférence égoïste de la vieillesse prématurée des jeunes gens de cette époque. Dans la préface qui la précédait, Augier défendait la mémoire de Pigault-Lebrun, ² dont il était le petit-fils. Quatre ans après, il donna au Théâtre-Français l'*Aventurière*, l'une de ses meilleures pièces, et qu'il refit en 1860. Mais cette refonte est de beaucoup inférieure à la forme primitive. En 1849 parut, sur le même théâtre *Gabrielle*, comédie en cinq actes, et en vers comme les deux précédentes. Sacrifiant l'amant au mari, l'auteur mettait la poésie dans la famille, en exaltant l'honneur sacré du ménage. L'Académie décerna à cette œuvre morale, qui était un coup porté au Romantisme, son grand prix Montyon. Après quelques autres comédies d'un succès douteux, Augier fit représenter *Philiberte* (1853), un des plus gracieux ouvrages du théâtre contemporain. Dans cette pièce charmante l'auteur a su saisir et noter ce moment où la jeune fille se révèle, apparaît tout à coup transformée, et se montre dans toute sa splendeur ingénue de femme.

A partir de ce moment, Augier abandonne les pièces à thèse ainsi

¹ Second théâtre national de Paris.

² Pigault-Lebrun (1753-1835).

auteur de romans philosophiques, le plus souvent licencieux.

que la versification, qui lui donnait tant de mal et rendait médiocres ses œuvres, pour la comédie plus émouvante d'intrigue et mœurs contemporaines. Aussi, se met-il à l'œuvre, et, en collaboration avec Sandeau,¹ nous donne un vrai chef-d'œuvre : le *Gendre de M. Poirier* (1864), pièce en quatre actes, et en prose. Avec une grande verve comique, les deux auteurs nous font voir la lutte et l'union entre l'aristocratie ruinée et déchuë et la bourgeoisie parvenue et ridicule. Après trois autres comédies, *la Jeunesse*, *Un beau mariage* et *les Lionnes pauvres*, qui eurent un grand succès, Augier donna coup sur coup trois pièces de la plus haute valeur et qui firent un bruit immense : *les Effrontés* (1861), vive satire des abus résultant de l'immixtion des gens d'affaires et de finances dans le journalisme contemporain ; *le Fils de Giboyer* (1862), satire très violente contre l'immixtion de la religion dans la politique ; et *Maître Guérin* (1864), drame intime qui nous dévoile tous les malheurs d'une famille, terrorisée par un père inventeur.

Dans *la Contagion* (1866), Augier stigmatise l'indifférence railleuse qu'affecte la jeunesse à tous les grands sentiments, rendus suspects par les grands mots dont on les décore. Un succès plus décisif fut deux ans plus tard, au Théâtre-Français, *Paul Forestier*, comédie en quatre actes et en vers, grand drame de passion d'une hardiesse dépassant toute limite. Après cinq autres pièces, plus ou moins bien accueillies, jouées sur différents théâtres, Augier reparaît au Théâtre-Français avec *les Fourchambault* (1878), comédie en trois actes, le dernier grand succès de l'auteur.

Les personnages du théâtre d'Augier sont des types très vivants, tant comme représentants de toute une catégorie, que comme individus particuliers. Et parmi tous ces types, le plus vivant, le plus naturel, le mieux reproduit est celui du bourgeois. Augier le connaissait bien, étant lui-même bourgeois. L'intrigue de ses pièces est simple, par conséquent plus vraie. Le dialogue est impersonnel, chacun des personnages ayant son genre d'esprit et la façon de parler qui convenait à sa situation. Par toutes ces qualités, unies à une grande force d'observation, le théâtre d'Augier reste comme la plus complète expression de la société bourgeoise de notre temps.

LE GENDRE DE MONSIEUR POIRIER.

(1864).

ACTE I.—Le marquis Gaston de Presles, noble ruiné et criblé de dettes, a épousé la fille de M. Poirier, marchand de drap, retiré du commerce et plusieurs fois millionnaire. Son ami, le duc Hector de Montmeyran, également ruiné, et engagé comme simple soldat dans l'armée d'Afrique, vient le voir à Paris à la faveur d'un congé. Dans une conversation qu'ils ont, le marquis se vante d'avoir trouvé dans le bourgeois Poirier son humble serviteur. Mais il se trompe fort sur les intentions de son beau-père. C'est le bourgeois lui-même qui se charge de nous le dire dans un entretien qu'il a avec son ancien associé Verdelet : en donnant sa fille au marquis, c'était uniquement pour arriver grâce au titre de noblesse de son gendre, à quelque haute dignité dans l'État. « J'ai tant auné de drap que je dois savoir jouer du violon, » dit-il.

¹ Jules Sandeau (1811—1883), auteur dramatique et romancier. Principal ouvrage : *Mlle de la Sei-*

glière. Fut un temps le collaborateur de M-me George Sand (Aurore Dupin Dudevant) qui lui prit la moitié de son nom.

ACTE II.—Monsieur Poirier se propose de déterminer son gendre à renoncer à l'oisiveté et à prendre un emploi. La scène se passe au sein de la famille, après un dîner. Mais Gaston refuse de demander du service à un gouvernement qui a d'autres principes que lui. Là-dessus on annonce l'arrivée des créanciers du marquis, qui doivent être acquittés le jour même. Comme le marquis n'avait touché en espèces que cinquante pour cent des sommes qu'il doit nominalement, monsieur Poirier ne consent à rembourser que les créances réelles avec cinq pour cent d'intérêt. Les usuriers acceptent en soupirant, mais ils se plaignent au marquis, et lui jettent finalement au visage son humble position, vu qu'il ne peut toucher à la dot de sa femme sans la permission de celle-ci. Dans un élan de délicatesse, la jeune femme du marquis s'offre à payer sur sa dot le restant de la dette intégrale. C'est alors que le marquis commence à peine à comprendre l'âme noble de sa femme, et se met à l'aimer.

ACTE III.—Une nouvelle dispute éclate entre le beau-père et le gendre, dispute que nous reproduisons en entier, et qui est le plus beau morceau de la pièce. A la suite de cette querelle, le marquis annonce sa décision de quitter la maison. Un moment après, lorsque toute la famille est réunie dans le salon, arrive une lettre à l'adresse de M. le marquis. Cette lettre est de M-me de Montjay, la maîtresse du marquis. Antoinette, sa femme, s'évanouit. Gaston veut ravoïr la lettre, il s'humilie, implore le pardon de son beau-père et de sa femme; il accepte toutes les conditions qu'on lui imposera. Dans un nouvel élan de générosité, Antoinette la déchire et la jette au feu, tout en annonçant sa ferme décision de divorcer. Mais les malheurs de Gaston ne sont pas encore à leur fin. Il doit le même jour se battre avec un jeune homme toujours à cause de M-me de Montjay. Un cri d'effroi trahit Antoinette. Oui, elle aime encore son mari. Elle lui pardonne tout, s'il renonce au duel. Cette scène, où l'orgueil et l'amour du marquis sont aux prises, est des plus belles. Il tombe aux pieds de sa femme. C'est alors qu'elle l'envoie se battre. Heureusement, un domestique arrive qui apporte les excuses du jeune homme, son rival.

ACTE V.—Gaston de Presles, vaincu par tant de coups répétés, humilié par la noble conduite de sa femme, se décide à se retirer avec celle-ci dans le château de Presles, que Verdelet a racheté pour en faire cadeau à sa filleule. Il rompt donc irrévocablement avec les folies de son passé, et jaloux de ne devoir son existence et celle de sa femme qu'à son travail, il va demander à M. Verdelet une place dans ses bureaux. Quant à Poirier, il se frotte les mains en songeant qu'il sera bientôt député et pair de France.

ACTE III, SCÈNE II.

M. POIRIER, GASTON DE PRESLES, puis LE DUC DE MONTMEYRAN.

GASTON.—Eh bien ! cher beau-père, comment gouvernez-vous ce petit désespoir ? Etes-vous toujours furieux contre votre panier percé¹ de gendre ? Avez-vous pris votre parti ?

POIRIER.—Non, monsieur ; mais j'ai pris *un* parti !

GASTON.—Violent ?

¹ On appelle *panier percé*, une personne qui dépense tout sans compter.

POIRIER.—Nécessaire!

GASTON.—Y a-t-il de l'indiscrétion à vous le demander...?

POIRIER.—Au contraire, monsieur, c'est une explication que je vous dois... En vous donnant ma fille et un million je m'imaginai que vous consentiriez à prendre une position.

GASTON.—Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

GASTON.—Je n'y reviens que pour mémoire...¹ Je reconnais que j'ai eu tort de m'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme, et je passe condamnation;² mais, dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne veux pas soutenir à moi seul; et puisqu'il est bien convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire de supprimer de mon train³ ce qu'il me faut rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute.

GASTON.—Allez, Sully! allez, Turgot!...⁴ coupez, taillez, j'y consens! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en.⁵

POIRIER.—Je suis ravi de votre condescendance. J'ai donc décidé, arrêté, ordonné...

GASTON.—Permettez, beau-père: si vous avez décidé, arrêté, ordonné, il me paraît superflu que vous me consultiez.

POIRIER.—Aussi ne vous consulté-je⁶ pas; je vous mets au courant, voilà tout.

GASTON.—Ah! vous ne me consultez pas?

POIRIER.—Cela vous étonne?

GASTON.—Un peu; mais, je vous l'ai dit, je suis en belle humeur.

POIRIER.—Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON.—Vous voulez dire mon cher Gaston, je pense? La langue vous a fourché?

POIRIER.—Cher Gaston, cher garçon... c'est tout un... De beau-père à gendre la familiarité est permise.

GASTON.—Et de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et m'honore... Vous disiez donc que votre première réforme...

POIRIER.—C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler.⁷ Je suis las de vous servir de plastron.⁸

¹ Pour vous le rappeler.

² Je me reconnais coupable, je reconnais ma faute.

³ De ma façon de vivre.

⁴ Sully (1560—1641), ministre et ami de Henri IV, et Turgot (1727 — 1781), ministre de Louis

XV, qui tentèrent de nombreuses réformes.

⁵ En bonne disposition.

⁶ Forme poétique pour: *je ne vous consulte pas*.

⁷ Railler grossièrement.

⁸ D'objet de moquerie.

GASTON. — Là, là, monsieur Poirier, ne vous fâchez pas !

POIRIER. — Je sais très bien que vous me tenez pour un très petit personnage et pour un très petit esprit... mais...

GASTON. — Où prenez-vous cela ?

POIRIER. — Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON. — Ah ! fi ! voilà qui est trivial... vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER. — Je ne suis pas un marquis, moi !

GASTON. — Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER. — Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis¹ ! Je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie, Dieu merci ! je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON. — Vous n'en faites pas de cas !

POIRIER. — Non, monsieur, non ! Je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez ; je juge les hommes sur leur mérite, et non sur leurs titres ; je me ris des hasards de la naissance ; la noblesse ne m'éblouit pas, et je m'en moque comme de l'an quarante :² je suis bien aise de vous l'apprendre.

GASTON. — Me trouveriez-vous du mérite, par hasard ?

POIRIER. — Non, monsieur, je ne vous en trouve pas.

GASTON. — Non ? Ah ! Alors, pourquoi m'avez-vous donné votre fille ?

POIRIER. — Pourquoi je vous ai donné...

GASTON. — Vous aviez donc une arrière-pensée ?

POIRIER (embarrassé). — Une arrière-pensée ?

GASTON. — Permettez ! Votre fille ne m'aimait pas quand vous m'avez attiré chez vous ; ce n'étaient pas mes dettes qui m'avaient valu l'honneur de votre choix ; puisque ce n'est pas non plus mon titre, je suis bien obligé de croire que vous aviez une arrière-pensée.

POIRIER. — Quand même, monsieur !... quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant, quel mal y verriez-vous ? qui me reprochera, à moi qui donne un million de ma poche, qui me reprochera de choisir un gendre en état de me dédommager de mon sacrifice, quand d'ailleurs il est aimé de ma fille ? J'ai pensé à elle d'abord, c'était mon devoir ; à moi, ensuite, c'était mon droit.

GASTON. — Je ne conteste pas, monsieur Poirier ; vous n'avez eu qu'un tort, c'est d'avoir manqué de confiance en moi.

POIRIER. — C'est que vous n'êtes pas encourageant.

GASTON. — Me gardez-vous rancune de quelques plaisante-

¹ C'est le dernier, c'est le moindre de mes soucis.

² Je ne m'en soucie guère.

ries? Je ne suis peut-être pas le plus respectueux des gendres, et je m'en accuse, mais, dans les choses sérieuses, je suis sérieux. Il est très juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

POIRIER (à part).—Comprendrait-il la situation?

GASTON.—Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon?... si tant est que je puisse être bon à quelque chose.

POIRIER.—Eh bien, j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.¹

GASTON.—Encore c'est donc votre marotte² de danser à la cour?

POIRIER.—Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain ni futile.

GASTON.—Qu'êtes-vous donc, ventre-saint-gris!³ expliquez-vous.

POIRIER (piteusement).—Je suis ambitieux!

GASTON. — On dirait que vous en rougissez; pourquoi donc? Avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véritable école des hommes d'Etat.

POIRIER.—C'est ce que Verdelet me disait ce matin.

GASTON.—C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation des sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.⁴

POIRIER.—Oh! je ne prétends pas...

GASTON.—Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir, à ce bon monsieur Poirier? Une préfecture? fi donc! Le conseil d'Etat? non! Un poste diplomatique? Ah! justement l'ambassade de Constantinople est à prendre...

POIRIER.—J'ai des goûts sédentaires, je n'entends pas le turc.

GASTON.—Attendez! (lui frappant sur l'épaule.) Je crois que la pairie⁵ vous irait comme un gant.⁶

¹ Faire la cour au roi.

² Passion, idée fixe.

³ Expression interjective équivalant à *mille diables!*

⁴ Richelieu (1585 — 1642) cardinal et premier ministre de Louis XIII; fondateur de l'Académie française.—Colbert (1619—1683), ministre de Louis XIV, grand réformateur, protecteur des sciences, des lettres, des arts et métiers, du commerce et de l'agriculture.

⁵ Dignité de pair.—Nom porté par les grands vassaux du roi, les membres de la chambre haute, sous la Restauration, pendant les Cent-Jours et sous le règne de Louis Philippe. La pairie fut abolie en 1848. Comme le roi les nommait à vie, il ne pouvait les prendre que parmi les grands propriétaires, les membres de l'Institut, etc.

⁶ Vous irait à merveille.

POIRIER.—Oh ! croyez-vous ?

GASTON.—Mais, voilà le diable !¹ vous ne faites partie d'aucune catégorie... vous n'êtes pas encore de l'Institut.²

POIRIER.—Soyez donc tranquille ! je payerai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON.—Ah ! Machiavel ! Ah ! Sixte-Quint !³ vous les roulerez⁴ tous.

POIRIER.—Je crois que oui.

GASTON.—Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si bon chemin ?⁵ Il vous faut un titre.

POIRIER.—Oh ! oh ! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité : je suis, comme je vous le disais, un vieux libéral.

GASTON.—Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser que l'ancienne noblesse ; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux.

POIRIER.—Celle qu'on ne doit qu'à soi-même !

GASTON.—Vous serez comte.

POIRIER.—Non. Il faut être raisonnable. Baron, seulement.

GASTON.—Le baron Poirier !... cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER.—Oui, le baron Poirier !

GASTON (regarde Poirier et part d'un éclat de rire.) — Je vous demande pardon ; mais là, vrai ! c'est trop drôle ! Baron ! monsieur Poirier !... baron de Catillard.⁶

POIRIER (à part.) — Je suis joué !...

GASTON (au duc de Montmeyran qui entre dans ce moment.) — Arrive donc Hector ! arrive donc ! Sais-tu pourquoi Jean Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry ?⁷ Sais-tu pourquoi François Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de la Rochelle ?⁸ Pourquoi

¹ Voilà la difficulté.

² De l'Académie.—Cette institution se compose de cinq académies : l'académie française, l'académie des inscriptions et belles-lettres, l'académie de sciences, l'académie des sciences morales et politiques, l'académie des beaux-arts.

³ Machiavel (1469—1527), homme d'Etat de la république florentine, qui disait que tout moyen pour gouverner est bon.— Le pape

Sixte-Quint (1585—1590), grand réformateur et habile diplomate.

⁴ Rouler, dans son acception populaire, correspondrait ici au roumain « a face marf. »

⁵ A si peu de chose.

⁶ Catillard est le nom d'une espèce de poire.

⁷ Henri IV battit à Ivry les ligueurs en 1590.

⁸ La Rochelle fut prise en 1628 par Richelieu.

Louis Gaston de Presles s'est fait sauter à la Hogue? ¹ Pourquoi Philippe Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy? ² Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon? ³ C'était pour que monsieur Poirier fût un jour pair de France et baron.

LE DUC.—Que veux-tu dire?

GASTON.—Voilà le secret du petit assaut qu'on m'a livré ce matin.

LE DUC (à part).—Je comprends!

POIRIER.—Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout? C'est à fin que monsieur le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire.

LE DUC.—Bien répliqué, monsieur!

GASTON.—Voilà qui promet pour la tribune!

LE DOMESTIQUE (entrant).—Il y a là des messieurs qui demandent à voir l'appartement.

GASTON.—Quel appartement?

LE DOMESTIQUE.—Celui de monsieur le marquis.

GASTON.—Le prend-on pour un muséum d'histoire naturelle?

POIRIER (au domestique).—Priez ces messieurs de repasser. (Le domestique sort.) Excusez-moi, mon gendre; entraîné par la gaieté de votre entretien, je n'ai pas pu vous dire que je loue le premier étage de mon hôtel.

GASTON.—Hein?

POIRIER.—C'est une des petites réformes dont je vous parlais.

GASTON.—Et où comptez-vous me loger?

POIRIER.—Au deuxième; l'appartement est assez vaste pour nous contenir tous.

GASTON.—L'arche de Noë!

POIRIER.—Il va sans dire que je loue les écuries et les remises.

¹ C'est-à-dire avec son vaisseau. La rade de la Hogue (ou Hague, en Normandie, non loin de Cherbourg) fut, en 1592, le théâtre d'un célèbre combat naval, où la flotte française fut détruite par les flottes anglaise et hollandaise.

² Fontenoy (en Belgique) où

les Français, commandés par le maréchal de Saxe, battirent les Anglais, les Hollandais et les Autrichiens en 1745.

³ En 1795, les royalistes firent une descente en Bretagne et furent battus à Quiberon par le général républicain Hoche.

GASTON.—Et mes chevaux? vous les logerez au deuxième aussi?

POIRIER.—Vous les vendrez.

GASTON.—J'irai donc à pied?

LE DUC.—Ça te fera du bien. Tu ne marches pas assez.

POIRIER.—D'ailleurs je garde mon coupé bleu. Je vous le prêterai.

LE DUC.—Quand il fera beau.

GASTON.—Ah ça! monsieur Poirier!...

LE DOMESTIQUE (rentrant).—Monsieur Vatel¹ demande à parler à monsieur le marquis.

GASTON.—Qu'il entre! (Entre Vatel en habit noir.) Quelle est cette tenue, monsieur Vatel? êtes-vous d'enterrement, ou la marée manque-t-elle?²

VATEL.—Je viens donner ma démission à monsieur le marquis.

GASTON.—Votre démission? la veille d'une bataille!³

VATEL.—Telle est l'étrange position qui m'est faite; je dois désertier pour ne pas me déshonorer; que monsieur le marquis daigne jeter les yeux sur le menu que m'impose monsieur Poirier.

GASTON.—Que vous impose monsieur Poirier? Voyons cela. (Lisant) Le lapin sauté!

POIRIER.—C'est le plat de mon vieil ami Ducaillou.

GASTON.—La dinde aux marrons.

POIRIER.—C'est le régal de mon camarade Groschenet.

GASTON.—Vous traitez la rue des Bourdonnais?⁴

POIRIER.—En même temps que le faubourg Saint-Germain.⁵

GASTON.—J'accepte votre démission, monsieur Vatel. (Vatel sort.) Ainsi demain mes amis auront l'honneur d'être présentés aux vôtres?

POIRIER.—Vous l'avez dit, ils auront cet honneur... Monsieur le duc sera-t-il humilié de manger ma soupe entre monsieur et madame Pincebourde?⁶

¹ Le cuisinier.

² Vatel, célèbre maître d'hôtel et chef de cuisine du duc de Condé, s'était tué de désespoir pendant une fête que le duc donnait à Louis XIV (1676), se croyant déshonoré, parce qu'une partie des préparatifs qu'il avait ordonnés avait manqué son effet, la marée (le poisson de mer) n'étant pas arrivée à temps.

³ Monsieur le marquis avait des invités pour le soir.

⁴ Rue de Paris habitée presque exclusivement par des commerçants.

⁵ Quartier de la noblesse.

⁶ Remarquez les noms *plébéïens* forgés exprès par l'auteur. *Ducaillou*, *Groschenet* (chenet=ustensile de fer dans la cheminée qui supporte le bois), *Pincebourde* (*pincer*=serrer entre ses doigts, et *bourde*=mensonge).

LE DUC.—Nullement. Cette petite débauche ne me déplaira pas. Madame Pincebourde doit chanter au dessert?

GASTON.—Après dîner nous ferons un cent de piquet.¹

LE DUC.—Ou un loto.

POIRIER.—Ou un nain-jaune.²

GASTON.—Et de temps en temps, j'espère, nous renouvelerons cette bamboche.³

POIRIER.—Mon salon sera ouvert tous les soirs, et vos amis seront toujours les bienvenus.

GASTON.—Décidément, monsieur Poirier, votre maison va devenir un lieu de délices, une petite Capoue.⁴ Je craindrai de m'y amollir, j'en sortirai pas plus tard que demain.

POIRIER.—J'en serai au regret... mais mon hôtel n'est pas une prison. Quelle carrière embrasserez-vous? la médecine ou le barreau?

GASTON.—Qui parle de cela?

POIRIER.—Les ponts et chaussées⁵ peut-être? ou le professorat? car vous ne pensez pas tenir votre rang avec neuf mille francs de rente?

LE DUC.—Neuf mille francs de rente?

POIRIER (à Gaston).—Dame!⁶ le bilan est facile à établir: vous avez reçu cinq cent mille francs de la dot de ma fille. La corbeille de nocés⁷ et les frais d'installation en ont absorbé cent mille. Vous venez d'en donner deux cent dix-huit mille à vos créanciers; il vous en reste donc cent quatre-vingt-deux mille, qui placés au taux légal, représentent neuf mille livres de rente... Est-ce clair? Croyez-moi, mon cher Gaston, restez chez moi, fût-ce même au second, vous y serez encore mieux que chez vous. Pensez à vos enfants... qui ne seront pas fâchés de trouver un jour dans la poche du marquis de Presles les économies du bonhomme Poirier. A revoir, mon gendre, je vais régler le compte de monsieur Vatel. (Il sort.)

(Le duc et le marquis se regardent un instant, le duc éclate de rire)

GASTON.—Tu trouves cela drôle, toi?

LE DUC.—Ma foi, oui! Voilà donc ce beau père modeste

¹ Jeu de cartes.

² Jeu de cartes où l'on emploie un tableau représentant un *nain* qui tient un sept de carreau.

³ Amusement très joyeux, débauche.

⁴ Ville de l'Italie méridionale avec un climat délicieux.

⁵ La profession d'ingénieur.

⁶ Interjection qui marque l'hésitation, la surprise.

⁷ La *corbeille de nocés* ou la *corbeille*: ce sont les parures et les bijoux que le fiancé envoie dans une corbeille à celle qu'il doit épouser.

et nourrissant comme les arbres à fruit? ce Georges Dandin? ¹ Tu as trouvé ton maître, mon fils; mais, au nom du ciel, ne fais pas cette piteuse mine. Regarde-toi, tu as l'air d'un paladin ² qui partait pour la croisade et que la pluie a fait rentrer! Ris donc un peu: l'aventure n'est pas tragique.

Comme les deux Corneille, il y eut deux Dumas
mais aucun ne fut Pierre, tous les deux sont Thomas

x x

si le coup de bec de Bacc
T'éveille

o Thomas Corneille en son humble

A. DUMAS FILS

Pardonne à l'auteur qui boye aux
Et pense au public qui baille aux

Alexandre Dumas, fils du grand romancier Alexandre Dumas, ³ naquit à Paris en 1829 et mourut en 1895. De bonne heure il se mit à étudier le monde, et surtout ce monde équivoque qui, sous le vice brillant, cache souvent tant de misère. Enfant naturel, il eut par lui-même l'occasion de constater, qu'il y a dans l'organisation de notre société des injustices, que des innocents souffrent pour des fautes dont ils ne sont pas responsables; aussi, dans la lutte instituée entre la collectivité et l'individu, il se rangera du côté des opprimés. Son champ d'observation sera donc circonscrit: ce qui le préoccupera surtout c'est le cas de l'enfant naturel. Ayant vécu au milieu d'un monde équivoque, composé de femmes de mœurs faciles, ce sont ces femmes qu'il peindra, tantôt en les présentant sous des couleurs favorables, tantôt en les accusant de tous les maux de l'humanité. Il commença d'abord par écrire des romans: *la Dame aux camélias* (1848), *la Dame aux perles*, etc. qu'il devait un peu plus tard transporter au théâtre. *La Dame aux camélias*, jouée en 1852, fut un triomphe pour l'auteur: cette date peut être considérée comme celle qui inaugure l'histoire de la comédie de mœurs moderne. Pour la première fois on voyait sur la scène des êtres réels et vivants à la place des vagues et pâles silhouettes du théâtre romantique. A partir de ce moment, Dumas va s'emparer de la scène et y régner en maître.

Avec le *Demi-Monde* (1855), la différence est plus sensible encore.

¹ Personnage d'une pièce de Molière, qui a eu le malheur d'épouser une fille noble, qui n'était pas de sa condition.

² Dans le sens de *chevalier*.

³ Alexandre Dumas père (1803—1870), célèbre et fécond romancier, le plus illustre représentant du roman historique en France. Ses principaux romans sont le *Com-*

te de Monte-Christo (1845), *les Trois Mousquetaires* (1844), *la Reine Margot* (1845), etc. Il se manifesta aussi comme auteur dramatique romantique: *Henri III* (1829), *Christine* (1830), *Antony* (1831), *Charles VII chez ses grands vassaux* (1831), etc. comptent parmi les meilleures productions du théâtre romantique.

Mais cette fois l'héroïne de la pièce n'est plus idéalisée par l'auteur, mais plutôt sévèrement condamnée. Dumas y donne encore un type, qui a servi de modèle à tous les dramaturges pendant plus d'un quart de siècle, le type du «raisonneur», qui se promène à travers la pièce, en dirige l'action, en règle les épisodes, loue, blâme, admoneste ses partenaires : c'est le porte-parole de l'auteur. Mais cette nouvelle forme ne convenait pas encore au poète. Comme tous les grands créateurs, il a cherché sans cesse à se renouveler. C'est ainsi qu'il donne *la Question d'argent* (1857), et *le Fils naturel* (1858). Ce sont des pièces à thèse. Le théâtre, tel que le conçoit maintenant Dumas, va devenir le théâtre utile, le théâtre social, le théâtre réformateur. Le but qu'il poursuit dans cette dernière pièce et dans beaucoup d'autres, n'est pas seulement de moraliser, mais aussi de supprimer certains articles du code, d'y introduire des mesures nouvelles. Dumas oubliait que les lois ne se transforment pas ainsi du jour au lendemain, qu'elles sont les résultats d'un ensemble de causes et de conditions sociales, économiques, politiques sur lesquelles la littérature ne saurait avoir d'action.

Il est impossible de parler ici de toutes les pièces de ce fécond dramaturge, pièces qui marquent chacune une date dans l'histoire du théâtre français contemporain, et qui furent reçues avec un enthousiasme énorme. Presque toutes ces pièces sont précédées de longues *Préfaces*, où l'auteur prend le public pour confident de ses efforts et de ses projets. Nous nous contentons de citer les principales de ces pièces mémorables ; *le Père prodigue* (1859), *le Supplice d'une femme* (1865), *la Princesse Georges* (1871), *l'Homme-Femme* (1872), *la Femme de Claude* (1873), *Monsieur Alphonse* (1873), *l'Etrangère* (1876), qui eut un succès immense, *la Princesse de Bagdad* (1881), *Denise* (1885), *Francillon* (1887). Dumas a encore prêté sa collaboration à d'autres pièces dont la plus connue, *les Danicheff*, fut jouée plus de cent fois.

Parmi les romans de Dumas, très nombreux aussi, citons surtout *l'Affaire Clémenceau* (1867), qui provoqua un bruit immense. Il a, en outre, publié des brochures sur les questions principales qui touchaient ses pièces de théâtre, *la Question du divorce* (1880), *la Recherche de la paternité* (1883), etc.

Aucun écrivain du XIX^e siècle n'a eu plus que Dumas fils le tempérament qui fait l'homme de théâtre. Aussi, son influence sur le théâtre de son temps a-t-elle été considérable. Tout le théâtre contemporain procède de ce vigoureux et fécond initiateur. Aux yeux de Dumas, une pièce doit être avant tout une œuvre d'art ; il affirme qu'il ne suffit pas seulement d'offrir aux spectateurs des *tranches de vie* et d'apporter à la scène la reproduction fidèle des images sans lien qu'elle nous présente, mais qu'il faut encore savoir recomposer ces éléments décousues, que nous offre la vie, en un tout nouveau qui ait sa vie propre. Aussi, ses pièces sont-elles, pour la plupart, des travaux complets, artistiquement combinés et travaillés, où les beautés abondent et où l'esprit est jeté à pleines mains. Elles n'étaient pas seulement faites pour le succès de la représentation, elles se soutiennent encore à la lecture ; or, le premier mérite qui fait durer une pièce de théâtre est précisément le mérite littéraire.

LE DEMI-MONDE.

ACTE I. — La scène se passe dans la maison de M. Olivier de Jalin, homme de trente ans, honnête, sincère, spirituel, qui prend les gens comme ils sont. Nous voyons tour à tour défiler chez lui la vicomtesse de Vernières, veuve qui donne des soirées de lansquenets et brûle en bougies roses la modeste dot de sa nièce Marcelle, M-me de Santis, femme séparée de son mari, la baronne Suzanne d'Ange, coquette qui n'a eu que des amants et dont la seule ambition est d'épouser un jeune homme riche, noble et beau; puis M. Hippolyte, le mari séparé de M-me de Santis, et M. Raymond de Nanjac, officier de retour d'Afrique, où il a passé dix ans. La fin de l'acte nous apprend que ce dernier aime la baronne.

ACTE II. — Nous sommes dans le salon de M-me de Vernières, en plein demi-monde. La baronne ouvre son cœur au marquis de Thonnerins, son ancien protecteur; mais celui-ci lui conseille de ne point se marier. Arrive Nanjac qui déclare à la baronne son intention de l'épouser, mais il se voit refusé. Olivier prend Nanjac de côté pour lui expliquer, dans une scène fameuse que nous reproduisons, ce que c'est que le demi-monde, ce demi-monde dont la pseudo-baronne est le plus bel exemplaire. Mais à peine Nanjac s'est-il séparé de son ami Olivier, qu'il va tout raconter à la baronne. Celle-ci fait des reproches à Olivier et lui redemande les lettres qu'elle lui avait autrefois écrites.

ACTE III. — L'action se passe chez la baronne. Olivier arrive avec les lettres. Mais la baronne est sortie et il ne trouve que Nanjac, qui lui annonce son mariage avec cette femme-là. Olivier cherche en vain de l'en détourner, et comme l'autre résiste, il lui crie qu'«on n'épouse point une pareille femme, qu'il faut arriver d'Afrique pour avoir cette idée-là». Poussé à bout, Olivier avoue avoir reçu les lettres de la baronne. Lorsque M-me d'Ange arrive, Nanjac lui reproche ses mensonges. En habile femme, elle cherche d'abord de le convaincre du contraire, puis rompt avec lui et le chasse. Le pauvre homme est vaincu. Il l'aime encore, il l'aime plus que jamais.

ACTE IV. — Le marquis de Thonnerins conseille à M-me d'Ange de renoncer au mariage, ce que la bonne femme promet tout de suite. Mais à peine le marquis est-il parti, que Nanjac arrive pour annoncer à la baronne que tout est prêt pour leur mariage et pour le départ. Après quelques autres péripéties, trop longues à narrer, Olivier, qui veut à tout prix empêcher ce mariage, s'offre à se battre avec Nanjac. Sur ces entrefaites, Nanjac surprend chez la baronne une lettre adressée au vieux marquis. Suit une scène violente, après quoi la baronne est forcée d'avouer ses relations avec le marquis. Nanjac pardonne cette fois encore.

ACTE V. — Le duel a eu lieu. Olivier, blessé, rentre très pâle. Il avoue à M-me d'Ange, qu'il avait fait venir par une lettre, qu'il l'aime toujours et que si elle veut, il est prêt à partir avec elle, maintenant que Nanjac est mort. «Soit, partons!» dit notre pseudo-baronne. Mais à ce moment entre Nanjac, qui avait tout entendu. Au mot de «misérable!» que M-me d'Ange jette à Olivier, celui-ci lui répond par cette phrase qui est la devise de toute la pièce: «Ce n'est pas moi qui empêche votre mariage, c'est la raison, c'est la justice, c'est la loi sociale qui veut qu'un honnête homme n'épouse qu'une honnête femme!»

ACTE II, SCÈNE IX.

RAYMOND DE NANJAC, OLIVIER DE JALIN.

OLIVIER. — Vous avez entendu, mon cher Raymond ; amènerez-vous votre sœur chez madame de Vernières ?

RAYMOND. — Ainsi, tout ce que vous avez dit est vrai ?

OLIVIER. — Tout ce qu'il y a de plus vrai.

RAYMOND. — Ce M. de Latour ?

OLIVIER. — Est un chevalier d'industrie.

RAYMOND. — Cette madame de Santis ?

OLIVIER. — Est une créature sans cœur et sans esprit, qui déshonorerait le nom de son mari, si son mari ne lui avait défendu de porter son nom.

RAYMOND. — Et mademoiselle de Sancenaux ?

OLIVIER. — Est une jeune fille à marier, produit naïf du monde dans lequel nous sommes.

RAYMOND. — Mais dans quel monde sommes-nous donc ? Car, en vérité, je n'y comprends rien.

OLIVIER. — Ah ! mon cher, il faut avoir vécu comme moi depuis longtemps dans l'intimité de tous les mondes parisiens pour comprendre les nuances de celui-ci, et encore ce n'est pas facile à expliquer. — Aimez-vous les pêches ?

RAYMOND (étonné). — Les pêches ? Oui.

OLIVIER. — Eh bien, entrez un jour chez un marchand de comestibles, chez Chevet ou chez Potel, et demandez-lui ses meilleures pêches. Il vous montrera une corbeille contenant des fruits magnifiques posés à quelque distance les uns des autres et séparés par des feuilles, afin qu'ils ne puissent se toucher ni se corrompre par le contact ; demandez-lui le prix, il vous répondra : « Trente sous la pièce », je suppose. Regardez autour de vous dans le voisinage de ce panier un autre panier rempli de pêches toutes pareilles en apparence aux premières, seulement plus serrées les unes contre les autres, ne se laissant pas voir sur tous leurs côtés, et que le marchand ne vous aura pas offertes. Dites-lui : « Et combien celle-ci ? » Il vous répondra : « Quinze sous. » Vous lui demandez tout naturellement pourquoi ces pêches, aussi grosses, aussi belles, aussi mûres, aussi appétissantes, coûtent moins cher que les autres ? Alors, il en prendra une au hasard, le plus délicatement possible, entre ses deux doigts, il la retournera, et vous montrera, dessous, un tout petit point noir qui sera la cause de ce prix inférieur. Eh bien, mon cher, vous êtes ici dans le panier des pêches à quinze sous. Les femmes qui vous entourent ont toutes une faute

dans leur passé, une tache sur leur nom, elles se pressent les unes contre les autres pour qu'on le voie le moins possible ; et avec la même origine, le même extérieur et les mêmes préjugés que les femmes de la société, elles se trouvent ne plus en être, et composent ce que nous appelons le demi-monde, qui vogue comme une île flottante sur l'océan parisien, et qui appelle, qui recueille, qui admet tout ce qui tombe, tout ce qui émigre, tout ce qui sauve de la terre ferme, sans compter les naufragés de rencontre, et qui viennent on ne sait d'où.

RAYMOND. — Où vit particulièrement ce monde ?

OLIVIER. — Partout, indistinctement ; mais un Parisien le reconnaîtra bien vite.

RAYMOND. — A quoi le reconnaîtra-t-il ?

OLIVIER. — A l'absence des maris. Il est plein de femmes véritablement mariées dont on ne voit jamais les maris.

RAYMOND. — Mais d'où vient ce monde étrange ?

OLIVIER. — Il est de création moderne.... Depuis que les maris, armés du Code, ont eu le droit d'écarter, du sein de la famille, la femme qui oubliait les engagements pris, il s'est opéré dans les mœurs conjugales une modification qui a créé un monde nouveau ; car toutes ces femmes compromises, répudiées, que devenaient-elles ?.... La première qui s'est vu mettre à la porte a été cacher sa honte et pleurer sa faute dans la retraite la plus sombre qu'elle a pu trouver ; mais—la seconde ? La seconde s'est mise à la recherche de la première, et, quand elles ont été deux, elles ont appelé un malheur ce qui était une faute, une erreur ce qui était un crime, et elles ont commencé à se consoler et à s'excuser l'une l'autre ; quand elles ont été trois, elles se sont invitées à dîner ; quand elles ont été quatre, elles ont fait une contredanse. Alors, autour de ces femmes sont venues peu à peu se grouper : les jeunes filles qui ont débuté dans la vie par une faute ; les femmes qui portent le nom de l'homme avec qui elles vivent ; quelques uns de ces vrais ménages qui ont fait leur surnumérariat dans une liaison de plusieurs années ; enfin toutes les femmes qui veulent faire croire qu'elles ont été quelque chose, et ne veulent pas paraître ce qu'elles sont. A l'heure qu'il est, ce monde irrégulier fonctionne régulièrement, et cette société bâtarde est charmante pour les jeunes gens. L'amour y est plus facile qu'en haut et moins cher qu'en bas.

RAYMOND. — Mais ce monde, où va-t-il ?

OLIVIER. — On n'en sait rien. Seulement, sous cette sur-

face chatoyante, dorée par la jeunesse, la beauté, la fortune, sous ce monde de dentelles, de rires, de fêtes, d'amour, rampent des drames sinistres et se préparent de sombres expiations, des scandales, des ruines, des familles déshonorées, des procès, des enfants séparés de leur mère, et qui sont forcés de les oublier de bonne heure pour ne pas les maudire plus tard. Puis la jeunesse s'en va, les courtisans s'éloignent; alors arrivent du fond du passé, pour s'emparer de l'avenir, les regrets, les remords, l'abandon, la solitude. Parmi ces femmes, les unes s'attachent à un homme qui a eu la sottise de les prendre au sérieux, et elles brisent sa vie comme elles ont brisé la leur; d'autres disparaissent sans qu'on veuille savoir ce qu'elles sont devenues. Celles-ci se cramponnent à ce monde comme la vicomtesse de Vernières, et y meurent entre le désir de remonter et la crainte de descendre; celles-là, soit qu'elles se repentent sincèrement, soit qu'elles aient peur du désert qui se fait autour d'elles, implorent, au nom des intérêts de famille, au nom de leurs enfants, le pardon de leur mari. Des amis communs interviennent; on met en avant quelques bonnes raisons. La femme est vieille, elle ne fera plus parler d'elle; on replâtre tant bien que mal ce mariage en ruine, on rebadigeonne la façade, on va vivre un an ou deux dans une terre; puis on revient, le monde ferme les yeux et laisse rentrer de temps en temps, par une petite porte, celles qui étaient sorties publiquement par la grande.

RAYMOND. — Comment! tout cela est vrai? Si la baronne vous entendait, elle serait enchantée.

OLIVIER. — Pourquoi?

RAYMOND. — Parce qu'elle m'a déjà dit la même chose.

OLIVIER. — Elle?

RAYMOND. — Oui, avec moins d'esprit, je l'avoue.

OLIVIER. — Ah! (A part) C'est pourtant assez spirituel, ce qu'elle a fait là. (Haut) Mais, si la baronne connaît si bien ce monde, pourquoi y vient-elle?

RAYMOND. — C'est ce que je lui ai demandé; elle m'a répondu que des amitiés contractées autrefois l'y ramenait de temps en temps. Madame de Santis, par exemple, est une amie d'enfance; puis elle s'intéresse à mademoiselle de Sancenaux, qu'elle voudrait justement tirer de la mauvaise position où elle est. Cependant, avant peu, elle en aura fini avec cette société.

OLIVIER. — Comment?

RAYMOND. — C'est un secret, mais, d'ici à huit jours, vous apprendrez une grande nouvelle.

FLAUBERT

Gustave Flaubert naquit à Rouen en 1821 et mourut en 1886 à Paris. Romantique par l'éducation, car Hugo était son dieu, Flaubert devint bientôt un fervent réaliste: il voulut observer et peindre la réalité dans ses plus menus détails, à copier exactement la nature; il voulut faire du roman une étude impersonnelle, objective, un miroir de l'âme humaine, un tableau de la vie; enfin il voulut donner une forme impérissable au roman, en le revêtant d'un style magnifique. A ce dernier point de vue Flaubert a eu l'avantage d'être un admirable artiste, un des plus grands écrivains du siècle. Son premier roman, *Madame Bovary* (1857), a chance d'être le chef-d'œuvre du roman contemporain. C'est une œuvre d'observation minutieuse rendue dans une forme éclatante et sobre. Ce roman était un coup donné au Romantisme; il exposait les dangers, les chutes et les misères que peuvent produire les aspirations lyriques, les vagues exaltations sur les âmes faibles et vulgaires. En 1862, Flaubert donna *Salammô*, pure merveille d'archéologie et d'écriture, où il voulait simplement faire voir comment avaient vécu les Carthaginois. Ce qui intéressa dans cette œuvre, qui mérite à peine le nom de roman, c'est moins l'amour du barbare Mâtho pour la belle et cruelle fille d'Hamilcar, que les pittoresques tableaux qui se déroulent devant notre imagination éblouie. Dans l'*Éducation sentimentale* (1869), l'auteur se proposait de nous montrer la déchéance lente et progressive d'une âme faible et chimérique, et dans la *Tentation de saint Antoine* (1882), il nous offrait une trop savante évocation de l'antiquité et du mysticisme oriental. Flaubert a encore laissé un roman inachevé, *Bouvard et Pécuchet* (1881), et surtout trois contes: *La légende de saint Julien l'Hospitalier*, un *Cœur simple*, et *Hérodias*, d'une forme parfaite, et qui comptent parmi ses meilleures œuvres. Par la force d'évoquer les siècles morts, par son étude patiente des faits et des documents, et surtout par son style ciselé et impeccable, Flaubert reste un des plus grands écrivains du XIX^e siècle et le vrai représentant du réalisme.

SALAMMÔ.

(1862).

1. LE FESTIN DES BARBARES.

C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar.

Les soldats qu'il avait commandés en Sicile se donnaient un grand festin pour célébrer le jour anniversaire de la bataille d'Eryx, et comme le maître était absent et qu'ils se trouvaient nombreux, ils mangeaient et buvaient en pleine liberté.

¹ Général carthaginois, père d'Annibal, qui lutta contre les Romains en Sicile et qui conquiert l'Espagne où il fut tué (228 av. J.-C.).

Les capitaines, portant des cothurnes¹ de bronze, s'étaient placés, dans le chemin du milieu, sous un voile de pourpre à franges d'or, qui s'étendait depuis le mur des écuries jusqu'à la première terrasse du palais; le commun des soldats était répandu sous les arbres, où l'on distinguait quantité de bâtiments à toit plat, pressoirs, celliers, magasins, boulangeries et arsenaux, avec une cour pour les éléphants, des fosses pour les bêtes féroces, une prison pour les esclaves.

Des figuiers entouraient les cuisines; un bois de sycomores se prolongeait jusqu'à des masses de verdure, où des grenades resplendissaient parmi les touffes blanches des cotonniers; des vignes, chargées de grappes, montaient dans le branchage des pins; un champ de roses s'épanouissait sous des platanes; de place en place sur des gazons se balançaient des lis; un sable noir, mêlé à de la poudre de corail, parsemait les sentiers, et, au milieu, l'avenue des cyprès faisait d'un bout à l'autre comme une double colonnade d'obélisques verts.

Le palais, bâti en marbre numidique tacheté de jaune, superposait tout au fond, sur de larges assises, ses quatre étages en terrasses. Avec son grand escalier droit, en bois d'ébène, portant aux angles de chaque marche la proue d'une galère vaincue, avec ses portes rouges écartelées d'une croix noire, ses grillages d'airain qui le défendaient en bas des scorpions, et ses treillis de baguettes dorées qui bouchaient en haut ses ouvertures, il semblait aux soldats dans son opulence farouche, aussi solennel et impénétrable que le visage d'Hamilcar.

Le Conseil leur avait désigné sa maison pour y tenir ce festin; les convalescents qui couchaient dans le temple d'Eschmoûn, se mettant en marche dès l'aurore, s'y étaient traînés sur leurs béquilles. A chaque minute, d'autres arrivaient. Par tous les sentiers, il en débouchait incessamment, comme des torrents qui se précipitent dans un lac; on voyait entre les arbres courir les esclaves des cuisines, effarés et à demi nus; les gazelles sur les pelouses s'enfuyaient en bêlant; le soleil se couchait, et le parfum des citronniers rendait encore plus lourde l'exhalaison de cette foule en sueur.

Il y avait là des hommes de toutes les nations, des Li-

¹ Espèce de chaussures à la fa- | çon de celles que portaient les
acteurs tragiques dans l'antiquité.

gures,¹ des Lusitaniens,² des Baléares,³ des Nègres et des fugitifs de Rome. On entendait, à côté du lourd patois dorien, retentir les syllabes celtiques bruissantes comme des chars de bataille, et les terminaisons ioniennes se heurtaient aux consonnes du désert, après comme des cris de chacal. Le Grec se reconnaissait à sa taille mince, l'Égyptien à ses épaules remontées, le Cantabre⁴ à ses larges mollets. Des Cariens⁵ balançaient orgueilleusement les plumes de leur casque, des archers de Cappadoce⁶ s'étaient peints avec des jus d'herbes de larges fleurs sur le corps, et quelques Lydiens⁷ portant des robes de femmes dinaient en pantoufles et avec des boucles d'oreilles. D'autres, qui s'étaient par pompe barbouillés de vermillon, ressemblaient à des statues de corail.

Ils s'allongeaient sur les coussins, ils mangeaient accroupis autour des grands plateaux, ou bien, couchés sur le ventre, ils tiraient à eux les morceaux de viande, et se rasaient appuyés sur les coudes, dans la pose pacifique des lions lorsqu'ils dépècent leur proie. Les derniers venus, debout contre les arbres, regardaient les tables basses disparaissant à moitié sous des tapis d'écarlate, et attendaient leur tour.

Les cuisines d'Hamilcar n'étant pas suffisantes, le Conseil leur avait envoyé des esclaves, de la vaisselle, des lits, et l'on voyait au milieu du jardin, comme sur un champ de bataille quand on brûle les morts, de grands feux clairs où rôtissaient des bœufs. Les pains saupoudrés d'anis alternaient avec les gros fromages plus lourds que les disques, et les cratères⁸ pleins de vin, et les canthares⁹ pleins d'eau auprès des corbeilles en filigrane d'or qui contenaient des fleurs. La joie de pouvoir enfin se gorger à l'aise dilatait tous les yeux ; ça et là, les chansons commençaient.

D'abord on leur servit des oiseaux à la sauce verte, dans des assiettes d'argile rouge rehaussée de dessins noirs, puis toutes les espèces de coquillages que l'on ramasse sur les

¹ Habitants de la Ligurie, ancien pays du N.-O de l'Italie.

² La Lusitanie était l'ancien nom du Portugal.

³ Habitants des Baléares, îles de la Méditerranée (dont les principales sont aujourd'hui *Majorque* et *Minorque*).

⁴ Peuple de l'ancienne Espagne au S. du golfe de Gascogne.

⁵ Habitants de la Carie, ancien-

ne contrée du N.-O de l'Asie Mineure.

⁶ Ancienne province de l'Asie Mineure, séparée de l'Arménie par l'Euphrate.

⁷ Habitants de la Lydie, ancienne province de la côte O. de l'Asie Mineure.

⁸ Grands vases à deux anses chez les anciens Romains.

⁹ Espèce de grandes coupes.

côtes puniques, des bouillies de froment, de fève et d'orge, et des escargots au cumin, sur des plats d'ambre jaune.

Ensuite les tables furent couvertes de viandes : antilopes avec leurs cornes, paons avec leurs plumes, moutons entiers cuits au vin doux, gigots de chamelles et de buffles, hérissons au garum,¹ cigales frites et loirs confits. Dans des gamelles en bois de Tamrapanni flottaient, au milieu du safran, de grands morceaux de graisse. Tout débordait de saumure, de truffes et d'assa-fœtida.² Les pyramides de fruits s'éboulaient sur les gâteaux de miel, et l'on n'avait pas oublié quelques uns de ces petits chiens à gros ventre et à soies roses que l'on engraissait avec du marc d'olives, mets carthaginois en abomination aux autres peuples. La surprise des nourritures nouvelles excitait la cupidité des estomacs. Les Gaulois aux longs cheveux retroussés sur le sommet de la tête, s'arrachaient les pastèques et les limons qu'ils croquaient avec l'écorce. Des Nègres n'ayant jamais vu des langoustes se déchiraient le visage à leurs piquants rouges. Mais les Grecs rasés, plus blancs que des marbres, jetaient derrière eux les épiluchures de leur assiette, tandis que des pâtres du Brutium,³ vêtus de peaux de loups, dévoraient silencieusement, le visage dans leur portion.

La nuit tombait. On retira le vélarium⁴ étalé sur l'avenue des cyprès et l'on apporta des flambeaux.

Les lueurs vacillantes du pétrole qui brûlait dans des vases de porphyre effrayèrent, au haut des cèdres, les singes consacrés à la Lune. Ils poussèrent des cris, ce qui mit les soldats en gaieté.

Des flammes oblongues tremblaient sur les cuirasses d'airain. Toutes sortes de scintillements jaillissaient des plats incrustés de pierres précieuses. Les cratères, à bordure de miroirs convexes, multipliaient l'image élargie des choses ; les soldats se pressant autour s'y regardaient avec ébahissement et grimaçaient pour se faire rire. Ils se lançaient, par-dessus les tables, les escabeaux⁵ d'ivoire et les spatules⁶ d'or. Ils avalaient à pleine gorge tous les vins grecs qui sont dans des outres, les vins de Campanie⁷ enfermés dans

¹ Espèce de saumure, faite avec un poisson nommé *garus*, ou scombres.

² Gomme résine produite par certaines plantes ombellifères.

³ Ancienne province de l'Italie méridionale, aujourd'hui la Calabre ultérieure.

⁴ Prononcez *vélariome*. Grande toile dont on couvrait, chez les Ro-

ains, les amphithéâtres, contre le soleil et la pluie.

⁵ Sièges sans bras ni dossier.

⁶ Instrument rond par un bout et plat par l'autre, pour remuer les mets.

⁷ Ancienne province du S. de l'Italie, sur la mer Tyrrhénienne, dont la capitale était *Capoue*.

des amphores, les vins des Cantabres que l'on apporte dans des tonneaux, et les vins de jujubier, de cinnamome et de lotus. Il y en avait des flaquas par terre où l'on glissait. La fumée des viandes montait dans les feuillages avec la vapeur des haleines. On entendait à la fois le claquement des mâchoires, le bruit des paroles, des chansons, des coupes, le fracas des vases campaniens qui s'écroulaient en mille morceaux, ou le son limpide d'un grand plat d'argent.

A mesure qu'augmentait leur ivresse, ils se rappelaient de plus en plus l'injustice de Carthage. En effet, la République, épuisée par la guerre, avait laissé s'accumuler dans la ville toutes les bandes qui revenaient. Giscon, leur général, avait eu cependant la prudence de les renvoyer les uns après les autres pour faciliter l'acquittement de leur solde, et le Conseil avait cru qu'ils finiraient par consentir à quelque diminution. Mais on leur en voulait¹ aujourd'hui de ne pouvoir les payer. Cette dette se confondait dans l'esprit du peuple avec les trois mille deux cents talents euboïques² exigés par Lutatius,³ et ils étaient, comme Rome, un ennemi pour Carthage. Les Mercenaires le comprenaient; aussi leur indignation éclatait en menaces et en débordements. Enfin, ils demandèrent à se réunir pour célébrer une de leurs victoires, et le parti de la paix céda, en se vengeant d'Hamilcar qui avait tant soutenu la guerre. Elle s'était terminée contre tous ses efforts, si bien que, désespérant de Carthage, il avait remis à Giscon le gouvernement des Mercenaires. Désigner son palais pour les recevoir, c'était attirer sur lui quelque chose de la haine qu'on leur portait. D'ailleurs la dépense devait être excessive: il la subirait presque toute.

Fiers d'avoir fait plier la République, les Mercenaires croyaient donc qu'ils allaient enfin s'en retourner chez eux, avec la solde de leur sang dans les capuchons de leur manteau. Mais leurs fatigues, revues à travers les vapeurs de l'ivresse, leur semblaient prodigieuses et trop peu récompensées. Ils se montraient leurs blessures, ils racontaient leurs combats, leurs voyages et les chassés de leur pays. Ils imitaient le cri des bêtes féroces, leurs bonds. Puis vinrent les immondes gageures;⁴ ils s'enfonçaient la tête dans les amphores.

¹ On avait de la haine contre eux.

² Talent d'Eubée (auj. Négropont, dans l'Archipel), ancienne monnaie athénienne, valant 5560 fr. 90 c. de notre monnaie.

³ Caius Lutatius Catulus, consul romain en 242 av. J.-C., gagna contre la flotte carthaginoise, commandée par Hannon, la célèbre victoire des Iles Egates.

⁴ Prononcez: *gajures*.

et restaient à boire sans s'interrompre comme des dromadaires altérés. Un Lusitanien, de taille gigantesque, portant un homme au bout de chaque bras, parcourait les tables tout en crachant du feu par les narines. Des Lacédémoniens qui n'avaient pas ôté leurs cuirasses, sautaient d'un pas lourd. D'autres se mettaient nus pour combattre, au milieu des coupes, à la façon des gladiateurs, et une compagnie de Grecs dansait autour d'un vase où l'on voyait des nymphes, pendant qu'un nègre tapait avec un os de bœuf sur un bouclier d'airain.

2. SUR LE CHEMIN DE SICCA : LES LIONS CRUCIFIÉS.

Ils marchaient dans une sorte de grand couloir bordé par deux chaînes de monticules rougeâtres, quand une odeur nauséabonde vint les frapper aux narines, et ils crurent voir au haut d'un caroubier quelque chose d'extraordinaire : une tête de lion se dressait au-dessus des feuilles.

Ils y coururent. C'était un lion, attaché à une croix par les quatre membres comme un criminel. Son museau énorme lui retombait sur la poitrine, et ses deux pattes antérieures, disparaissant à demi sous l'abondance de sa crinière, étaient largement écartées comme les deux ailes d'un oiseau. Les côtes, une à une, saillaient sous sa peau tendue ; ses jambes de derrière, clouées l'une contre l'autre, remontaient un peu, et du sang noir, coulant parmi ses poils, avait amassé des stalactites au bas de sa queue qui pendait toute droite, le long de la croix. Les soldats se divertirent autour ; ils l'appelaient consul et citoyen de Rome et ils lui jetèrent des cailloux dans les yeux pour faire envoler les mouches.

Mais cent pas plus loin ils en virent deux autres, puis, tout à coup, parut une longue file de croix supportant des lions. Les uns étaient morts depuis si longtemps qu'il ne restait plus contre le bois que les débris de leur squelette ; d'autres à moitié rongés tordaient la gueule en faisant une horrible grimace ; il y en avait d'énormes ; l'arbre de la croix pliait sous eux et ils se balançaient au vent, tandis que sur leur tête des bandes de corbeaux tournoyaient dans l'air, sans jamais s'arrêter. Ainsi se vengeaient les paysans carthaginois quand ils avaient pris quelque bête féroce ; ils espéraient par cet exemple terrifier les autres. Les Barbares, cessant de rire, tombèrent dans un long étonnement. « Quel est ce peuple, pensaient-ils, qui s'amuse à crucifier des lions ! »

EDMOND DE GONCOURT

Edmond de Goncourt, né en 1821 et mort en 1896, et *Jules de Goncourt*, né en 1830 et mort en 1870, dont les noms sont inséparables, sont des romanciers naturalistes. Ce qui les intéresse c'est d'abord le *document*, c'est-à-dire la note prise au vol dans les rencontres de la vie, ensuite *l'emploi de la science*, et enfin l'étude des *milieux* populaires et des faits vulgaires. Ils s'attachent à peindre, non pas l'humanité en général, dans sa vivante et féconde variété, mais de certains côtés particuliers et éphémères de la société, et certains types exceptionnels, des détraqués et des déclassés, des gens maladifs ou bizarres. Dans leurs livres, les modes contemporaines, les engouements parisiens, les bibelots, les chiffons qui distinguent une femme d'aujourd'hui d'une femme d'hier, tiennent une grande place et donnent au récit une couleur moderne ; puis les personnages sont tous compliqués, contradictoires, nerveux, surexcités. Leur premier roman, *Sœur Philomène*, paru en 1861, est une étude d'hôpital. Dans *René Mauperin* (1864), qui suivit, et qui compte parmi les œuvres caractéristiques du temps, ils ont rendu avec une singulière originalité la jeune fille raffinée du grand monde parisien. Citons encore, *Germinie Lacerteux* (1865), *Manette Salomon* (1867), *Madame Gervaisais*, etc. Après la mort de son frère, Edmond de Goncourt publia encore des romans, dont le plus connu est *les Frères Zemganno* (1879), ainsi que *Notre Journal* en 7 volumes. Presque tous les romans de ces deux écrivains ont été plus tard transportés sur la scène et joués avec un grand succès. Ils ont, en outre, inventé le style *impressionniste*, c'est-à-dire qu'ils ont supprimé de la phrase tous les mots incolores, inexpressifs, ne laissant subsister que les termes producteurs de sensations.

RENÉE MAUPERIN.

(1864).

RENÉE MOURANTE.

Le mal ne donnait point à René ces contrariétés d'humeur, ces brusqueries de volonté, cette irritabilité nerveuse qui met autour des malades un peu de leur souffrance dans le cœur des ceux qui les soignent. Elle se laissait entraîner à ce qui venait. La vie s'épanchait d'elle sans qu'elle parût la retenir et faire effort pour l'arrêter. Elle était restée caressante et douce. Ses désirs n'avaient pas les exigences des suprêmes caprices. Ce qui l'enveloppait d'ombre l'enveloppait aussi de paix. Elle laissait la mort monter comme un beau soir sur son âme blanche.

Mais il y avait cependant des heures où la nature se réveillait en elle, et où sa pensée fléchissait sous la faiblesse de son corps, où elle écoutait le sourd travail qui la détachait de la vie. Alors il y avait de profonds silences, des

recueils effrayants, de ces immobilités muettes qui ressemblent à des poses de néant. Elle passait des moitiés de jour sans entendre sonner le temps à la pendule, à regarder d'un regard long et fixe dans le vide, un peu au delà de ses pieds...

...Aux murs le papier montrait des bouquets dénoués, des blés, des bluets, des coquelicots. Au plafond un ciel était peint, léger, matinal, plein de vapeurs. Entre la porte et la fenêtre un prie-Dieu¹ en bois sculpté, avec un coussin en tapisserie, avait comme une place amie, familière et discrète dans un coin : au-dessus brillait, à contre-jour,² un bénitier de cuivre qui représentait le baptême de Jésus par saint Jean. A l'angle opposé, une petite étagère suspendue au mur avec des cordons de soie, laissant voir des dos de livres penchés l'un sur l'autre, et des cartonnages en toile d'ouvrages anglais. Devant la fenêtre encadrée de plantes grimpantes qui se rejoignaient en haut et trempaient dans la lumière le bord de leurs feuilles, un miroir garni de velours bleu posait sur une toilette à dessous de soie recouvert d'une guipure, au milieu de flacons à bouchons d'argent. La cheminée, en retour³ et dans un pan coupé, avait sa glace entourée du même velours tendre que le miroir de la toilette. Aux deux côtés de la glace étaient une miniature de la mère de Renée encore jeune, avec un fil de perles au cou, et un daguerréotype⁴ de sa mère plus âgée. Au-dessus, un portrait de son père, en uniforme, peint par elle, et dont le cadre était incliné, semblaient se pencher sur toute la chambre. Une servante de bois de rose portait, devant la cheminée, le dernier caprice de la malade : le pot à eau et la cuvette de Saxe qu'elle avait désirés. Un peu plus loin, près de la seconde fenêtre, étaient accrochés les souvenirs rapportés par Renée dans sa jupe d'amazone, ses reliques de courses et de chasse, des cravaches, un fouet des Pyrénées ; des pieds de cerfs tressés avec des rubans bleu et nacarat⁵ laissaient pendre une carte qui disait le jour et le lieu où la bête avait été forcée. Au delà de la fenêtre, un petit secrétaire qui avait été le secrétaire de son père à l'école militaire, avait sur sa tablette des boîtes, des paniers, les ca-

¹ Pupitre au bas duquel est un marche-pied où l'on s'agenouille pour prier Dieu.

² Opposé à la lumière du jour.

³ Disposée comme un retour en angle droit.

⁴ Image reproduite sur une plaque argentée.

⁵ D'un rouge clair, entre la cerise et le rose.

deaux des premiers jours de l'an passé. Le lit n'était que mousseline. Au fond et comme sous l'aile de ses rideaux, tous les livres de messe que Renée avait eus depuis son enfance étaient rangés sur une étagère algérienne à laquelle des chapelets¹ pendaient. Puis venait une commode, qu'encombraient mille riens, des petits ménages de poupée, des petites choses de verre, des bijoux de boutique à cinq sous, des joujoux gagnés à des loteries, jusqu'à des animaux faits en mie de pain cuite au four avec leurs quatre pattes en allumettes, tout ce petit musée d'enfantillages, que les jeunes filles font des petits morceaux de leur cœur et des miettes de leur vie!

La chambre rayonnait. Midi l'emplissait de chaleur et de clarté. Au pied du lit, sur une petite table arrangée en autel et couverte d'un linge, deux bougies brûlaient dont les flammes palpaient dans le jour d'or. Un silence de prière, coupé de sanglots, laissait entendre derrière la porte le pas lourd d'un prêtre de campagne s'éloignant. Puis tout se tut, et les larmes s'arrêtèrent tout à coup autour de la mourante suspendues par un miracle de l'agonie.

En quelques minutes, la maladie, les signes et l'anxiété de la souffrance s'étaient effacés sur la figure amaigrie de Renée. Une beauté d'extase et de suprême délivrance, devant laquelle son père, sa mère étaient tombés à genoux. Sa douleur, la paix d'un ravissement était descendue sur elle. Un rêve semblait mollement renverser sa tête sur les oreillers. Ses yeux grands ouverts, tournés en haut, paraissaient s'emplir d'infini; son regard, peu à peu, prenait la fixité des choses éternelles.

De tous ses traits se levait comme une aspiration bienheureuse. Un reste de vie, un dernier souffle tremblait au bord de sa bouche endormie, entr'ouverte et souriante. Son teint était devenu blanc. Une pâleur argentée donnait à sa peau, donnait à son front une mate splendeur. On eût dit qu'elle touchait déjà de la tête un autre jour que le nôtre: la Mort s'approchait d'elle comme une lumière.

C'était la transfiguration de ces maladies de cœur qui ensevelissent les mourantes dans la beauté de leur âme, et emportent au ciel le visage des jeunes mortes!

¹ Suite de cinq dizaines de grains enfilés, sur chacun desquels on dit des *Ave Maria*, et à chaque dizaine un *Pater*.

ALPHONSE DAUDET

Alphonse Daudet naquit à Nîmes¹ en 1840 et mourut à Paris en 1897. Jeune encore et pauvre, il commença par faire des vers. Puis il se jeta dans le roman. Ayant vécu à Lyon et à Paris, dans les quartiers populeux, ayant peiné à côté des gens qui peinent, employés, ouvriers, il représentera naturellement les vieilles maisons, les rues bruyantes, la vie laborieuse des fabriques, les durs combats contre la misère. Il subira l'influence de Zola² et de Goncourt, aura la même passion des notes, du fait divers, du réalisme à outrance, mais il saura aussi nous rendre les choses qui l'ont fait sentir, qui ont fait vibrer son âme douloureusement ou délicieusement. Ainsi, dans *Fromont jeune et Risler aîné* (1864), il nous décrit les malheurs d'un homme bon et sincère, victime d'une femme inconstante; dans *Jack* (1876), les malheurs d'un pauvre enfant qui meurt victime d'une mère insensée et sans cœur; dans le *Petit Chose*, les malheurs d'un jeune homme, qui est peut-être l'auteur lui-même. Puis, dans la burlesque et épique trilogie³ de Tartarin, — *Tartarin de Tarascon*, *Tartarin sur les Alpes*, *Port-Tarascon* — il nous donne une satire joyeuse de la fanfaronnade des Méridionaux. Enfin, il nous fait voir le monde du second empire dans le *Nabab* (1877); le monde des souverains en déplacement ou en disponibilité dans les *Rois en exil* (1879); le monde de l'Académie dans *l'Immortel* (1880); il nous dépeint le ravage du fanatisme religieux de certaines âmes dans *l'Evangéliste* (1883), les liaisons dangereuses avec des femmes perdues dans *Sapho* (1884), etc. Il reste encore de Daudet les *Lettres de mon moulin* (1869), *Contes du lundi* (1873), *Trente ans de Paris* (1880), *Souvenirs d'un homme de lettres* (1888). Un grand nombre de ses romans ont été transformés en pièces qui ont été jouées avec beaucoup de succès. Daudet n'abuse point de la description. Son style est simple, naturel, délicat, très souvent nerveux, et son réalisme distillé, épuré, limpide.

¹ Ville dans le Sud de la France.

² Emile Zola (1840—1902), illustre romancier et chef de l'école naturaliste. Après avoir dépeint les caractères et les mœurs corrompus d'une famille sous le second Empire dans la série des *Rougon-Macquart* (dont les principaux romans sont: *Germinal*, *l'Assommoir*, *la Débâcle*), il entreprit de reconstituer la société sur la base des quatre grands principes qui dominent le monde: la fécondité, le travail, la vérité et la justice. De ces quatre *Evangiles*, il ne parut que

les premiers trois, dont *Travail* est le chef-d'œuvre. Une mort subite l'empêcha d'achever le dernier, *Justice*, qui eut été le couronnement de toute son œuvre. A côté de pages triviales, un peu trop répandues dans ses romans, on en trouve aussi d'admirables. Ce qui caractérise ce puissant romancier, c'est le souffle épique qui anime ses ouvrages, c'est le talent de rendre vivante l'activité des foules, et c'est aussi son style, qui est d'une grande vigueur.

³ On appelle *trilogie*, une action dramatique divisée en 3 parties.

I. AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN DE TARASCON.

LE DÉPART DE TARTARIN.

Enfin, il arriva, le jour solennel, le grand jour.

Dès l'aube, tout Tarascon¹ était sur pied, encombrant le chemin d'Avignon et les abords de la petite maison du boabab.

Du monde aux fenêtres, sur les toits, sur les arbres; des mariniers du Rhône, des portefaix, des décrotteurs, des bourgeois, des ourdisseuses, des taffetassiers, le cercle,² enfin toute la ville; puis aussi des gens de Beaucaire³ qui avaient passé le pont, des maraîchers de la banlieue,⁴ des charrettes à grandes bâches, des vigneronns hissés sur de belles mules attifées de rubans, de flots, de grelots, de nœuds, de sonnettes, et même, de loin en loin, quelques jolies filles d'Arles⁵ venues en croupe de leur galant,⁶ le ruban d'azur autour de la tête, sur de petits chevaux de Camargue⁷ gris de fer.

Toute cette foule se pressait, se bousculait devant la porte de Tartarin, ce bon M.⁸ Tartarin, qui s'en allait tuer des lions chez les *Teurs*.

Pour Tarascon, l'Algérie, l'Afrique, la Grèce, la Perse, la Turquie, tout cela forme un grand pays très vague, presque mythologique, et cela s'appelle les *Teurs* (les Turcs).

Au milieu de cette cohue, les chasseurs de casquettes allaient et venaient, fiers du triomphe de leur chef, et traçant sur leur passage comme des sillons glorieux.

Devant la maison du boabab,⁹ deux grandes brouettes. De temps en temps la porte s'ouvrait laissant voir quelques personnes qui se promenaient gravement dans le petit jardin. Des hommes apportaient des malles, des caisses, des sacs de nuit, qu'ils empilaient sur les brouettes.

A chaque nouveau colis, la foule frémissait. On se nommait les objets à haute voix. Ça, c'est la tente-abri... Ça, ce

¹ Ville de 10 mille habitants non loin de Marseille.

² Le club.

³ Ville en face de Tarascon, du même nombre d'habitants.

⁴ On appelle *banlieue* les environs d'une ville et qui en dépendent.

⁵ Ville de 23 mille habitants, à 86 klm. de Marseille.

⁶ Amoureux, cavalier.

⁷ Ile ou delta formé par la bifurcation du Rhône, un peu au-dessous d'Arles jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée.

⁸ Abréviation pour *Monsieur*.

⁹ Prononciation vicieuse du *Boabab*, l'arbre de mille ans, le plus gros des végétaux connus, originaire des pays torrides de l'Afrique.

sont les conserves,... la pharmacie,... les caisses d'armes...» Et les chasseurs de casquettes donnaient des explications.

Tout à coup, vers dix heures, il se fit un grand mouvement dans la foule. La porte du jardin tourna sur ses gonds violemment.

— C'est lui !... c'est lui !... criait-on.

C'était lui...

Quand il parut sur le seuil, deux cris de stupeur partirent de la foule : C'est un Teur !...—Il a des lunettes!»

Tartarin de Tarascon, en effet, avait cru de son devoir, allant en Algérie, de prendre le costume algérien. Large pantalon bouffant en toile blanche, petite veste collante à boutons de métal, deux pieds de ceinture rouge autour de l'estomac, le cou nu, le front rasé, sur sa tête une gigantesque *chechia* (bonnet rouge) et un flot bleu d'une longueur !... Avec cela deux lourds fusils, un sur chaque épaule, un grand couteau de chasse à la ceinture, sur le ventre une cartouchière, sur la hanche un revolver se balançant dans sa poche de cuir. C'est tout...

Ah ! pardon, j'oubliais les lunettes, une énorme paire de lunettes bleues qui venaient là bien à propos pour corriger ce qu'il y avait d'un peu trop farouche dans la tournure de notre héros !

«Vive Tartarin !... Vive Tartarin !» hurla le peuple. Le grand homme sourit, mais ne salua pas, à cause de ses fusils qui le gênaient. Du reste il savait maintenant à quoi s'en tenir¹ sur la faveur populaire ; peut-être même qu'au fond de son âme il maudissait ses terribles compatriotes qui l'obligeaient à partir, à quitter son joli petit chez-lui, aux murs blancs, aux persiennes vertes... Mais cela ne se voyait pas.

Calme et fier, quoiqu'un peu pâle, il s'avança sur la chaussée, regarda ses brouettes, et, voyant que tout était bien, prit gaillardement le chemin de la gare, sans même se retourner une fois vers la maison du boabab. Derrière lui marchaient le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, le président Ladevèze, puis l'armurier Costecalde et tous les chasseurs de casquettes, puis les brouettes, puis le peuple.

Devant l'embarcadère, le chef de gare l'attendait, un vieil Africain de 1830, qui lui serra la main plusieurs fois avec chaleur.

¹ Ce qu'il devait penser de la faveur populaire.

L'express Paris-Marseille n'était pas encore arrivé. Tartarin et son état-major entrèrent dans les salles d'attente. Pour éviter l'encombrement, derrière eux le chef de gare fit fermer les grilles.

Pendant un quart d'heure, Tartarin se promena de long en large dans les salles, au milieu des chasseurs de casquettes. Il leur parlait de son voyage, de sa chasse, promettant d'envoyer des peaux. On s'inscrivait sur son carnet pour une peau comme pour une contredanse.

Tranquille et doux comme Socrate¹ au moment de boire la ciguë, l'intrépide Tarasconnais avait un mot pour chacun, un sourire pour tout le monde. Il parlait simplement, d'un air affable; on aurait dit qu'avant de partir, il voulait laisser derrière lui comme une trainée de charme, de regrets, de bons souvenirs. D'entendre leur chef parler ainsi, tous les chasseurs de casquettes avaient des larmes, quelques-uns même des remords, comme le président Ladevèze et le pharmacien Bézuquet.

Des hommes d'équipe pleuraient dans des coins. Dehors le peuple regardait à travers les grilles, et criait: «Vive Tartarin!»

Enfin la cloche sonna. Un roulement sourd, un sifflet déchirant ébranla les vitres. «En voiture! en voiture!»

— «Adieu Tartarin! adieu Tartarin!»

— «Adieu, tous! murmura le grand homme, et sur les joues du brave commandant Bravida, il embrassa son cher Tarascon.

Puis il s'élança sur la voie, et monta dans un wagon plein de Parisiennes, qui pensèrent mourir de peur en voyant entrer cet homme étrange avec tant de carabines et de revolvers.

II. JACK.

UNE MATINÉE LITTÉRAIRE AU GYMNASÉ MORONVAL.

Moronval avait lancé quantité d'invitations dans le monde artistique et littéraire, celui du moins qu'il fréquentait; et des coins les plus excentriques de Paris, tous les Ratés²

¹ Le philosophe Socrate (470—400 av. J.-C.), accusé d'être l'ennemi de la religion nationale et de corrompre la jeunesse, parce qu'il proclamait l'unité de l'Être suprême et qu'il déduisait de Dieu la

morale la plus pure, avait été condamné à boire la ciguë. Il le fit avec un stoïcisme et une douceur sans pareils.

² Voyez page 39, note 1.

de l'art, de l'architecture, de la littérature, s'empressèrent en nombreuses députations.

Ils arrivaient par bandes, transis, grelottants, venus du fond de Montparnasse ou des Ternes¹ sur des impériales d'omnibus,² râpés et dignes, tous obscurs et pleins de génie, attirés hors de l'ombre où ils se débattaient par le désir de se montrer, de réciter, de chanter quelque chose, pour se prouver à eux-mêmes qu'ils existaient encore. Puis la gorgée d'air pur respirée, la lumière du ciel entrevue, ils rentreraient au gouffre amer avec la force nécessaire pour végéter.

Car c'était bien là une race végétante, embryonnaire, inachevée, assez semblable à ces produits du fond de la mer qui sont des êtres moins le mouvement et auxquels il ne manque que le parfum pour devenir des fleurs.

Il se trouvait là des philosophes plus forts que Leibniz,³ mais sourds-muets de naissance, ne pouvant produire que les gestes de leurs idées et pousser des arguments inarticulés. Des peintres tourmentés de faire grand, mais qui poussaient si singulièrement une chaise sur ses pieds, un arbre sur ses racines, que tous leurs tableaux ressemblaient à des vues de tremblements de terre, ou à des intérieurs de paquebot⁴ un jour de tempête. Des musiciens inventeurs de claviers intermédiaires, des savants à la façon du docteur Hirsch, de ces cervelles bric-à-brac⁵ où il y a de tout, mais où l'on ne trouve rien, à cause du désordre, de la poussière, et aussi parce que tous les objets sont cassés, incomplets, incapables du moindre service.

Ceux-là, c'étaient les tristes, les pitoyables, et si leurs prétentions insensées, aussi touffues que leur chevelure, si leur orgueil, leurs manies prêtaient à rire, tant de misère était écrite sur leur apparence râpée, qu'on ressentait, malgré tout, de l'attendrissement devant l'éclat fiévreux de ces yeux ivres d'illusion, devant ces physionomies ravagées, où tous les rêves vaincus, les espérances mortes avaient marqué leur place en tombant.

A côté de ceux-là, il y avait ceux qui, trouvant l'art trop dur, trop aride, trop infructueux, demandaient des res-

¹ Deux quartiers de Paris.

² On appelle *impériale* la partie supérieure d'un omnibus, tramway, etc. L'*omnibus* est un tramway qui ne va pas sur des rails.

³ Voyez page 3, note 1.

⁴ On appelle *paquebot*, un navire à vapeur qui transporte des dépêches, des passagers et des marchandises.

⁵ Remplie de vieilles choses.

sources à des professions bizarres, en désaccord avec les préoccupations de leur esprit, un poète lyrique tenant un bureau de placement pour domestiques mâles, un sculpteur commissionnaire en vins de Champagne, un violoniste employé au gaz.

D'autres moins dignes se faisaient nourrir par leurs femmes, dont le travail entretenait leur géniale paresse. Ces couples étaient venus ensemble, et les pauvres compagnes des Râtés portaient sur leurs visages courageux et fanés le prix coûtant de l'entretien d'un homme de génie. Fières d'accompagner leurs maris, elles leur souriaient comme des mères, de l'air de dire : « C'est mon œuvre !... » et elles avaient de quoi se glorifier en effet, tous ces Messieurs ayant, en général, la mine florissante.

Joignez à ce défilé deux ou trois antiquailles¹ littéraires, fabulistes de salon, vieux fonds d'Athénées, de prytanées,² de sociétés philotechniques et autres, toujours à l'affût de ces sortes de séances ; puis des comparses,³ des types vagues, un monsieur qui ne disait rien, mais qu'on prétendait très fort parce qu'il avait lu Proudhon,⁴ un autre amené par Hirsch et qu'on appelait « le neveu de Berzélius ;⁵ » il n'avait du reste pas d'autre titre de gloire que sa parenté avec l'illustre savant suédois, et paraissait un parfait imbécile ; un comédien *in partibus*⁶ du nom de Delobelle qui, disait-on, allait avoir un théâtre.

Enfin les commensaux habituels de la maison, les trois professeurs, Labassindre en tenue de gala, faisant de temps en temps : « heuh !... heuh !... » pour voir si sa note y était, car il allait en avoir besoin dans la soirée, et d'Argenton, le beau d'Argenton, coiffé en archange, frisé, pommadé, ganté de clair,⁷ génial, austère, pontifiant.

Debout à l'entrée du salon, Moronval recevait tout le monde, donnait des poignées de main distraites, très inquiet de voir l'heure s'avancer, et que la comtesse — c'est ainsi qu'on appelait Ida de Barancy — n'était pas encore arrivée.

¹ Vieilles choses.

² Le mot *prytanée* est pris ici dans le sens de société.

³ Figurants.

⁴ Joseph Proudhon (1809 — 1865), écrivain socialiste et révolutionnaire.

⁵ Berzélius (1779—1848), illustre médecin et chimiste suédois, auteur de travaux remarquables dans le domaine de la chimie.

⁶ Sans emploi.

⁷ Portant des gants clairs.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIX^e SIÈCLE.

ESQUISSE GÉNÉRALE.

Nous avons vu que les trois principaux caractères du dix-huitième siècle avaient été l'influence de la philosophie matérialiste, la généralisation dans toutes les directions de la pensée humaine et l'imitation, bien que déjà affaiblie, de l'antiquité. La Révolution, qui ensanglanta ce siècle raisonneur et généralisateur à outrance, amena, par une réaction fatale, les esprits à chercher d'autres voies tout contraires ou plus sûres. Elle avait laissé dans toutes les âmes des émotions profondes. L'atmosphère était pleine, pour ainsi dire, de douleurs, de regrets, d'espérances déçues. Après tant de malheurs, la pensée s'était comme annihilée, faisant place au cœur, au sentiment. Sur les débris des églises, et après un siècle d'irréligion, on se remit à croire en Dieu.¹ D'autre part, fatigué de tant de raisonnement excessif et de tant de froides généralisations, on ne voulut plus s'occuper que de sa propre individualité. Le *moi*, naguère haïssable, redevenait souverain. Pendant une bonne moitié du siècle presque toute la littérature sera l'expression personnelle, individuelle des écrivains. On tâchera de s'analyser, de peindre ses émotions, ses douleurs, ses doutes, ses désillusions. On sera lyrique.² Or, comme ce n'est pas par les idées de notre intelligence que nous sommes individuels, mais plutôt par les phénomènes de notre sensibilité (amour, espérance, haine, désespérance, enthousiasme, mélancolie) ou par certaines de nos sensations, le lyrisme des écrivains sera sentimental et pittoresque : il s'attacherait à rendre les affections intimes et leurs impressions de la nature. Il est vrai que ce lyrisme ne sera point une simple lamentation personnelle, à la façon de nos jeunes poètes roumains,³ mais des expansions où transparaîtra sans cesse l'universel.⁴ Au fond de ses désirs et de ses tristesses personnelles, l'écrivain poursuivra partout les problèmes de l'être et de la destinée,⁵ il cherchera son inspiration dans tous les battements de son cœur, dans tous les aspects de la nature. Enfin le culte du moi, expression d'une littérature personnelle, sera nécessairement contraire au culte de l'antiquité, à l'imitation impersonnelle.

Mais ces trois caractères nouveaux ne sont pas les seuls qui distinguent le XIX^e siècle de son devancier. Il y en a encore d'autres, tout aussi importants, et que nous devons mentionner. D'abord l'influence de

1) Chateaubriand avec son *Génie du Christianisme* ouvre magistralement cette époque de foi ardente et poétique.

2) Voyez les biographies de Lamartine, Musset et Victor Hugo.

3) Musset dit quelque part :

Je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascates,
Cette engeance sans nom, qui ne peut faire un pas
Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas!

4) Et la voix du génie
Devient du genre humain l'universelle voix.

5) Alfred de Musset: *l'Espoir en Dieu*:

Je ne sais, malgré moi l'Infini me tourmente;
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et quoiqu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.

l'élément féminin disparaît : les salons perdent leur empire deux fois séculaire ou du moins leur influence devient très limitée. Soustraits à ce milieu artificiel, les écrivains deviennent indépendants ou plutôt dépendants de leur seul tempérament, de leur propre et personnel idéal, et la littérature se virilise. En échange, elle sera soumise à *l'opinion publique*. Celle-ci, déjà puissante au XVIII^e siècle, prend tout essor et devient souveraine au XIX^e. Tout doit porter son cachet, et tout doit être son expression. Le plus fort représentant de cette opinion sera *le journalisme*, œuvre créée par la Révolution, qui atteindra son apogée au dix-neuvième siècle, en devenant la quatrième force dans l'Etat. En littérature, il remplacera les salons et établira sur des bases inébranlables la *critique littéraire* moderne. En politique, il dominera tout. Et par ce fait, la *politique* entre dans les lettres et les sciences. N'ayant pas où recruter les candidats au gouvernement, elle attirera à elle les écrivains et les savants, elle ira chercher l'homme de science dans son laboratoire, le professeur dans sa chaire, l'écrivain dans son cabinet ; elle ravira le poète à sa Muse. Il est vrai que, dans les siècles précédents, ni Corneille, Racine ou Bossuet au XVII^e, ni Montesquieu, Voltaire ou J.-J. Rousseau au XVIII^e, qui ont écrit des chefs-d'œuvre, ne se seraient crus pour cela des hommes d'Etat, et aucun roi n'eût songé à en faire des ministres. Ils étaient écrivains, ils restaient écrivains, et c'est par cette concentration de leur force sur un objet unique, la beauté littéraire, qu'ils ont eu la gloire d'en laisser des types durables et des œuvres immortelles. Il ne paraît pas que la politique ait augmenté le génie des écrivains et surtout des poètes. Au contraire. Du moins, elle a créé un genre nouveau : *l'éloquence politique*, celle qui entraîne les masses, fait voter des lois, condamne ou exalte les rois, provoque des révolutions.

Ensuite, dans le domaine littéraire, deux grands changements vont s'opérer dans le cours du même siècle. Après une époque de tâtonnements, qui s'étend jusqu'en 1827, et qui se manifeste par la disparition du goût classique, le classicisme est définitivement supplanté par le *Romantisme*. Celui-ci s'est différencié d'abord par négation, puis par antithèse : par négation, en supprimant les règles qui régissaient le classicisme ; par antithèse, en faisant le contraire de ce que celui-ci avait fait. Ce mouvement littéraire, dont la vie paraît avoir été éphémère, car il ne dura pas plus de vingt ans, fut, dans la suite, supplanté par le *Réalisme*, qui, évoluant peu à peu, devint le *Naturalisme*. Ce dernier, bien que miné, à son tour, par un nouveau mouvement, le *Symbolisme*, ne semble pas encore être près de sa fin.

Enfin, trois genres, complètement négligés par les siècles précédents, vont accaparer tous les autres et briller du plus pur éclat. La *critique littéraire* tiendra à devenir presque une science ; l'*histoire* deviendra critique et rendra la vie aux siècles morts ; le *roman*, de genre secondaire qu'il avait été, tendra à se mettre sur le premier plan, en embrassant tous les genres, toutes les sciences ; il deviendra la plus forte et la plus vaste expression de la pensée humaine.

Au moment où s'ouvre la *première* période de ce siècle, un besoin de rénovation littéraire s'était fait sentir. Les genres étaient épuisés, la prose était énervée, la poésie avait dégénéré en procédés de versification. La littérature elle-même avait été plutôt scientifique que littéraire. La Révolution lui porta un coup mortel. Elle renouela la société. A la société renouvelée il fallait une littérature nouvelle. Outre les causes intérieures qui ont déterminé ce changement, et dont nous avons parlé au commencement de notre esquisse, il y en eut aussi une de nature extérieure. Au XVII^e siècle la France avait, en quelque sorte, subi l'influence

espagnole et italienne, au XVIII^e celle de l'Angleterre. Au XIX^e siècle c'est l'Allemagne qui vient imposer la sienne, et c'est **M-me de Staël** qui en est l'intermédiaire. Par son livre *De l'Allemagne*, où elle fait connaître aux Français la littérature, la religion, la philosophie et les mœurs d'un peuple étranger, elle fournit à la critique moderne impersonnelle ses premiers fondements solides et scientifiques, elle montre encore le rapport étroit qui existe entre les mœurs et la littérature d'un peuple. Puis, divisant les littératures en deux, celle du Nord et celle du Midi, elle caractérise la première de romantique et la seconde de classique, et affirme que la littérature romantique, ayant ses racines dans le sol français, exprimant sa religion et rappelant son histoire, est la seule qui convienne à la France, la seule qui soit vivante et qui puisse émouvoir. M-me de Staël condamne donc le classicisme, l'imitation de l'antiquité, auxquels elle substitue un idéal nouveau : en poésie elle recommande la poésie de l'âme, la poésie de la nature ; au théâtre, l'affranchissement des règles, l'emploi des sujets historiques nationaux, le mélange du lyrique au dramatique. En un mot, elle décide de la forme et des intentions du Romantisme.

Mais M-me de Staël n'a fourni aux Romantiques que des idées, des théories, un modèle de critique. **Chateaubriand** va les mettre en œuvre, il réalisera ce qu'elle a défini.¹ Il renouvelle la critique, fait entrevoir les origines de l'histoire nationale française, ouvre une nouvelle source à l'inspiration poétique et dramatique, en faisant connaître le moyen âge, source inépuisable d'inspiration nouvelle. Pour toutes ces nouveautés, Chateaubriand s'était fait une langue artistique, pleine de charme et de couleur. Avec le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs*, il élève un monument à la religion chrétienne, en montrant sa supériorité poétique sur toutes les autres religions et comme une source puissante et inépuisable de profonde inspiration. Avec *Atala*, il nous fait voir les splendides beautés de la nature sauvage et la simplicité des âmes qui l'habitent ; avec *René*, Chateaubriand nous donne le type du jeune homme mélancolique, triste, dévoré d'un chagrin inconnu, las du monde et s'enfuyant parmi les sauvages, et crée la poésie personnelle mélancolique, avec ses différentes nuances : tristesse, doute, souffrance. Le premier héros de cette poésie est René lui-même. C'est lui qu'on apercevra à travers une ombre transparente derrière tous les grands poètes de la première moitié du siècle.²

La deuxième période s'ouvre avec le Romantisme. Mais qu'est-ce que c'est que le Romantisme ? Le nouveau mouvement littéraire préconisé par M-me de Staël, mis en œuvre par Chateaubriand et complété par les Romantiques. C'est, en poésie, l'inspiration personnelle, lyrique, à la place de la froide poésie d'imitation ou simplement descriptive, et une versification plus libre, plus variée ; c'est, au théâtre, le mélange du comique et du tragique, du beau et du laid, du sublime et du grotesque, la suppression des unités, la substitution du moyen âge et des littératures étrangères à l'imitation des anciens ; c'est, dans la langue, l'emploi des mots

1) Barthélemy, poète français (1796-1867) apprécie comme il suit, dans sa *Némésis*, le rôle et l'influence de Chateaubriand sur la rénovation de la littérature française au XIX^{ème} siècle :

Tu t'élevas si haut d'un seul bond, que l'Empire
Un instant s'arrêta pour écouter ta lyre ;
Le monde des beaux-arts, à peine renaissant,
Se débattait encore dans son limon de sang :
Ce chaos attendait la parole future :
Tu dis le *fiat lux* de la littérature !

2) M. Emmanuel des Essarts, poète français, dit :
Nous qui sommes les fils des frères de René,
Nous t'admirons pleurer et nous t'écoutons vivre.

vulgaires à côté des mots nobles. Ainsi, le Romantisme est un déplacement des genres littéraires, une refonte des formes littéraires, qui donnera une poésie lyrique, une littérature pittoresque, une histoire vivante et nationale. En un mot, le Romantisme fait passer de l'abstraction à la poésie personnelle et ramène l'art à la place du mécanisme.

Celui qui se mit à la tête de ce mouvement et compléta l'œuvre de Chateaubriand, fut **Victor Hugo**. Il publia le manifeste du Romantisme dans la *Préface* de son drame *Cromwell* (1827). A partir de ce moment, il éblouit la France par une prodigieuse activité dans toutes les directions de la littérature, poésie proprement dite, théâtre, roman. Ces trois genres enfanteront des merveilles sous la plume de ce génie puissant. Ce qui le caractérise surtout et qui est une des causes de sa force, c'est son imagination éblouissante. Il voit tout ce qu'il peint, et en le voyant il le grave. Un seul de ses recueils de poésies suffirait à faire la gloire d'un autre. Sa *Légende des siècles*, puissante évocation des temps passés, est un de ses chefs-d'œuvre. Au théâtre, certains de ses drames, tels que *Hernani*, *Ruy-Blas*, *Le Roi s'amuse*, etc. comptent parmi les plus grandioses productions du Romantisme. Enfin, quelques-uns de ses romans sont d'admirables restitutions des temps du moyen âge. La figure imposante de cet écrivain extraordinaire rayonne sur tout le siècle du plus brillant éclat.¹

Lamartine est un des premiers qui se soit inspiré de Chateaubriand ; il est donc un romantique de la première heure. En effet, la note dominante de ce poète est la tristesse tempérée par la foi, la douce mélancolie, le vague poétique de l'âme, et souvent la joie de vivre, les félicités du cœur.² Dans ses *Méditations poétiques* (1820), qui soulevèrent une explosion d'enthousiasme, il nous fait connaître les souffrances et les doutes de son âme. Si la note dominante de Hugo est l'imagination, celle de Lamartine est le sentiment, le sentiment porté au plus haut degré. C'est avec le cœur qu'il écrit ses premières poésies. Contrairement aux autres romantiques, il évite le réel ou le poétise ; la laideur lui échappe ; son amour est pur, sa douleur délicate, sans angoisse. Ses vers sont une musique, mais une musique pleine de vague et d'idéal, et la langue dont il se sert pour exprimer la richesse infinie de ses impressions, est d'une beauté et d'une mélodie merveilleuses. Avec **Alfred de Vigny**, nous retrouvons toujours la tristesse de Chateaubriand, mais une tristesse séparée du sentiment chrétien, pessimiste.³ Bien que lyrique, ce poète est

1) Victor Hugo a prouvé par sa prodigieuse activité ce qu'il dit dans la *Légende des Siècles*, que le poète est un monde :

C'est la vérité
Qu'en tout temps les penseurs, couronnés de clartés,
Les Shakespeares féconds et les vastes Homères,
Tous les poètes saints, semblables à des mères,
Ont senti dans leurs flancs des hommes tressaillir.

2) Lamartine, *Jocelyn* :

Et le temps s'écoulait comme fond dans la bouche
Un fruit délicieux sous la dent qui le touche,
Ne laissant après lui que parfum et saveur !

Dans le *Lac*, dont les vers sont plus harmonieux que la douce musique de Bel-
lini, le poète, au comble du bonheur, dit avec une suprême émotion :

O temps, suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours ;
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

3) Alfred de Vigny, loin des hommes, « retiré dans sa tour d'ivoire » comme di-
sait Sainte-Beuve, chantait avec tristesse :

O ! Seigneur, j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

le seul qui soit resté impersonnel dans ses œuvres, qui n'ait jamais parlé de lui. Bien plus. De tous les lyriques, il est peut-être le seul penseur. En effet, par les pensées profondes et graves qu'ils renferment, certains de ses poèmes sont de vrais chefs-d'œuvre. A. de Vigny a encore écrit des romans historiques et des drames, dont *Chatterton*, qui passe pour un des chefs-d'œuvre du théâtre romantique. La note caractéristique d'**Alfred de Musset** sera la passion. Ses vers ne disent que ce qu'il a senti dans sa chair et dans son cœur.¹ Tout vient de lui, tout est de lui. Chez aucun poète du siècle la poésie personnelle n'est sortie plus directement des entrailles et n'a reçu plus de beauté et plus de sincérité. La passion est tellement forte chez lui, qu'il en meurt. Musset fut peu romantique et il est le seul parmi les romantiques qui nous donne de fines analyses de l'âme.

Pendant cette même période de romantisme effréné, les romanciers, tout en se déclarant romantiques, suivaient chacun sa propre voie. **Dumas père** excella dans le roman historique. **Balzac** et **Georges Sand**, loin de décrire des mondes passés, s'étaient proposé de prendre la société contemporaine et de la peindre de ses véritables couleurs. Mais, tandis que l'un donna des types réels de la société, des êtres vivants avec leurs qualités et leurs défauts, leur sublimité et leur vulgarité, n'ayant d'autre souci que la vérité; l'autre idéalisa les siens ou ne choisit que ceux qui se prêtaient à la beauté idéale.² Si Balzac excelle dans la peinture des natures humaines et des relations sociales, G. Sand s'impose par son style admirable et par ses descriptions pittoresques. L'influence de Chateaubriand se ressent dans le dernier, le réalisme se manifeste dans le premier. Et à ce point de vue, Balzac peut être considéré comme le père de ce nouveau mouvement qui va donner le coup de mort au Romantisme.

Un autre genre qui prit un essor gigantesque pendant cette deuxième période fut l'*histoire*. Malgré les grands travaux de Montesquieu et de Voltaire, on peut dire que l'histoire n'existait pas encore, qu'elle était encore à créer. Ce domaine, si peu exploré par les siècles passés, devait recevoir tous ses perfectionnements et devenir une science critique au XIX^e siècle. Cinq écrivains éminents l'ont surtout illustré, chacun lui donnant une nuance différente. Ainsi **Augustin Thierry** raconte, peint, poétise les faits; **Guizot** se préoccupe plutôt des idées; **Thiers** s'intéresse aux affaires politiques; **Michelet** aime à ressusciter les morts,³ le moyen âge surtout; **Mignet** est l'historien philosophe qui aime à juger, à raisonner sur les faits, à en dégager des vérités décisives.

Certains écrivains, se tenant loin du mouvement romantique, continuèrent d'écrire dans les règles du classicisme. Mais comme aucun d'eux ne réussit à faire un chef-d'œuvre, nous passons leurs efforts sous silence.

Avec la révolution de 1848 commence la *troisième* période littéraire. La poésie se lassa d'être personnelle, elle voulut rendre les conceptions

1) Alfred de Musset définit comme il suit la mission et la vie du poète ici-bas :

Eterniser peut-être le rêve d'un instant;
Aimer le beau, le vrai, chercher leur harmonie;
Ecouter dans son cœur la voix de son génie,
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme,
Du poète ici-bas voilà la passion.
Voilà son bien, sa vie et son ambition.

2) Georges Sand disait :

Il ne faut prendre dans le réel que ce qui vaut la peine d'être décrit.

3) Il définit l'histoire : *une résurrection*.

générales de l'intelligence plutôt que les accidents sentimentaux de la vie individuelle. L'inspiration va échapper au cœur pour être reprise par l'esprit, ou du moins elle fait effort pour s'émanciper. C'est le *Parnasse*, le nouveau mouvement ennemi du Romantisme, qui va s'emparer de la poésie. Et les maîtres en qui il s'exprime c'est **Lecote de Lisle**, dont les poèmes tout impersonnels et moulés dans un style ciselé, sont une histoire des religions de tous les peuples, une conception de la vie universelle, de ses causes et de ses fins ; c'est **Sully Prudhomme**, le poète philosophe, qui, en dehors de quelques pièces de vers où domine la poésie personnelle, a cherché dans les autres à traiter des grands problèmes de l'univers ; ¹ c'est **François Coppée**, le chanteur réaliste des humbles et des déclassés ; et d'autres encore.

C'est le *Réalisme* qui envahit la poésie. Mais ce nouveau mouvement littéraire, qui supprime le Romantisme, ne se manifeste nulle part avec plus d'éclat que dans le théâtre et dans le roman. Au théâtre, des personnages réels et vivants vont remplacer les pâles silhouettes et les malades incarnations du théâtre romantique. **Emile Augier**, avec son *Gendre de M. Poirier*, etc., **Dumas fils**, avec sa *Dame aux camélias* et son *Demi-Monde*, inaugurent à eux deux la vraie comédie, débarrassée des règles des unités, et nous donnent la parfaite expression de la vie réelle. Cette comédie devient dans leurs mains une peinture exacte de caractères vivants et de mœurs contemporaines. Ils ouvrent de la sorte à leurs successeurs une mine tellement riche, que cinquante ans d'exploitation ne paraissent pas l'avoir encore épuisée. Ce fut surtout le roman qui subit l'influence du Réalisme. Genre malléable par excellence, capable de revêtir n'importe quelle forme, de s'assimiler n'importe quel genre d'embrasser toutes les manifestations de la pensée humaine, le roman passa par toutes les transformations sans rien perdre de sa nature. Il fut psychologique avec **Stendhal**, dans *Rouge et Noir*, et la *Chartreuse de Parme* ; sentimental avec **Benjamin Constant**, dans *Adolphe* ; historique avec **Dumas père**, idéaliste avec **M-me Sand**, romantique-réaliste avec **Balzac**, d'aventures avec d'autres. Il deviendra purement réaliste avec **Flaubert**, **Daudet**, etc. Enfin, continuant à évoluer, son réalisme s'accroîtra de plus en plus jusqu'à prendre la forme du *naturalisme* avec les frères de **Goncourt**, **Zola**, **Guy de Maupassant**, etc. Le naturalisme, c'est le réalisme poussé à outrance, c'est la copie froide et exacte de la nature, dans tout ce qu'elle a de plus vulgaire, de plus repoussant, ou de plus anormal, c'est l'abus excessif des documents, c'est-à-dire des notes prises au vol et sur le fait, c'est enfin l'abus des instruments scientifiques dont il se sert. Un mouvement nouveau, ennemi acharné du naturalisme, se dessine à l'horizon. C'est le *symbolisme*, un idéalisme dont les images seraient exprimées par des symboles, un idéalisme mystique qui a peu de chances de réussir.

Il nous reste encore à parler de la *critique*. De tous les genres qui appartiennent à la haute littérature, aucun n'a été renouvelé plus à fond que la critique. Celle du XVIII^e siècle s'était limitée à être une simple affaire de goût, ou encore une simple leçon sur l'art d'écrire et sur la correction grammaticale. C'est à **M-me de Staël** et à **Chateaubriand** qu'échut la gloire de la renouveler, l'asseyant sur des bases nouvelles et solides. Elle cessa d'être une application du goût personnel aux œuvres d'autrui. Déjà M-me de Staël avait entrevu la nécessité, pour juger sagement des ouvrages de l'esprit, de les replacer dans le milieu social où ils ont été créés. **Villemain**, reprenant l'idée indiquée par M-me de Staël

1) Les sévères pensées
Qui veulent être lues ainsi qu'un théorème.

la met en œuvre avec un rare talent, éclaire la critique par l'histoire, la complète l'une par l'autre, montrant à la fois l'influence de la société sur les écrivains et celle des écrivains sur la société. L'unique prétention de **Sainte-Beuve** est d'expliquer l'œuvre par l'homme. Ce critique a su faire revivre un nombre considérable d'écrivains, avec leurs passions, leurs mœurs, leurs idées et leurs préjugés. En s'efforçant d'expliquer la vie des écrivains, il a su faire comprendre leurs œuvres. Ce qui l'intéresse donc dans l'œuvre c'est le tempérament de l'auteur, qu'il suit dans toutes les phases de la vie, et c'est ce tempérament qui expliquera tout le livre. Avec **Taine** nous avons la critique à prétentions où à intentions scientifiques. Selon lui la littérature est déterminée par trois causes générales, la *race*, le *milieu* (physique ou historique) et le *moment*. Ainsi l'œuvre d'un poète de génie s'expliquerait par le caractère de sa patrie, par la vie qu'il a menée et par les habitudes intellectuelles et morales de la société qui lui était contemporaine. Mais Taine ne tient pas assez compte de la nature individuelle de l'écrivain, c'est-à-dire de son génie et de l'influence qu'il peut avoir sur les autres écrivains de son temps. Cette dernière évolution de la critique échet à **Brunetière**. Enfin, il y a encore la critique philosophique dont un des représentants les plus illustres fut **Ernest Renan**, le profond historien des origines du Christianisme, le savant philologue, et un des plus purs stylistes dont s'enorgueillit la France.

C'est ainsi que finit le dix-neuvième siècle ; l'évolution des genres se continue, puissante et infatigable, à travers toute l'Europe, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et partout. ¹

Les penseurs et les poètes travaillent, à l'aurore de XX^{ème} siècle, avec des forces et des moyens, que les siècles antérieurs ne connaissaient pas. La Poésie et la Science, unies dans une magnifique collaboration, ² nous montrent, tous les jours, de plus en plus nombreuses, les splendeurs du Vrai et du Beau. Les générations succèdent aux générations et l'on entend, dans le concert universel de la Civilisation et du Progrès, les anciens qui disparaissent dire aux jeunes qui entrent enthousiastes dans la lutte :

O jeunesse,
Jeunesse, c'est par toi qu'il faut que je renaissse !
A votre tâche, enfants ! Surgissez, légions !
Semez le grain nouveau dans les nouveaux sillons !
De l'étude et du Beau soyez les volontaires !
Ceignez vos reins ! Nourris de doctrines austères,
Marchez libres et purs, brûlants du sacré feu.
Clairons de l'avenir, sonnez le boute-selle ! ³

- 1) L'Allemagne en travail est un laboratoire,
Où l'alambic à froid distille la raison.
La France est une forge où l'on fait de l'histoire.
L'idée à flots brûlants sort des canaux ouverts,
Et la coulée en feu, rejetant ses scories,
Donne assez de métal pour mouvoir l'Univers.

(Eugène Manuel).

- 2) Victor Hugo a dit :
Et l'homme prend son sceptre et jette son bâton,
Et l'on voit s'envoler le binôme de Newton
Monté sur l'ode de Pindare.

- 3) Paul Delair : *Eloge d'Alexandre Dumas père* (Déc. 1871).

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'À NOS JOURS.

ESQUISSE SOMMAIRE.

Les premiers monuments de la littérature française datent du XI^e siècle. Ce sont les *chansons de geste* au nord de la France, les *chansons lyriques* au midi. Les premières, véritables épopées, en partie nationales, étaient l'œuvre des trouvères qui les composaient et les chantaient en les colportant de village en village, à toutes les cours seigneuriales. Lorsque le sentiment guerrier et le sentiment religieux, qui animaient ces œuvres, se furent affaiblis, il se produisit dans les siècles suivants un grand nombre d'autres poèmes, destinés à ridiculiser ces deux grands efforts du moyen âge. Quant à la poésie lyrique qui animait les troubadours, elle continua de s'épancher brillamment sous le soleil bienfaisant du midi, jusqu'au moment où les guerres affreuses de religion vinrent ensanglanter cette partie de la France et en étouffer le lyrisme. Le quatorzième et, surtout, le quinzième siècle, guerriers et sombres, ne comptent que des imitations médiocres, d'où ne surnage que l'œuvre délicate de quelques poètes, entre autres de **François Villon**. Mais, peu à peu, la nuit du moyen âge commence à se dissiper, et avec le XVI^e siècle, nous assistons au splendide réveil de la conscience française, sous l'influence puissante de la Renaissance. On entend par Renaissance le changement qui s'opère dans toutes les directions de la pensée, par le schisme qui divisa l'Eglise et par la découverte des trésors littéraires et scientifiques de l'antiquité gréco-latine. On se mit fièvreusement à étudier les auteurs anciens, à les expliquer et à répandre leurs idées, grâce à l'imprimerie qui venait d'être découverte. Les uns, comme **Rabelais** et **Montaigne**, fortement imbibés de l'érudition antique, s'attachaient à la répandre sous une forme nouvelle, empreinte de leur propre personnalité. D'autres, comme **Ronsard** et sa pléiade, laissant de côté les idées, voulaient enrichir la langue, par l'admission des néologismes, et la littérature par l'introduction des genres littéraires de la Grèce et de Rome. Mais ni les uns ni les autres ne réussirent à faire œuvres d'art. Bien que Rabelais et Montaigne soient une mine inépuisable d'idées et que leur langue soit d'une éclatante richesse; bien que Ronsard et les siens aient cherché à imiter les beautés de l'antiquité; il a manqué aux uns le goût, la précision et la mesure; il a manqué aux autres le génie. Néanmoins, leurs efforts furent grands et dignes d'éloges.

Ce qui leur fallait c'était l'art, c'est-à-dire le talent d'exprimer des vérités éternelles dans une forme parfaite et impérissable. Cette gloire fut réservée au XVII^e siècle. Quatre grandes circonstances favorisent l'éclosion de la littérature immortelle qui va naître : la philosophie spiritualiste, l'imitation de l'antiquité, la protection royale et l'élément féminin. Si ce dernier élément avait à tâche de purifier et d'anoblir la langue et les mœurs; si la protection royale, bien que mal distribuée, devait assurer la vie des écrivains, qui ne disposaient pas d'autres ressources; ce fut le grand génie de **Descartes** et la philosophie spiritualiste, c'est-à-dire le sentiment chrétien, l'étude profonde de l'âme humaine, qui devait animer leurs œuvres; ce fut l'imitation des chefs-d'œuvre de l'antiquité qui devait les consacrer, les rendre immortelles. Mais cette imitation n'était point chez eux servile; elle n'était que l'application de l'art ancien à leurs hautes conceptions personnelles. On nomme *classicisme* toute cette littérature conçue par les grands écrivains du XVII^e siècle sous l'influence de l'antiquité,

animée du souffle chrétien. Elle a donné naissance à trois grands genres littéraires: tragédie, comédie, éloquence religieuse, qu'elle a rendus si parfaits qu'on n'arrivera jamais à en approcher, moins encore à les égaler. Admirateur des Romains et de leur grandeur, **Corneille** fonde la *tragédie* idéale sur le devoir; admirateur des Grecs et de leur simplicité auguste, **Racine** fonde la *tragédie* humaine basée sur la passion. Chez l'un la langue est magnifique et imposante; chez l'autre simple, mais harmonieuse et sublime. Si Corneille et Racine ont exprimé les combats de l'âme et les passions des êtres exceptionnels ou des grands types de l'humanité, **Molière** rend ceux des types communs: il fonde ainsi la *comédie*, qui est un tableau de mœurs ou une peinture de caractères. C'est la peinture de l'âme humaine, ainsi que celle des animaux, qui préoccupe également **La Fontaine** dans ses *Fables*, dont la plupart sont de vraies petites comédies à cent actes divers. C'est encore l'étude de l'âme humaine qui domine dans les œuvres moralistes de **Pascal**, de **La Rochefoucauld** et de **La Bruyère**. Mais nulle part elle n'est mieux représentée que dans les efforts de cette illustre pléiade d'orateurs chrétiens, à la tête de laquelle marchent **Bossuet** et **Fénelon**, et qui créa l'*éloquence religieuse*, sorte de tragédie de la chaire, dont elle emporta le secret. Enfin, puisque à côté de ces grands écrivains, il y avait aussi des médiocres, que le public ne savait pas toujours distinguer des premiers, ce fut la tâche de **Boileau** de les apprécier, de les juger et de les montrer au public.

Avec les dernières années de Louis XIV, années de défaites et de misères, commence un nouveau siècle, et avec lui une nouvelle littérature. Les malheurs politiques amenèrent aussi la corruption de la noblesse et celle du clergé. Le peuple, écrasé par les impôts et dépourvu de droits, commence à relever la tête, à prendre conscience de sa dignité et de sa valeur. Ses aspirations, vagues d'abord, vont de plus en plus s'agrandir, fermenter, pour faire explosion vers la fin du siècle. Cette opinion publique qui s'élève menaçante en face de la royauté pourrie, de la noblesse corrompue et du clergé dissolu, va s'incarner dans les grands écrivains du dix-huitième siècle, qui prendront fait et cause pour elle. On essaiera d'abord de peindre, en plaisantant, les mœurs du temps, comme **Lesage** dans son *Gil Blas*, ou de se moquer spirituellement de la société et de ses institutions comme **Montesquieu** dans ses *Lettres persanes* ou **Voltaire** dans ses *romans* pleins de finesse et d'ironie. Puis on battra en brèche les autorités, en les attaquant dans tout ce qui faisait leur force. Voltaire, cet esprit puissant et universel, qui domine tout le siècle de sa haute taille, fera de ses *tragédies* et de ses *comédies* une tribune, d'où il lancera de terribles attaques contre le despotisme et le fanatisme religieux. Sur les ruines du spiritualisme, qui avait été l'âme du siècle précédent, s'élèvera le *matérialisme*, qui est la négation du sentiment religieux, de ce qui est éternel dans l'homme. Mais il aura ceci de bon que, procédant par analyse, par généralisation, par raisonnement, il donnera un grand essor aux sciences, que la littérature cherchera de s'incorporer. La science devient ainsi littéraire, pendant que la littérature devient scientifique. La poésie elle-même se met entièrement au service de la science, et prend la forme descriptive.

Après avoir attaqué et détruit pendant la première moitié du siècle, les philosophes, puisque c'est le siècle des philosophes, se mettent dans la seconde moitié à édifier une nouvelle forme de société sur les ruines de la précédente. C'est alors qu'apparaissent les grands esprits créateurs. Montesquieu publie son *Esprit des lois*, ouvrage monumental où il étudiait les lois dans leurs rapports avec les mœurs et les institutions, et s'efforçait de trouver leurs principes et leur signification. Ce livre peut ser-

vir d'introduction au *Contrat social* de **Jean-Jacques Rousseau**, qui établit la société sur des lois nouvelles, et à l'*Emile* du même auteur, où il est question de l'éducation à donner à un enfant pour le rendre capable de comprendre cette rénovation de la société. Puis arrivent les Encyclopédistes avec **Diderot** en tête. Cet esprit infatigable, aidé des lumières de tous les grands écrivains du temps, dont Voltaire, Rousseau, **D'Alembert**, **Helvétius**, etc., avait entrepris d'amasser, par ordre alphabétique, dans un ouvrage gigantesque qui lui coûta 25 ans de sa vie, un répertoire abrégé de toutes les connaissances humaines. Le but qui animait cette vaste entreprise était la haine de la religion, le mépris du passé et la destruction de la royauté. D'autres écrivains, comme **Buffon**, et **Bernardin de Saint-Pierre**, tout en expliquant les grands problèmes de la nature, poursuivaient un but analogue. Enfin **Beaumarchais**, sur la scène, avec son *Mariage de Figaro* surtout, contribua aussi à l'œuvre générale, en donnant le dernier coup de hache à la vieille société agonisante. La Révolution, qui couvait depuis longtemps déjà dans tous les cœurs, éclata enfin. Elle fut terrible : tout tomba sous sa fureur. Royauté, noblesse, clergé, les trois piliers de l'ancien régime s'effondraient foudroyés en face du peuple menaçant. Pendant cette époque de terreur et de carnage, qui ensanglanta la France, un poète lyrique levait pour la première fois la voix pour chanter ses émotions douloureuses. Ce fut **André Chénier**. — En résumé, si le XVII^e siècle a eu le culte de la forme, le XVIII^e a eu celui de l'idée. Et c'est à juste titre qu'on l'intitule le siècle philosophique.

Avec le XIX^e siècle toute la littérature change de fond en comble. Au lieu d'édifier, la Révolution n'avait fait que détruire, tout en renouvelant la société. Or, à cette nouvelle société il fallait une littérature nouvelle. Et comme le siècle précédent avait vécu d'idées et, en quelque sorte, de l'imitation des anciens, on se mit à attaquer avec une égale force et les idées et les tendances du classicisme. Ce furent **M-me de Staël** et **Chateaubriand** qui se mirent à la tête de ce nouveau mouvement littéraire. A la place des idées et du raisonnement, ils prêchèrent les sentiments du cœur, l'inspiration personnelle ; à la place de l'imitation froide de l'antiquité, celle du moyen âge, qui avait du moins l'avantage d'être nationale. A eux deux, ils sont les précurseurs du **Romantisme**, mouvement littéraire qui leur devra sa raison d'être, mais qui ne prendra tout son essor que sous la plume des grands écrivains postérieurs, à la tête desquels marche **Victor Hugo**. C'est lui qui se chargea d'en donner le manifeste dans la préface de son drame *Cromwell* (1827). Puis il publia, dans cette nouvelle direction, des recueils de vers, des poèmes, des drames, des romans, qui ont immortalisé son nom. A côté de ce vaste esprit, trois autres poètes, **Lamartine**, **A. de Vigny** et **A. de Musset** ont brillé du plus vif éclat. Une nuance caractéristique domine dans chacun d'eux : si l'imagination est plus brillante dans Hugo, nous retrouvons le sentiment dans Lamartine, la douleur pessimiste dans Vigny, la passion dans Musset. Le *drame* surtout, mélange du tragique et du comique, du beau et du laid, du grotesque et du sublime, malgré le vague de ses personnages historiques et la fausseté de la couleur locale, parvint à produire quelques œuvres durables sous la plume de Hugo, de de Vigny, d'**Alexandre Dumas père**, etc. Et c'est encore grâce à Dumas père que le *roman* historique prit un essor considérable. Mais ce genre, extrêmement variable, évolua sensiblement sous la puissante influence de deux grands écrivains : **Honoré de Balzac** et **George Sand**. Aux personnages historiquement faux ils substituèrent des personnages contemporains, avec la seule différence que l'un les peignit sous leurs vraies couleurs, et que

l'autre les idéalisa poétiquement. Enfin l'*histoire*, genre négligé dans les siècles précédents, et qui par son but de ressusciter le passé se rattache au Romantisme, fut une des grandes conquêtes du XIX^e siècle. **Thierry, Thiers, Michelet, Mignet** et d'autres encore l'illustrèrent en lui imprimant chacun une nuance différente.

L'influence du Romantisme commençait peu à peu à s'affaiblir, un nouveau courant littéraire, déjà assez sensible dans Balzac, apparut à l'horizon. Ce fut le *Réalisme*. L'imitation de l'antiquité et l'inspiration du moyen âge n'étaient pas son fait. Ce qui l'intéressait, c'était de peindre la réalité, la nature vivante dans toute sa vérité, l'universel. En poésie le *Parnasse* substituera à la poésie personnelle, née du cœur, la poésie impersonnelle, née de l'intelligence, ou du moins les mêlera dans un tout harmonieux. Des poètes comme **Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Coppée**, etc. se mettront à la tête de ce nouveau courant, en lui donnant chacun sa nuance particulière. Au théâtre, des écrivains, comme **Augier, Dumas fils**, etc. remplaceront les personnages historiques, pâles silhouettes du théâtre romantique, par des personnages contemporains réels et vivants; ils feront de la *comédie* un tableau exact des mœurs contemporaines et une peinture de caractères vrais. Continué par de nombreux auteurs, et renfermant tout l'esprit de la France, la comédie est encore aujourd'hui le genre le plus goûté et le plus répandu après le roman. Quant au *roman*, il continue magnifiquement sa carrière glorieuse sous la plume de **Flaubert**, le plus artiste des romanciers réalistes, sous celle de **Daudet** et d'autres encore. Le roman réaliste n'avait eu pour but que de peindre plus ou moins poétiquement la réalité, en choisissant ses sujets indifféremment dans toutes les classes de la société, et se piquant d'être vrai. Le *naturalisme* voulut le pousser plus loin encore. Dans la main des frères **de Goncourt**, de **Zola**, etc. le roman devint une froide copie de la nature, une peinture des types communs, anormaux.

Enfin, tous ces ouvrages dans tous les genres, poésie, théâtre, roman, histoire, etc. devaient être jugés, expliqués. Ce fut la critique qui s'en chargea. On peut dire qu'elle est une création du XIX^e siècle. Préconisée par M-me de Staël, qui voulait qu'on jugeât les œuvres en se plaçant au temps et aux lieux où elles ont été créées, puis continuée par de grands écrivains, elle devint peu à peu une force avec laquelle il fallait compter. **Villemain** tâcha de l'éclairer par l'histoire; **Sainte-Beuve** essaya d'expliquer les ouvrages par le tempérament de leurs auteurs; **Taine** les soumit à l'influence de la race, du milieu et du moment; enfin, tout récemment, **Brunetière**, en maintenant ces trois influences, en ajoutait une quatrième, plus décisive encore, la nature individuelle de l'auteur, son génie, c'est-à-dire l'influence qu'il peut avoir sur les écrivains de son temps.

En résumé, l'histoire de la littérature française, depuis les *chansons de geste* des trouvères et les *chansons lyriques* des troubadours du XI^e siècle, et jusqu'aux dernières créations des grands écrivains du XIX^e siècle, nous montre, plus que toutes les littératures des autres peuples contemporains, la marche constamment progressive de l'esprit humain.

C'est par l'étude attentive de cette littérature que nous pourrions comprendre les causes de la grande influence que la civilisation et la littérature françaises ont toujours exercée sur toutes les nations de l'Europe moderne.

Depuis que l'historien de Venise, Martino da Cruole, et le maître de Dante, Brunetto Latini, constataient au XIII^e siècle que «*la langue française cort parmi le monde, et est plus delitable à lire et à oïr que nule*

autre; depuis que l'Académie de Berlin proposait, en 1783, comme sujet de concours la question suivante : *Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle?*—et jusqu'aux jours d'aujourd'hui, l'universalité de la langue française et l'hégémonie de sa littérature ont été reconnues par tout le monde civilisé.

Les causes de cette hégémonie furent et restent les suivantes :

- a) la position acquise par la France au XVII^e siècle au point de vue intellectuel ; c'est la France qui a fixé les idées flottantes de la Renaissance et nous a donné *la culture classique* ; c'est la méthode scientifique de Descartes qui a fait l'éducation de l'Europe ;
- b) les qualités éminentes de l'esprit français, la mesure, le tact, la nuance, la modération ;
- c) l'éclat du règne de Louis XIV, non pas autant par la politique, que par les lettres, les sciences, et les beaux-arts, qui ont assuré à la France et à sa civilisation cette prééminence incontestable au milieu des autres peuples européens ;
- d) une société polie, des mœurs aimables, une galanterie exquise, une sociabilité charmante et un gouvernement qui, depuis le XIV^e siècle et la Cour fastueuse des Valois, fut constamment le protecteur des lettres et des arts ;
- e) la révocation de l'Edit de Nantes, qui porta par 400,000 bouches dans toutes les parties du monde la gloire et les merveilles de la civilisation française ;
- f) la langue française, claire, limpide, facile, intellectuelle, admirable instrument pour la diffusion des idées ; les livres écrits en français forment la bibliothèque du genre humain ;
- g) la position géographique de la France que le poète André Chénier chantait comme il suit :

France, ô belle contrée, ô terre généreuse,
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs,
Le Midi de ses feux t'épargne les fureurs.



TABLE DES MATIÈRES

MADAME DE STAËL

	Page
<i>Biographie</i>	1
DE L'ALLEMAGNE: <i>Résumé</i>	2
1. De la langue allemande, dans ses rapports avec l'esprit de conversation	2
2. De la poésie classique et de la poésie romantique	5

CHATEAUBRIAND

<i>Biographie</i>	9
I. LE GÉNIE DU CHRISTIANISME: <i>Résumé</i>	10
1. Les guerres.—Définition du beau idéal.	11
2. Architecture: l'Hôtel des Invalides.	14
2. Des églises gothiques	15
II. LES MARTYRS: <i>Résumé</i>	18
Le discours de Velléda	18
III. ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM: <i>Résumé</i>	20
Le temple de Minerve	20

LAMARTINE

<i>Biographie</i>	22
MÉDITATIONS POÉTIQUES:	
1. L'Isolement.	23
2. Le Lac	25
3. L'Immortalité	27
4. L'Homme.	28

ALFRED DE VIGNY

<i>Biographie</i>	30
POÈMES:	
1. Le Cor	30
2. Moïse	34

ALFRED DE MUSSET

<i>Biographie</i>	37
POÉSIES NOUVELLES :	
1. Fragment de la nuit de mai	37
2. Un Réformateur	38
3. La Grâce et l'Italie	40
4. Une soirée perdue	41

THÉOPHILE GAUTIER

<i>Biographie</i>	43
I. POÉSIES :	
Le Soulier de Corneille	44
II. LA COMÉDIE DE LA MORT :	
1. Choc des cavaliers	45
3. La tempête	46
III. EMAUX ET CAMÉES :	
Vieux de la Vieille	47

HONORÉ DE BALZAC

<i>Biographie</i>	48
I. EUGÉNIE GRANDET :	
La Mort d'un Avare	49
II. LE LIS DANS LA VALLÉE :	
Lettre de Madame de Mortsaut à Félix	51
III. LE PÈRE GORIOT :	
L'Agonie du père Goriot	56

PAUL-LOUIS COURRIER

<i>Biographie</i>	60
I. SIMPLE DISCOURS DE PAUL-LOUIS VIGNERON	
	61
II. LETTRES :	
1. A monsieur Chlewaski	62
2. A monsieur le général Gassendi	64

GEORGE SAND

<i>Biographie</i>	66
I. L'HISTOIRE DE MA VIE :	
1. Les premières lectures	66
2. L'hiver à la campagne	68
II. LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ :	
Un vieillard qui ne sait pas vieillir	69
III. FRANÇOIS LE CHAMPI :	
Fragment de la préface	71

AUGUSTIN THIERY

<i>Biographie</i>	73
I. HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS :	
Mort et funérailles de Henri II d'Angleterre.	84
II. LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE :	
Sur les Franks	75
III. DIX ANS D'ÉTUDES HISTORIQUES :	
Comment fut composée l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands	77

THIERS

<i>Biographie</i>	80
HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE :	
1. Sur la manière d'écrire l'Histoire (Introduction)	81
2. Bataille de Waterloo : La garde meurt et ne se rend pas	85

MICHELET

<i>Biographie</i>	86
HISTOIRE DE FRANCE :	
L'An 1000	87

VICTOR HUGO

<i>Biographie</i>	92
I. CROMWELL :	
Sur le Drame.—Sur les trois unités	93
II. HERNANI OU L'HONNEUR CASTILLAN: <i>Résumé</i>	88
Acte IV, scène II	99
III. LUCRÈCE BORGIA :	
Fragment de la Préface.	102
IV. RUY-BLAS: <i>Résumé</i>	102
Acte III, scène II	103
V. NOTRE-DAME DE PARIS: <i>Résumé</i>	106
La voix des cloches	106
VI. LES ORIENTALES :	
Lui	108
VII. LES CHANTS DU CRÉPUSCULE :	
A la Colonne	110
VIII. LA LÉGENDE DES SIÈCLES :	
Aymerillot	114

LECONTE DE LISLE

Page

<i>Biographie.</i>	118
POÈMES BARBARES :	
1. La Veranda	118
2. Le cœur de Hjalmar	119

SULLY PRUDHOMME

<i>Biographie</i>	121
POÉSIES:	
1. Les Danaïdes	121
2. Homo sum	122
3. La patrie	122
4. La chanson des métiers	123
5. La place Navone	124

FRANÇOIS COPPÉE

<i>Biographie</i>	125
I. LE CAHIER ROUGE :	
1. Le vieux soulier	125
2. A un sous-lieutenant	127
II. RÉCITS ÉPIQUES :	
La Réponse de la Terre	128

SAINTE-BEUVE

<i>Biographie.</i>	130
CAUSERIES DU LUNDI:	
Qu'est-ce qu'un classique	131

TAINÉ

<i>Biographie.</i>	136
I. PHILOSOPHIE DE L'ART:	
De la nature de l'œuvre d'art	137
II. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE:	
La vie élégante en Angleterre :	140

RENAN

<i>Biographie.</i>	142
SOUVENIRS D'ENFANCE :	
Prière sur l'Acropole.	143

FUSTEL DE COULANGES

<i>Biographie</i>	147
LA CITÉ ANTIQUE: Résumé	147
Le christianisme change les conditions du gouvernement	147

EMILE AUGIER

<i>Biographie.</i>	151
LE GENDRE DE M. POIRIER: <i>Résumé</i>	152
Acte III, scène II	153

A. DUMAS FILS

<i>Biographie.</i>	161
LE DEMI-MONDE: <i>Résumé.</i>	163
Acte II, scène IX	164

FLAUBERT

<i>Biographie.</i>	167
SALAMMBÔ:	
1. Le festin des Barbares	167
2. Sur le chemin de Sicca: les lions crucifiés	172

EDMOND DE GONCOURT

<i>Biographie.</i>	173
RENÉE MAUPERIN:	
Renée mourante	173

ALPHONSE DAUDET

<i>Biographie.</i>	176
I. AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN DE TARASCON:	
Le départ de Tartarin	177
II. JACK:	
Une matinée littéraire au gymnase Moronval	179
<i>Histoire de la littérature française au XIX^e siècle:</i>	
<i>Esquisse générale</i>	182
<i>Histoire de la littérature française depuis l'origine jus-</i>	
<i>qu'à nos jours:</i>	
<i>Esquisse sommaire</i>	189



ERRATA

Page 1	note 2	lisez :	<i>le brumaire</i>	au lieu de	<i>la brumaire.</i>
» 6	» 4	»	<i>affectés</i>	» » »	<i>affectés;</i>
» 9	ligne 7	il manque un à à la fin		de la ligne.	
Idem	» 21	lisez :	<i>libraires</i>	au lieu de	<i>librairies.</i>
Page 10	» 37	»	<i>qu'a produite</i>	» » »	<i>qu'à produite.</i>
Page 21	note 1	»	<i>triglyphe</i>	» » »	<i>trigliphe.</i>
Idem	note 10	»	<i>de</i>	» » »	<i>pe.</i>
Page 34	ligne 33	»	<i>j'ai conduit</i>	» » »	<i>j'ai couduit.</i>
» 35	» 8	»	<i>Je n'ai pas pu</i>	» » »	<i>je n'ai pu.</i>
Idem	note 6	»	<i>eût</i>	» » »	<i>eut.</i>
Page 36	ligne 30	»	<i>du mont</i>	» » »	<i>du monde.</i>
» 38	» 7	»	<i>pêcheur</i>	» » »	<i>pécheur.</i>
Idem	» 25	»	<i>des mers</i>	» » »	<i>de mers.</i>
» » 38	pour		<i>ratés</i>	cherchez la note dans	la page suivante.
Page 39	ligne 34	lisez :	<i>humanitairerie</i>	au lieu de	<i>humanitainerie.</i>
» 40	note 3	la note n'est pas applicable au texte.			
» 43	» 2	lisez :	<i>était</i>	au lieu de	<i>etait.</i>
» 44	ligne 30	»	<i>dessinateur</i>	» » »	<i>dessinataur.</i>
Idem	lisez :		<i>Michel-Ange</i>	» » »	<i>Michel Ange.</i>
» 48	ligne 10	»	<i>fut</i>	» » »	<i>fit.</i>
» 52	» 15	»	<i>promptement</i>	» » »	<i>promptenent.</i>
» 54	» 7	»	<i>d'eux-mêmes</i>	» » »	<i>deux-mêmes.</i>
Idem	» 23	»	<i>N'ayez</i>	» » »	<i>Nayex.</i>
Page 57	» 35	»	<i>puisque</i>	» » »	<i>puis que.</i>
» 58	» 12	»	<i>la paternité</i>	» » »	<i>le paternité.</i>
» 61	note 1	»	1822	» » »	1882.
» 66	» 1	»	<i>de la Seiglière</i>	» » »	<i>de Seiglière.</i>
» 68	ligne 26	»	<i>accident</i>	» » »	<i>accidente.</i>
Idem	» 30	»	<i>se reposer</i>	» » »	<i>se roposer.</i>
Page 69	note 3	»	<i>monnaie</i>	» » »	<i>nonnaie.</i>
» 74	linge 8	»	<i>firent</i>	» » »	<i>furent.</i>
» 77	» 20	»	<i>se levait</i>	» » »	<i>selevait.</i>
Page 81	ligne 30	»	<i>de ce</i>	» » »	<i>de de.</i>
» 82	» 41	»	<i>de la plus</i>	» » »	<i>de plus.</i>
» 82	» 36	»	<i>leurs</i>	» » »	<i>eurs.</i>
» 84	» 4	»	<i>j'imagine</i>	» » »	<i>j'amagine.</i>
Idem	» 12	»	<i>vue</i>	» » »	<i>vie.</i>

1) L'impression de ce volume devant être faite dans des conditions de rapidité peu communes, plusieurs fautes et coquilles s'y sont glissées, qui nécessitent le présent Errata.—MM. les professeurs, nos collègues, voudront bien signaler aux élèves les corrections à faire.

Page 86	ligne 24	lisez :	<i>Jules</i>	au lieu de	<i>Jales.</i>
» 90	» 3	»	<i>on pourrait</i>	» »	<i>ou pourrait.</i>
» 91	» 25	»	<i>canonisé</i>	» »	<i>cononisé.</i>
» 92	» 34	»	<i>à</i>	» »	<i>a.</i>
» 93	» 5	»	<i>chants</i>	» »	<i>chan s.</i>
Idem	» 35	»	<i>jusqu'à</i>	» »	<i>jusqu'à.</i>
Page 94	» 17	»	<i>systématiquement</i>	» »	<i>sistématiquement.</i>
» 97	» 17	»	<i>échange</i>	» »	<i>éclange.</i>
» 101	» 16	»	<i>qu'un homme</i>	» »	<i>qu'homme.</i>
» 102	» 3	»	<i>sur le même</i>	» »	<i>sur le.</i>
Idem	» 27	»	la phrase est tronquée. Lisez: Ainsi la paternité sanctifiant la difformité physique, voilà le Roi s'amuse; la maternité purifiant la difformité morale, voilà Lucrèce Borgia.		
Page 105	ligne 27	lisez :	<i>Matalobos</i>	au lieu de	<i>Matabolos.</i>
» 111	» 24	»	<i>tout ce métal</i>	» »	<i>ce metal.</i>
» 112	» 5	»	<i>moins timides</i>	» »	<i>timides</i>
Idem	» 13	»	<i>Car c'est lui</i>	» »	<i>c'est lui.</i>
Page 114	» 24	»	<i>hautes</i>	» »	<i>hauts.</i>
» 115	» 18	»	<i>mes lions</i>	» »	<i>mes bons.</i>
» 116	» 7	»	<i>vont</i>	» »	<i>vout.</i>
Idem	» 27	»	<i>guerres</i>	» »	<i>guerre.</i>
Page 119	» 1	»	<i>roucoulements</i>	» »	<i>roucoulement.</i>
» 122	» 28	»	<i>n'est entier</i>	» »	<i>n'est en entier.</i>
» 132	» 23	»	<i>dont</i>	» »	<i>don.</i>
» 134	» 8	»	<i>d'étendre</i>	» »	<i>détendre</i>
» 143	» 7	»	<i>philosophiques</i>	» »	<i>philophiques.</i>
» 145	» 10	»	<i>où</i>	» »	<i>ou.</i>
» 148	» 34	»	<i>grecques</i>	» »	<i>greques.</i>
» 155	» 9	»	<i>pas</i>	» »	<i>pus.</i>
Idem	» 11	»	<i>non</i>	» »	<i>nom.</i>
Page 158	note 1	»	<i>1692</i>	» »	<i>1592.</i>
» 162	ligne 6	»	<i>convenait</i>	» »	<i>couvénait.</i>
Idem	» 42	»	<i>décousus</i>	» »	<i>décousues.</i>
»	» 48	»	<i>précisément</i>	» »	<i>precisément.</i>
Page 165	» 40	»	<i>fonctionne</i>	» »	<i>fonctiome.</i>
» 167	» 4	»	<i>et</i>	» »	<i>à.</i>
» 171	» 29	»	<i>excessive</i>	» »	<i>excesive.</i>
» 173	» 7	»	<i>certains</i>	» »	<i>de certains.</i>
Idem	» 15	et 27	<i>Renée</i>	» »	<i>René.</i>
Idem	» 30	»	<i>de ceux</i>	» »	<i>des ceux.</i>
Page 174	» 1	»	<i>effrayants</i>	» »	<i>effayants.</i>
Idem	note 5	»	<i>le cerise</i>	» »	<i>la cerise.</i>
Page 176	ligne 23	»	<i>Lettres</i>	» »	<i>Letttes.</i>
Idem	note 2	»	<i>la Débâcle</i>	» »	<i>la Débacle.</i>
Idem	» »	»	<i>chef-d'œuvre</i>	» »	<i>chef-dœuvre.</i>
Idem	» »	»	<i>eût été</i>	» »	<i>eul été.</i>
Idem	» »	»	<i>caractérise</i>	» »	<i>caretérise.</i>

